U d'/of OTTAWA
39003002145927

RECUEIL

DE

PIÈCES RARES ET FACÉTIEUSES

ANCIENNES ET MODERNES

Tiré à 150 exemplaires sur ce papier.

N° [illegible]

Paris. — Imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.

RECUEIL

DE

PIÈCES RARES

ET FACÉTIEUSES

ANCIENNES ET MODERNES

EN VERS ET EN PROSE

REMISES EN LUMIÈRE

pour l'esbattement des Pantagruelistes

AVEC LE CONCOURS D'UN BIBLIOPHILE

TOME TROISIÈME

Se vend à Paris

CHEZ A. BARRAUD, LIBRAIRE

RUE DE SEINE, N° 23

A l'enseigne de la *Jarretière*

M D CCC LXXIII

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/recueildepices03caro

LA TASSE

COMEDIE

ENTRE-PARLEURS.

JEROSME, Medecin Picard.

JAQUELINE, sa femme, Provensale.

BERTRAND, Varlet François.

GEORGETTE, Chambriere Provensale.

RIPAILLE, Soldat François.

BRAVACHE, Soldat Provensal.

LAURE, Amoureux Italien.

ADRIAN, Tesmoin François.

MATELIN, Orfevre Provensal.

LA TASSE

COMEDIE

Propre pour estre exhibée au temps
de Caresme-prenant

Extraite du CABINET DE LA MUSE DU CONTE
D'AULBE, *Gevrien*

PLUS

UNE SALADE D'ESPIS DE GRAME

Le tout auec tant de facetieuseté et plaisanterie que l'Autheur et l'Imprimeur se condamnent de payer le vin à qui pourra lire sans rire, moyennant que ce ne soit quelque ladre d'esprit, ou quelque chassieux Heraclite, ou pour le moins quelque cerveau anomalement songe-creux, ou rechineusement Heteroclite.

Imprimé sous le quadre, à la presse,
sur le marbre.

PRÉFACE

La comédie de la *Tasse* est à peu près inconnue; il n'en existe qu'un seul exemplaire, qui se trouvait dans la bibliothèque de Lang, en Angleterre, et qui fut vendu en 1828 à la vente de cette curieuse bibliothèque. M. de Soleinne l'acheta, sur la foi du titre singulier de cette comédie que les historiens du Théâtre n'avaient pas encore citée, et il ne la paya que 32 francs (1 liv. 6 schell.); elle entra dans sa magnifique bibliothèque dramatique et ne reparut qu'en 1844, à la vente aux enchères de cette regrettable collection. Le Catalogue l'avait décrite avec soin, sous le n° 3897, en la signalant, par une longue note critique, aux amateurs, qui pourtant la laissèrent adjuger au prix ridicule de 80 francs.

Ce précieux volume alla s'enfouir dans le

cabinet d'un amateur éclairé de Lyon, et depuis cette époque il n'en fut plus question que dans l'intéressante et curieuse préface que M. J. T. Bory a mise en tête de l'édition, qu'il publia en 1872, de la *Perlo des muses et comédies provençales de Gaspard Zerbin :* « Certes, dit M. J. T. Bory, après avoir reproduit en partie le titre bizarre de la *Tasse*, il serait difficile d'inventer un titre qui cachât mieux la date et le lieu de l'impression, le nom du typographe et celui de l'auteur. Cela est tellement vrai que ce titre, après bientôt trois siècles, est aujourd'hui encore une énigme sans mot pour les bibliographes et les bibliophiles, bien que le livre de *la Tasse* ait acquis parmi eux une sorte de célébrité, depuis une trentaine d'années surtout. »

M. J. T. Bory, qui pourrait bien n'avoir pas eu sous les yeux l'ouvrage qu'il signale en ces termes vagues, ajoute seulement cette note explicative du titre, que le *Manuel du Libraire* aurait pu lui fournir plus complet, d'après le Catalogue Soleinne : « Nous croyons avoir trouvé la clef de ce rébus onomatologique, et nous nous empressons de la donner ici. Les mots *Conte d'Aulbe* nous paraissent être l'anagramme incontestable de *Claude Bonet*, qui déjà en 1595 avait fait imprimer à Aix, chez Jean Courraud, sa tragi-comédie du *Désespéré*, sous le nom de *Benoet du*

Lac, autre anagramme du même *Claude Bonet*. La farce de la *Tasse* a dû être imprimée à Aix, peu de temps après le *Désespéré*, et par Jean Tholosan, dont elle reproduit deux vignettes bien connues. »

Nous regrettons de n'avoir pu découvrir cette tragi-comédie du *Désespéré*, de Claude Bonet, pour la comparer avec la comédie de la *Tasse* et pour apprécier si elles sont toutes deux du même auteur. Le *Manuel du Libraire* ne mentionne pas le *Désespéré*, imprimé à Aix en 1595; les historiens du Théâtre n'en parlent pas davantage, et nous avons cherché inutilement la *note sur Benoet du Lac*, que nous indiquait la préface de M. J. T. Bory, sans nommer l'auteur de cette note. Au reste, malgré l'anagramme qui permet de retrouver le nom de Claude Bonet dans celui du *Conte d'Aulbe*, nous ne pensons pas que ce dernier nom soit imaginaire.

La note du Catalogue Soleinne sur la comédie du *Conte d'Aulbe* est encore bonne à reproduire aujourd'hui, presque textuellement, puisqu'elle présente une analyse sommaire assez exacte de la pièce : « Comédie très-gaie, beaucoup trop gaie; une de ces compositions, où l'auteur, imbu des doctrines de l'école tabarinique, ne se propose d'autre but que de faire rire son public, depuis le talon gauche jusqu'à l'oreille droite.

Il s'agit ici d'un vieux médecin, maistre Jérosme, possesseur d'une tasse d'argent et d'une femme jeune et vive. Deux vagabonds, réduits à vivre de ce qu'ils se procurent *de chic ou de chac,* se saisissent de la tasse, en faisant croire à la femme du docteur, Jacqueline, qu'ils viennent chercher cette tasse de la part du mari. Jérosme s'aperçoit trop tard de l'escroquerie ; il s'en venge en battant sa femme ; celle-ci l'en punit en écoutant les conseils de sa chambrière Georgette :

Laisas mi faire lou tricot,
Lou farai navigar au trot
A Cornouaille senso barquo.

« Jérosme, instruit que l'on a surpris Jaqueline en tête-à-tête avec un gentilhomme italien, veut la tuer ; mais, grâce à un stratagème auquel se prête un autre amant de Jaqueline, on fait croire à l'époux que *Capricornus n'est pas son signe,* et c'est sur lui que sa femme et sa chambrière tombent à grands coups de bâton.

« Tout se termine à la satisfaction générale : le médecin retrouve sa tasse et, par-dessus le marché, dans la personne de l'un des voleurs, un frère qu'il croyait mort. Il donne à Georgette la récompense de ses bons services, en la mariant à son *varlet* Bertrand ; la noce aura lieu *d'eissi à tres iourts.*

« Le style de cette pièce est d'une vivacité, d'un entrain remarquable ; le dialogue étincelle de verve et d'expressions rabelaisiennes ; on y remarque des jurons qui ont échappé à M. de l'Aulnaye dans son curieux inventaire des richesses que possède en ce genre la langue française. »

Voilà tout ce qu'on savait de la comédie du comte d'Aulbe, lorsque, par bonheur, une copie, peut-être imparfaite, a été communiquée au nouvel éditeur du recueil de Caron, qui s'est empressé d'ajouter à ce recueil cette excellente comédie, que le pauvre Caron n'eût pas négligé de recueillir, s'il avait eu la chance de la rencontrer dans les bibliothèques publiques de Paris, où il s'était mis en quête des facéties du bon vieux temps.

Cette comédie est un petit chef-d'œuvre, digne de figurer à côté de la *Farce de Pathelin*, quoiqu'elle lui soit postérieure d'un siècle ou d'un siècle et demi. Dans le nombre des farces qui nous restent du XVIe siècle, il n'en est pas une qui vaille la *Tasse* du comte d'Aulbe. C'est plus qu'une farce, c'est une véritable comédie, qui serait encore très-amusante à la représentation, si elle était arrangée pour le théâtre et traduite en langage usuel. Il n'y aurait presque rien à changer dans la marche des scènes, dans l'intrigue générale et dans le dialogue.

Ce dialogue est animé du *vis comica* de l'ancien théâtre populaire; il renferme les boutades les plus divertissantes, les mots les plus heureux, les idées les plus ingénieuses, non-seulement dans la partie française, mais encore dans le texte provençal, italien et piémontais qui viennent s'entremêler avec le texte franco-picard. La versification de ces différents textes est toujours élégante et facile. On voit que l'auteur est un poëte, qui n'en était pas à son coup d'essai.

Quel est ce poëte? A quelle époque sa comédie a-t-elle été composée? Où fut-elle d'abord représentée? Dans quelle ville a-t-on imprimé la seule édition qui en ait été faite et dont un seul exemplaire est venu jusqu'à nous? Ce sont là les questions qui nous ont préoccupé et que nous n'avons pas la prétention d'avoir résolues d'une manière définitive.

Le comte d'Aulbe n'est pas un pseudonyme, comme l'a cru M. J. T. Bory. Il y avait, au XVIe siècle, des seigneurs d'Aulbe ou d'Aube, en Provence et en Dauphiné. Il serait possible de rétablir leur généalogie à l'aide des nobiliaires. Toujours est-il que leur nom et leurs armes ont été enregistrés officiellement dans l'Armorial général dressé par d'Hozier, en vertu de l'édit de 1696. La comédie de la *Tasse* ne nous donnant pas le prénom de son auteur,

nous n'essayerons pas de rechercher dans les recueils généalogiques quel était ce comte d'Aulbe. Nous pensons qu'il vivait à la fin du XVIe siècle et que sa pièce date de cette époque.

On n'a pas remarqué que, sur le titre de la *Tasse,* il se qualifie lui-même de *Gevrien* (c'est par erreur que Brunet a écrit *Geurin* dans les quatrième et cinquième éditions du *Manuel*). *Gevrien* veut dire certainement que le comte d'Aulbe était originaire de la contrée de Gevrey, ou du canton de Gevry, en Franche-Comté. Nous penchons pour l'ancien bourg de Gevrey et le pays qui en dépendait, car c'est de là qu'on tire le vin de Chambertin et d'autres bons vins bourguignons, qui étaient bien faits pour la tasse du docteur Jérosme, quoique le poëte ne les ait pas désignés par leurs noms de cru.

Cependant l'auteur de la *Tasse*, bien qu'il prenne le titre de *comte*, ne devait pas être un des riches vignerons de son pays natal, car, dans une épigramme qui fait partie de la *Salade d'espis de grame pour exciter l'appétit de rire, extraicte du jardin de sa Muse*, il ne rougit pas d'avouer son *infortune :*

Aubert s'alloit de moy mocquant,
Lorsque mes tristes destinées
Je plaignois, et me dit que quant
Nos âmes sont au monde nées,

Que nos fortunes sont données.
« Pour certain, dis-je, je le croy,
Si ne dis des bien fortunées,
Veu qu'il n'en reste point pour moy. »

Nous verrons tout à l'heure quel était cet Aubert, qui ne devait pas être plus riche que son ami. Mais, si le comte d'Aulbe n'était pas riche, il s'en consolait en noyant ses chagrins dans le vin de son pays. Il se vante, dans une épigramme, d'être *bon liffrelofre*, c'est-à-dire buveur comme un Suisse. Dans une autre épigramme latine, il avoue qu'il se plaît au cabaret, parmi les buveurs, pour entendre et colliger des bons mots et des mots salés (*sales*). Le comte d'Aulbe était lettré, comme le prouvent ses épigrammes fort lestement tournées en latin et l'intitulé grec d'une de ces épigrammes.

Son ami Aubert (c'est le seul nom qui ait dans ses épigrammes un caractère historique) nous paraît être Guillaume Aubert de Poitiers, avocat au Parlement de Paris, historien, traducteur et poëte à ses heures, qui, étant devenu procureur général à la cour des Aides en 1591, se vit forcé de retourner à son métier d'avocat pour ne pas mourir de faim. Il vivait encore en 1595, mais il était mort en 1602. Ces dates nous aident à fixer la date de la comédie du comte d'Aulbe.

En effet, le comte d'Aulbe, dans sa *Salade d'es-*

pis de grame, se réjouit de voir la guerre *finie* et la paix revenue : on peut donc supposer qu'il écrivait, après la paix de Vervins en 1598. Voici en quels termes il semble annoncer la *poule au pot* que le roi Henri promettait aux paysans :

Nobles nouveaux depuis dix ans,
Qui piquoriez les paysans
Et de leur bien faisiez goguaille,
Ce temps de paix, la tourde et caille,
La perdris, chapon et canard,
Sont transformez en pois au lard.

Un passage de la *Tasse* nous donne très-précisément le taux de la monnaie, à l'époque où cette comédie fut composée. Jérosme estime la valeur de la tasse à un écu dix et huit sols, ou *huitante sols;* ce qui fixe à 42 le taux de l'écu dans la monnaie de compte. Les deux pauvres diables, *Ripaille* et *Bravache,* qui figurent dans la *Tasse*, et qui en sont réduits à voler pour trouver leur subsistance, n'étaient autres que ces soldats congédiés, que la paix laissait sans emploi et qui promenaient dans toutes les provinces de France leur misère et leur paresse. Ripaille, un Picard que les hasards de la guerre avaient conduit en Bourgogne ou en Franche-Comté, expose ainsi sa triste situation :

Ha ! que maugrebieu soit la guerre !

J'ay ja couru toute la terre :
Je n'apporte rien que de poux,
De galle, de verolle, la toux.
J'ay tout debifé mon bagage.

Le comte d'Aulbe avait vu sans doute bien du pays, comme ces deux soudards. Dans sa comédie, il fait de *Bravache* un Piémontais et lui donne le langage du Piémont; du beau fils Laure, il fait un Italien, qui parle aussi la langue de son pays. Dans ses épigrammes, il en compose une en pur savoisien, qu'il traduit ensuite en bon français picard. Dans une autre épigramme, il compare les mœurs d'Aix à celles de Paris, en homme qui est allé dans ces deux villes. Enfin, dans une épigramme intitulée *Témérité*, il met en scène un Gascon et le fait gasconner sur l'échafaud.

Il était poëte de profession, puisqu'il se plaint amèrement de ses zoïles et de ses envieux; puisqu'il extrait du *jardin de sa Muse* une *salade* exquise *d'espis de grame*. Il avait lu Rabelais et Béroalde de Verville, car il emploie sans cesse des expressions rabelaisiennes, et dans sa *Salade d'espis de grame* il donne à ces petites pièces, toujours plaisantes et spirituelles, des titres facétieux et excentriques, qui rappellent beaucoup ceux du *Moyen de parvenir*.

Enfin, nous ne sommes pas éloignés de croire

que notre comte d'Aulbe se retrouve dans cet article que nous empruntons à la *Bibliothèque françoise* de La Croix du Maine :

« Jean Aube du Thouret et de Roquemartine, gentilhomme provençal. Il a écrit en vers françois une *Lamentation de la France sur le décès de Mme Magdeleine de Thurenne, comtesse de Tande; Déploration sur la mort de sa mère, dame Laudune du Thouret et de Roquemartine, ensemble le décès de son frère François de Roquemartine*, etc. Le tout imprimé à Paris, chez Jean Gourmont, l'an 1581, auquel temps l'auteur vivoit ».

La *Bibliothèque francoise* de Du Verdier offre un article à peu près semblable, mais moins étendu. Les deux *Bibliothèques* font de *Jean Aube* ou plutôt d'*Aube*, un *gentilhomme provençal*. La seigneurie de Roquemartine, appartenant à sa mère et dont son frère François portait le nom, était située réellement en Provence, dans le département des Bouches-du-Rhône; mais celle du Thouret, qui paraît avoir donné son nom plus particulièrement au comte d'Aube avant la mort de son frère, se trouvait en Bourgogne ; d'ailleurs, le comte d'Aube, étant *Gevrien*

d'origine, ne pouvait être que Bourguignon ou Franc-Comtois.

En somme, le comte d'Aube, par sa comédie de la *Tasse*, doit avoir un rang très-honorable parmi les poëtes dramatiques français, et sa *Salade d'espis de grame* le place au premier rang des épigrammatistes, entre Clément Marot et Étienne Tabourot, dans l'anthologie française du XVIe siècle.

P. L. Jacob, *bibliophile*.

LA TASSE

PROLOGUE

POur vn petit vous recreer,
Messieurs, ie vous viens supplier
Que nous prestiez vn peu l'oreille,
Nous vous ferons ouyr merueille.
Non pas des Indes du Chapon
(Ie voulois dire du Iapon),
Non pas de sainct ny de miracle,
Mais d'vn ioyeux et beau spectacle
Qui fera (comme ie pretends)
A plusieurs nous monstrer les dents,

Encore que (ie vous affie)
Ne sçachions rien en Chirurgie :
Car nous pourrions plustost la chair
De dedans le pot arracher,
Qu'vne dent de vostre machoire.
  Mais ie me perds en ma memoire.
Il est question d'autre nouueau,
Mais quel ? quel ! frais gentil et beau
Aduenu dedans ce royaume.
Mais quel ? quel ! c'est Monsieur Ierosme,
Maistre Medecin refrongné
Qui, pour n'auoir pas bien soigné
Aux affaires de sa maison,
Affiné d'vn Traine-baston,
Perdit vne coupe n'a guères,
Dont pour recours en tels affaires
D'ire vint battre en sa maison
Sa femme à double carillon.
Dont elle en courroux sans mesure,
Pour se venger de telle iniure,
Luy met les cornes finement.
  Vous aurez du contentement,
S'il vous plait de faire silence,
Et d'escouter en patience :

Car vous verrez presentement
Deux gueux qui viennent fraischement
L'vn de Piemont, et l'autre ensemble
De Picardie, ce me semble.
Tous deux habiles à tromper
Ceux qui se laissent d'eux happer.
  Qui aura peur de leur finesse
Ne s'endorme parmy la presse.
Qui ne veut sa bourse hazarder,
Qu'il me la baille à la garder :
Croyez qu'il la pourra bien prendre
Quand ie seray prest à la rendre.
  Qui me l'apporte, Messieurs, holà,
Viste, despechez vous, là, là.
  Personne ne s'y appareille,
Chacun me faict la sourde oreille,
Dont par despit quittant ce lieu,
Ie m'en vay vous disant Adieu.

ACTE I.

RIPAILLE, BRAVACHE.

RIPAILLE.

HA! que maugre-bieu soit la guerre !
I'ay ja couru toute la terre,
Ie n'apporte rien que de poux,
De galle, de verolle, la toux.
I'ai tout debifé mon bagage.
Hé! que ie ne fus guiere sage
Quand ie quittay nostre maison.

Bien, bien, Dieu le veut, c'est raison,
Maintenant faut que ie patisse.
Que pleust à Dieu qu'onc ie ne visse
N'espieu, ne pique, ne Picard,
Ie ne serois ore en hazard
De mourir de male famine.
Que feray-ie! las! quelle mine?
Puisque ie n'ay pas vn patac.
Il me faut de chic ou de chac
Tascher d'attraper quelques lippes,
Iouant des ruses de mes grippes :
I'ai ia fait le mestier long temps,
Puis Dieu sçait comme ie l'entens,
Et si i'y suis couard, ny lasche.
Mais courage, voici Brauache,
Que long temps a ie n'auois veu.
S'il a de l'argent tant soit peu,
Il me prestera quelque maille.

BRAVACHE. RIPAILLE.

BRAVACHE.

Hau, Dieu te gard, drole Ripaille.

D'où viens-tu, dy, hau, que dis-tu?
Embrasse moy, drole. Vertu
D'un pichon peisson de Marseillo!
Veissi vno grosso maraueillo,
Ma camarado, mon Arquin.
Que vou dire, mon Ripaillin,
Que sieges en aques terraire?
Embrass' un pau ton paure fraire.

RIPAILLE.

He, Dieu te gard, dy, par ta foy,
Ou as-tu esté loing de moy
Si longtemps?

BRAVACHE.

Crezi qu'ou diable
Tant siou revengut miserable,
Estrassat, descaus et fachat.
Paure you! m'ery desbauchat
Embe lei troupos Piemonteses;
Mai la plus part son estats preses,
Et you pauret ben dangerous
Dont you m'en siou tornat couchoux
Sense iamai virar la caro,

Tant you cregniou talo fanfaro.
Aqui perderi mous pendens.
Li avié vn paure passatens
D'ausi cridar aquello rasso :
Tutti, su, presto amasso, amasso,
Volavy roquos et pendens.
Non pas de pou dau mau dei dens,
Mai per fugir aqueou tempery,
Dins vn moulin you my gittery,
De nostre gens abandonnat :
Se m'aguesson aqui cercat,
M'aurian de tout leua lou rire.
En veritat, ti pouody dire
Que de mau grand segrein qu'auiou,
Tenir l'ourino non poudiou,
Et de mau grand effrai qu'aguery,
Mei caussos bluros embrenery,
Et de la fino, entendes ben.

RIPAILLE.

Par la chairbieu, ie le croy bien :
Car ie sens quelque diablerie.
Mais dy, Bravache, ie te prie,
As-tu point de reste d'argent ?

BRAVACHE.

Ti iury lou cors d'un sergent,
Non ai bousso, denier ne maillo :
Mai ti preguy, amic Ripaillo,
De mi prestar quauque flourin.

RIPAILLE.

En foy de pauure Alapantin,
Maintenant n'ay piece plus ronde
Que ceste icy *, ou l'on me tonde, Il monstre le cul.
Dont i'en ay plus besoin que toy.
Si faut il pourtant, sur ma foy,
En recouurer ribon ribaine.
La fievre quarte ou la quartaine
A bien nos bourses attrapé.
Il nous faut iouer du Rapé
A riffle, raffle en cest affaire :
As tu courage de le faire?

BRAVACHE.

Qu'appelles? courage! cor destiou.
Non sabes incaro qu'you siou.

RIPAILLE.

Bien, bien, tu es bon couillaud.

BRAVACHE.

Basto

Sabi graufignar à ma tasto :
You robariou ou Capelan
Davan que de mourir de fan.

RIPAILLE.

Laisse moi la barque conduire.
Et sur tout garde toy de rire.

IEROSME, BERTRAND.

IEROSME.

Ma tasse aller querre me faut.
Bertrand, coquin, viença, maraut.

BERTRAND.

Plaît-il, maistre?

IEROSME.

Viença, vien viste.

BERTRAND.

I'y cours.

IEROSME.

Marche, gros lichefrite.

BERTRAND.

Attendez, maistre, vn petit donc.

IEROSME.

Vien vistement, que tu es long!
Viendras tu, dy, de par le diable?

BERTRAND.

Ne suis-ie pas bien miserable?
Ce chagrineux homme iamais
Ne me laisse un quart d'heure en paix.
Voy! attendez, de part le diantre!
Si me faut-il vuider le ventre.

IEROSME.

Porc, au diable! il ne peut servir
Qu'à se vuider et se remplir.
Viens-tu?

BERTRAND.

Ouy, i'y vay.

IEROSME.

Voy qu'il tarde!
Le feu de sainct Anthoine t'arde,
Ou face chier le boyau!
Auance tost, suy moy, gros veau.

BERTRAND.

Il est yvre.

IEROSME.

Que dis tu? yvre!

BERTRAND.

Ie dy que Dieu vous face viure.

MATELIN, IEROSME, BERTRAND.

MATELIN.

Veissi venir mon Medecin.

IEROSME.

Dites moy, maistre Matelin,
Avez vous achevé ma coupe,
Car il faut qu'avant que ie soupe
Que ie l'emporte à la maison.

MATELIN.

Oc et mai de belle façon :
Regardas coumen es oubrado
Deforo, dedins ben daurado,
Mai de fin or senso carat.
Regachas qu'es de tout coustat
Pintado tout en personagi.
Non veguerias iamai obragi
Si beou ne de si bon argent.
Et sabes se siou diligent :
Tant leou que my ven la ramado,
Fau de tres iours uno iournado.
Per m'aquitar de mon prefach :
Eitant leou dich, eitant leou fach.
Vouoli tout (per vous faire creire
De bon de Diou) vous faire veire.
* *Vesen premier d'aques coustat,* Il monstre les peintures de la tasse.
Et vous y troubares pintat

Lansepessado la Bourrido
Que commandaue vne sourtido
Ou non dei meistres Casaillets.
Veissi son soudar Brifaillets,
Que s'endormet fasen sa gardo
Embe sa merdouzo halebardo;
Mai l'attrapant lou Coporau,
Lou cabusset d'ou barry avau.
Eissi nia vno que si bouto
Gentioument detras uno bouto
Per iogar embe lou varlet.
Aquesto per far lou filet
S'esconde ou cuou de la cousino.
Aquesto que fai tant la mino
Lou tastonneage embe lou gan,
Qu'a pou de si brutir la man.
Eissi a vno pastorello
Que fai ou pastre courcoucello
Per tastar dedintre lou niou
Se l'ousseau a getta lou peou.
Aquesto qu'a paly la gauto,
Et que semble d'estre malauto
Vou que n'a gaire lou couor gai,
Sus vno saumo ou sus vn ai

S'en va tout drech à la bastido
Embe vn chambriero poulido,
Per faire aqui à l'escondon
La pichouno, vou lou pichon
Que dessous l'Ausseplec s'esconde
Dins son ventre, de pou dou monde.
Aquesto que ven d'un tau fach
Per so que ves que la ia fach,
Venen alegro d'un tau viagy,
Repren la coulour ou visagy :
Car si songe que si creiran
Ques piousello coume devan ;
Ansi lou monde tant n'en iaze :
Aquo son banes à quauqu'aze.
Vezes eissi un fach qu'es beou :
Es un bouticari nouveou
Qu'en antiphonant vn cristery
A la moulier de mestre Anglery,
S'esglarié et mai non pas pau
Quand li descuebre mai d'vn trau,
Et plus pensatiou qu'uno monge
Qu'intre ou couvent, eou pense et songe
Vonte deou braquar lou canon.
Aquesto drolo d'Auignon

D'un pichon nanet s'accompagne;
Mai si fache que pau li gagne,
Per ce qu'aqueou pichon lanet,
Quand li monte su lou galet,
Et quand de faire l'obro eou tache,
Dis qu'en tau fach lou ventre empache.

IEROSME.

Maistre Matelin mon amy,
Vous n'auez pas touiours dormy
D'avoir fait un si bel ouurage.
Vous monstrez que vous estes sage
Et qu'entendez bien le mestier,
Dont je vous veux très bien payer :
Toustesfois, quand je la contemple,
Ie n'y trouve pas, ce me semble,
Grand façon.

MATELIN.

Mousur, que dizés?
Bessay vous trufas, non vezes
Qu'obro miou faire non si pouode.

IEROSME.

Bien, elle m'est assez commode.
Que vous faut-il sans different?

MATELIN.

A fè, per my faire content
Et per faire que ma iournado
En van non si siege passado,
Qu'ay trabaillat touto la nuech,
My fau ben siés florins et miech.

IEROSME.

C'est trop, ou si vous voulez rire?

MATELIN.

Comment rire! vous saby dire
Qu'encar, vous iury cor destiou,
Vous y gagnares mai que you :
Crezes que tant l'ai ben obrado,
N'ai la man touto delugado.

IEROSME.

Mais, mon amy, que dites vous?
Vn escu et dix et huict sous,

Ou huictante sols, ce me semble,
C'est un pris qui est assez ample,
A mon aduis que c'est assez.

MATELIN.

Non vouoly pas tant long procès
Vous sabes ben qu'you siou tout vostre :
Non es pas d'aro que si mostre.
Ben dona mi, entendes vous,
Quatre florins manque dous sous :
You li perdray, siege que siege ;
Aquo plus non si marcandege,
Nen rebatriou pas un denier.

IEROSME.

Vous estes sot comme un panier,
Car si vous faites vostre conte,
Ie vous donne plus qu'il ne monte.

MATELIN.

Et ben, et ben, agen argent.

IEROSME.

En voila, estes vous content?
Ie vous paye à vostre deuise
Plus que ne vaut la marchandise.

MATELIN.

Oc Monsur, per mon sacrament,
Tout à vostre commandament,
A tenir à crompar, à vendre,
A donar, à prestar et prendre,
Reserua que sie la mouiller.

IEROSME.

Comment? vous voulez gazouiller:
I'ai trop auec la mienne affaire.

MATELIN.

Grammercy.

IEROSME.

Adieu, mon compere.
Tien, pren ceste tasse, garçon,
Et me la porte à la maison,
Puis viens moy trouuer chès Peilloufe.

BERTRAND.

La caquesangue vous estoufe,
Tant me faut sans boire courir.
De male mort puissiez mourir.

RIPAILLE, BRAVACHE.

RIPAILLE.

Icy faut iouer à la pille.
Ceste tasse faut que ie pille
Pour un petit nous resiouir,
Compagnon.

BRAVACHE.

Où.

RIPAILLE.

Veux tu ouïr?
Il nous faut avoir ceste coupe.

BRAVACHE.

Si poudian.

RIPAILLE.

Avant que je soupe
Ie te jure que nous l'aurons
Et que tous deux dedans boirons.

BRAVACHE.

Per donc glaufir aquello tasso
Nous fau iogar à passo, passo.

RIPAILLE.

Ie feray tout le patricot,
Suy moy de près sans dire mot.

ACTE II.

BERTRAND, IAQUELINE, GEORGETTE.

BERTRAND.

ORes i'auray quelque caresse
Dans la maison de ma maistresse

IAQUELINE.

Que ti manque, gros Matapan?
Qu'es aquo, dis, que vas cercan?

Venes tu deia à la soupo?
Onte as troubat aquello coupo?

BERTRAND.

Mon maistre vous l'enuoye, mais
Vous ne l'aurez pourtant jamais
Que ie n'y boiue le premier.

GEORGETTE.

Done me la, gros breolier.

BERTRAND.

Plustot mourir que la reçoives
Que premier dedans ie ne boives.

GEORGETTE.

Baillo la li.

BERTRAND.

Ie n'en fay rien.

IAQUELINE.

Leuo la li.

BERTRAND.

Garde s'en bien

S'elle ne veut que ie la baise,
Moyennant qu'il ne vous deplaise.

IAQUELINE.

Encores ne la tiens tu pas.

GEORGETTE.

Mestresso, aiudo, se vous plas.

BERTRAND.

Donnez moy donc un peu à boire,
Maistresse, si me voulez croire.

GEORGETTE.

Ten donc, beou que males tranchas.

BERTRAND.

Ho, tout beau plein.

GEORGETTE.

Beou leou Matras.

BERTRAND.

Ie boy à vous d'un cœur alegre.

GEORGETTE.

Que puesques tu beoure la febre.

BERTRAND.

Fy! le meschant vin que voicy.
Quel diable de goust a cecy?
Fy! ventre, cors mort, il est aigre,
Plus aspre et piquant que vinaigre,
Il me fera tomber les dents
Tu as, ie croy, pissé dedans.

GEORGETTE.

You ai la febre que t'estende,
Mai lou grand diablo que ti pende.

BERTRAND.

Il y a donques de poison.

IAQUELINE.

Georgetto, dona li dou bon,
Puis pren la tasso et que s'en vague.

BERTRAND.

Maugrebieu la chetive bague.
Vous me trompez ainsi? tenez,
Vous en aurez donc par le nez.

GEORGETTE.

Estranglat siès-tu d'un Demoni.
Espero qu'à beoure ti doni :
Auras ben desperar l'égout
Per troubar lou vin à ton gout.

BERTRAND,
IAQUELINE, GEORGETTE,
RIPAILLE, BRAVACHE.

BERTRAND.

Puis qu'ell' me fait telle grimace,
Ie m'en vois emporter la tasse,
Et la changer en un logis
A bon vin, pastez et perdris.

IAQUELINE.

Espero, Bertran et fai chero,
Serai per aro ta chambriero.

BRAVACHE.

De grace, donnez moy du bon,
Je suis bon drole et bon garçon*.
Or ie suis en sa bonne grace,

Elle va querir le vin.

Pourtant luy veux rendre la tasse
Si elle me fait seulement
Boire du bon, non autrement.

IAQUELINE.

Elle remplit le verre qu'il tient.

Ten'. beou.

BERTRAND.

Voicy mon allegresse.
A vos bonnes graces, maistresse.

IAQUELINE.

Despacho leou, Bertran, beou ben :
Qu'autant te face ti de ben
Qu'à Georgetto ta favorido.

GEORGETTE.

Que lou dernié siege à sa vido.

BERTRAND.

Tenez la coupe maintenant,
Ie suis gaillard presentement,
Prest à danser dessus la paille.
Or faut que trouver ie m'en aille

Mon maistre au lieu où il m'a dit.
Ie suis homme de grand crédit,
Quand ie peux boire à pleine teste.
Si ie pouvois baiser Georgette,
I'aurois bien tous mes appetits :
Car pour iouer au cliquetis
Elle a, me semble, bonne grace.
Mais par où faut-il que ie passe
Pour aller mon maistre treuuer?
Le mal de mort puisse creuer
Le maistre, le maistre et le maistre,
I'ay oublié où il peut estre,
Dedans la tasse je l'ay beu.
Il m'en souuient, me semble, un peu :
A mon advis, c'est chez Matoufle,
Ou Baloufle; il y a bien Oufle.
Qu'à tous les diables soit le nom!
Ie l'ay mangé à la maison.
Cognoissez vous maistre Petoufle?

BRAVACHE.

Non, ne Pitoufle, ne Mitoufle.
Et mestre Maroufle matau
Nostre vezin, qu'iste au portau?

RIPAILLE.

Non, non, c'est maistre Patintoufle,
Ce maistre fourbisseur de moufle
Qui d'icy demeure peu loin,
Au coing du coing de l'autre coin,
Auprès du puis de Malvoisie,
Où c'est que Dame Ialousie
Faict fondre de pierres de bois,
Et pescher au son du haubois
A l'autre portail de la ville.
Or sus, compagnon sus habile,
Il nous faut la tasse attraper ;
Mais il nous faut premier gripper,
Vois tu bien, ces deux perdris rouges.

BRAVACHE.

Ben, laisso mi faire, non bouges,
Non dises ren, ista ti plan,
Tant leou boutaray sus la man,
Et tant leou las veiras gripados,
Fuguesson ellos ia lardados *.

Ils desrobent les perdris.

RIPAILLE.

Les vela prinses sans danger.

A la tasse les faut changer :
Par quelque finesse subtile
J'ay ia pensé un tour habile.
Laisse donc faire à moy tout seul,
Et tu verras qu'il n'y a nul
Meilleur que moy en cest affaire.
Attens moy et me laisse faire.

RIPAILLE, IAQUELINE.

RIPAILLE.

Dieu vous doint, Dame, paradis.
Monsieur vous mande ces perdris,
Et par moy vous mande ceste heure
Que vous les faciez, sans demeure,
Bien apprester soudainement :
Car il doit venir maintenant
Souper icy en compagnie
Quelques docteurs en Chirurgie.
Mesmement il m'enuoy icy
A fin que luy mandiez aussi
La coupe qu'il vous a transmise,

A fin d'y faire sa deuise
Auec ses armes engrauer.
Ie le veux aller retreuuer
Là ou il est, dont je vous prie,
Despechez moy qu'il ne s'ennuye,
Ie crain que je ne sois trop long.

IAQUELINE.

You vous la baillaray ben donc,
Mai que seas vous, se non vous graue,
Que mon mari pues non mi braue?
Donte seas vous, de que mestier?

RIPAILLE.

Ie demeure chez Couquetier,
Où je repetasse des peignes.
Ce n'est pas à fausses enseignes
Que je viens la coupe querir.

IAQUELINE.

Mon marit mi farié mourir,
Vou mi darié malo iournado,
S'you ery tant desuergognado
De vous la baillar autrament.

RIPAILLE.

Baillez, baillez moy seulement.

IAQUELINE, GEORGETTE.

IAQUELINE.

Georgeto.

GEORGETTE.

Couspla.

IAQUELINE.

Ven eissite,
Despache leou despache vite,
Sus, ten, pelo aquestos perdris,
Ca adu leou l'oulo dou ris,
Scoubo l'oustao et bouto touaillo,
Garo mi touto aquesto paillo,
Adu de bouosc, abro lou fuoc,
Approcho vn pau aqueou carfuoc
Per y boutar l'hasty dessus

Despacho leou, camino sus.
Auriès las cambos enuiscados?

GEORGETTE.

Non seas vautres endemoniados,
De tant vouler faire couchous,
Dirai qu'ou vengas faire vous,
S'anfin coum' à uno manobro
Mi pensas tant coumandar d'obro
Sen mi donar gis de lezir.
Crezi que vous prenès plezir,
De mi faire mourir de peno.

IAQUELINE.

Vai, tu sies une lacho gueno.

GEORGETTE.

You vau, you courrou iour et nuech
Senso restar vno houro ou liech.

IAQUELINE.

Non valès qu'à manjar et beoure.

GEORGETTE.

Grand cas que vous non poudès vioure,

Non poudès beoure ne manjar
Senso touiour vous tourmentar,
D'estrancinament et d'enraby.

IAQUELINE.

Fai leou, ti darai sus la laby :
Fau que sierue que seruir deou
S'en ten menar lou cascaueou.

RIPAILLE, BRAVACHE.

RIPAILLE.

Ça, compagnon, voici la tasse :
N'ay ie fait une bonne chasse?

BRAVACHE.

Oc, à la fe siès bon leiron.
Sandioumo siès bon compagnon.
Or vai t'en ou logis tout aro,
T'esperarai eissi incaro,
Per espiar d'eissi vn pau
Se poudriou ausir lou perpau
Et veire un pau d'eissi la mino
D'ou medecin et medecino.

Bessai dauant que m'en anar
Quauque ren pourriou graufignar.

RIPAILLE.

Gardez bien qu'on ne nous decouure
Et que la tasse on ne recouure,
Faites l'affaire accortement.

BRAVACHE.

Laissas my faire solament.

IEROSME, IAQUELINE, BERTRAND.

IEROSME.

Qu'est cecy, hola, ma mignonne?
Que veut dire ceste besongne?
Il semble, à voir ce grand apprest,
Que vous voulez faire un banquet,
Ou quelque grand feste s'approche.
  Qui vous a fait mettre la broche?
Quelqu'un vient-il disner ceans?
Ou si par vostre passetemps

Vous me voulez mettre en ruine?
Que veut dire ceste cuisine?

IAQUELINE.

Preguy ben à Diou que iamai
Non fes que cridar comm' un ai
Et cercar ramponi et cridesto.
You non fau ren aquesto festo
Que per vostre commandament,
Coume sabes.

IEROSME.

Et comment?
Corbieu vous me la baillez belle.
Vous estes donc hors de ceruelle?
Quel commandement dites vous?

IAQUELINE.

Aro m'avès mandat couchous
D'aprestar aquo que s'apreste.

IEROSME.

Moy, mandé! J'ai la malepeste,

Qui vous estrangle. A quelle fin
Voudrais-ie faire ce festin?

IAQUELINE.

Lasso! pauretto! qu'you endury!
Vous maves mandat, you vous iury,
D'apprestar lou soupar couchous
Per cinq ou siès, qu'are embe vous
Venian soupar.

IEROSME.

O plaisant conte!
De mentir n'avez-vous point honte,
Dites.

IAQUELINE.

Mentir! non menti ren,
You vous iuri per aquèst ben
You siege cuecho d'un demony,
Georgetto me n'es testimony.
Mai pues qu'en fes tant l'ignorent,
Fau qu'you vous declari coument.
Eissi es vengut non fat gaire
Vn gros estrassat gaillofaire

Dire qu'aquo mi mandavias :
Non sabi pas se songiavias.

IEROSME.

Ie ne sçay pas que je doy dire,
Il me prend envie de rire.
Ha! i'entens ia tout le tricot,
Quelque varlet lourdaut et sot,
A qui de vin la teste tinte
Pour auoir trop haussé la pinte,
S'estant mesconté de logis,
Aura apporté les perdris
Ici dedans pour estre nostres,
Au lieu de les porter à d'autres.

BERTRAND.

Bien, c'est tout vn, si ie l'entens,
Nous souperons à leurs despens.
Soit par varlet, soit par chambriere,
Nous en ferons meilleure chere.
Puisque le tout vient par hazard,
Il faut que i'en mange ma part,
Puis qu'il ne couste que le prendre.

IAQUELINE.

Vous vous pourrias ben mal entendre :
Car aqueou que las aduguet
Vostro coupo m'en emportet
Per y far gravar vostro zarmes.

IEROSME.

Quoy sommes nous ceans gendarmes?
On a donc emporté ma coupe?
Ie iure qu'avant que je soupe
Ie te rompray iambes et bras.
Vielle masque, tu n'a donc pas
Aucun respect, ny peur, ny honte,
D'ainsi donner à si bon conte
Tout ce que i'ay ceans de bon
Et me destruire ma maison?
Ie te iure, tu le payras.

IAQUELINE.

Mai vous en que vous songiauias?
Aues agut quauque tintory,
Vou quauque esclussi de memory,
De mi mandar aqueou varlet?

Aurias aussat lou goubelet,
Que vous age mongut la testo,
Per accampar tant de cridesto?
Vou si cercas occasion
Per mi batre senso reson,
Coumo souuent you siou batudo,
Couro vestido, couro nudo?

IEROSME.

Ie te le feray mieux sentir.

BERTRAND.

Ce serait facheux à patir,
Que ceste coupe fut perdue.

IEROSME.

Par la chair vous serez batue ,
Sotte putain, fausse guenon.
Donne moy, Bertrand, un baston,
Que ie luy rompe la cervelle,
Fausse masque, vielle escarcelle.

GEORGETTE, BERTRAND,
IEROSME, IAQUELINE.

GEORGETTE.

Laisso aqueou baston, ibrougnas,
Senon ti gararai lo nas.

BERTRAND.

Laisse faire, laisse, friande,
Puis que le maistre le commande :
Celuy doit obeir qui sert.

GEORGETTE.

Faras lou grand diable d'infert.

BERTRAND.

Ie te donrray dessus le mourre,
Va, va d'icy*.

Il la pousse et elle tombe.

GEORGETTE.

M'as gitat pourre,
Hai! siou mouorto, bregan, leiron.

BERTRAND.

Ça, tenez, maistre, le baston.

IEROSME.

Donne donc tost, donne, lache homme :
Corbieu, il faut que ie l'assomme.

IAQUELINE.

My donarès per ren, dias,
Lou diable vous rompe lou bras.
Hai! Diou! que farai paurero!
Siou mouorto. Georgeto, Georgeto,
Defendès my d'aques bregan.
Siou mouorto, hai, Bertran, Bertran!

IEROSME.

Vienne varlet, vienne chambriere,
Vous en aurez patenostriere,
Tant qu'il y en aura assés.

GEORGETTE.

Perdona, my mestre, que fès?
La voulès donque veire mouorto?

Iamai autr'home de la sorto
Sa fremo non at tant battu.

IEROSME.

Cor, sang, chair, mort, ventre, vertu,
Retirez vous teste de diable*.

Il pousse la chambrière.

IAQUELINE.

Tua m', tua m', ah miserable!

IEROSME.

Non, ie ne te tueray point,
Mais ie te mettray en tel point
Que tu maugreeras ta vie.

BERTRAND.

Maistre, laissez la, ie vous prie,
Elle est ia trop battue ainsi.

IEROSME.

S'elle ne me crie mercy,
Il faut que sans misericorde
Ie l'estrangle. Apporte une corde
Pour la pendre.

GEORGETTE.

Per aquo don,
Mestresso, demandas pardon,
De gracy, se mi voulès creire.

IAQUELINE.

Lou frech loubet, que lou tourtoire.

GEORGETTE.

Demandas perdon se vous plas.

IEROSME.

Vous ne le demanderez pas!

IAQUELINE.

La caque-sangue que t'afferre.

IEROSME.

L'advoue le ciel et la terre
Si presentement ne mourrez,
Ou pardon vous demanderez.

IAQUELINE.

Non songes, gros bregan, golifre,
Qu'à mi tourmentar quand siès ybre,

IEROSME.

Ca, masque, demandez pardon.

IAQUELINE.

Non farai.

IEROSME.

Tost.

IAQUELINE.

Tant Iste.

IEROSME.

Non!
Vous estes ainsi obstinée?
Vous serez donc tant thinée
Que ie vous rompray le cerveau.

IAQUELINE.

Siou mouorto, leiron, bourreau *.

Elle se laisse tomber et contrefait la morte.

GEORGETTE.

Hai! traitre, l'aves acabado.
Que maudicho sie la iournado,
Fes l'aro pourtar ou mazeou.
Se ne vous en fugisses leou
En quauque luoc que non si sache,
Sias dangeirous. Ha! que mi fache.
Sares pendut, meissent bregan.

IEROSME.

Fuyon nous en d'icy, Bertran,
De peur des mains de la Iustice;
De grand peur ie tremble, ie pisse.

BERTRAND.

Veuillez vous vn peu arrester,
Ie la feray ressusciter :
Car i'y sçay quelque enchanterie.

IEROSME.

Fay donc vistement, ie te prie ;

Si tu sçais quelque enchantement,
Mets l'en besongne vistement
Avant que le faict se publie.

BERTRAND.

Laissez moy faire, ie vous prie,
Et vous verrez en peu de temps
Comme c'est que je m'y entends *.

Après avoir fait quelques ceremonies, il prend un tison de feu qu'il luy met au cul, adonc elle se leve soudain et se met à genoux et jointes mains, et dit ce qui s'ensuit.

IAQUELINE, BERTRAND, IEROSME, BRAVACHE.

IAQUELINE.

Marit, perdonas mi de gracy,
Et si troubas iamai qu'you facy
Dont aguès mau ne desplazer,
Autre iour non puesqu'you vezer.

BERTRAND.

Appaisez vostre grand furie,
Pardonnez luy, ie vous supplie,

Maistre ; c'est plustot le devoir
De se peiner, et de pourvoir
Si nous pourrions en quelque place
Avoir nouvelle de la tasse,
Si nous la pourrions recouvrer,
Que de vous opiniastrer
En besongne tant inutile.

IEROSME.

Allon donc chercher par la ville.
Viença, dy moy, bon compagnon,
As tu point veu de ma maison
Sortir un gueux par ceste place,
Qui m'a desrobé une tasse ?

BRAVACHE.

Non ha gaire qu'you n'ai vist dous
Que s'en anavon ben couchous
Defouoro villo, et non son aro
Luench vn quart de logno incaro.

BERTRAND.

Louons, maistre, un cheval expres

Pour leur courir en poste apres,
Et nous les suivrons à la trace.

IEROSME.

Sorton nous en donc à la place,
Pour sentir d'en avoir (avant
Que de revenir) quelque vent.

ACTE III.

BRAVACHE, IAQUELINE, GEORGETTE.

BRAVACHE.

ARo mi fau iougar de rapy
De' grup et grap tant qu'you attrapy
Las perdris que coyon alins.
Fau arriscar, entren dedins.

IAQUELINE.

Touiour vivrai en malheuroso.

GEORGETTE.

Fau, mestresso, aver patienso.

IAQUELINE.

Patienso! non puodi pas.

BRAVACHE.

Hola! qu'es aco que plouras?
Plouras per la coupo perdudo.
Non plorès, Mousur l'a agudo.

IAQUELINE.

L'a agudo?

BRAVACHE.

Oc dize you.
Non plorès, Monsur l'a agudo.

IAQUELINE.

L'a agudo!

BRAVACHE.

Oc dizes you.
Non plourès plus, n'aies pas pou,
Sus reprenès vostro alegresso
Aquo non ès qu'uno finesso
Que lou Sire Counilleri,
At iogat à vostre mari
Qu'aro embe grando assemblado,
Si ris de la coupo troubado,
Et vous mande que li mandes
Per à tous creice lous plazes,
Senso plus faire eissi cousino,
Picher de vin dintre vno eisino
Et las perdris, cuechos ou non.

IAQUELINE.

Tenes, que la malo poijon,
Lau mau passagi et malo pesto
Per li levar lou mau de testo,
Li puisquon estre las perdris.

BRAVACHE.

Non sabes vous que lei maris

Fan quauque viagy tristo chero,
Per aquo non fau en colero
Si transinar de plours et bran.

IAQUELINE.

Il prend les perdris et s'en va trouver son compagnon.

Anas, que l'aie lou malan.*

BRAVACHE, RIPAILLE.

BRAVACHE.

Ripaille mon amic, couragy,
You ai ben fach lou tripotagy
You ai gripat.

RIPAILLE.

Quoy? qu'as-tu pris?

BRAVACHE.

You vous ai rafla las perdris,
Tant siou bon leiron de carnagy.
Non siou you pas lest personagy?

Dirias que non i toqui pas
Tant ben fau soutioument lou cas.

RIPAILLE.

Bon, tu es homme de courage,
Par bieu, compagnon, tu fais rage,
C'est un bon coup de tes essais.
Pour ne leur faire long proces,
Sçais tu, Bravache, qu'il faut faire ?
Sans rechercher trop long mystère,
Mangeons les icy : i'ay du pain
Vn gros quignon dedans mon sein,
Vois-u ?

BRAVACHE.

Bon, bon.

RIPAILLE.

Ie l'ay naguere
Robé chez une boulangiere.

BRAVACHE.

Ben, ben, tant leou mangeat que près ;
Mais regachas se vendrié rès.

RIPAILLE.

Il se faut donc donner de garde.
Ou voulez vous que je regarde?

BRAVACHE.

D'aqueou coustat, et you veirai
Se d'aques you descubriray
Se rès voudrié que n'attrapesso
Ou mitan de nostro alegresso.*
Hola, bessai fazés lou cat,
Vou si songeas qu'you siege vn fat,
Qu'you pantagy vou qu'you si ibre?
Non seas vous fiou de quauque lifre
De mi gasconnar las perdris?

On leur derobe les perdris: cependant qu'ils regardent l'un d'un costé et l'autre de l'autre, Bravache se tourne et dit:

RIPAILLE.

Qui! moy! ie ne les ay pas pris.

BRAVACHE.

Non boustiquen la carabasso
Aurias ben bessai trop d'audasso,
De volèr las perdris briffar
Senso you. Non si fau trufar

A iogar tant ben à la pillho,
Non ioguen ren à trufadillho.

RIPAILLE.

Ie veux mourir si ie les ay,
Par mon serment, ny si ie sçay
Qui les a : mais c'est vous peut estre,
Ie voy bien vous estes le maistre
Pour tromper vostre compagnon.

BRAVACHE.

Rias vous, vou lou dias de bon?

RIPAILLE.

Quoy? si ie le dy de bon! voire
Par la chair : car ie ne peux croire
Qu'autre les aye pris que vous.

BRAVACHE.

Mi farès montar en courrous
Bessai lou voulês faire à vicy.
Mi farès venir la caprissy,
Se voulês dire qu'you las ai.
M'estimarias vous si grand ai

Et de si troublado cervello
En cercant rampony et nouvello,
Que s'you las aguessi vougut
Manjar quand you las ai agut,
Que non las aguessi gardados
Me las baillas toutos pastados.
You counessi trop vostre iuoc :
Mai eissi non es pas lou luoc
De iougar à tau badinagi.
Voulês qu'ayen pau de lengagi?
Remettes aqui las perdris.

RIPAILLE.

Parbieu, ie ne les ay pas pris,
Vous dis-je moy.

BRAVACHE.

Voules que siege
Prou charlatat, affin que piege
Non vengue d'aquestos plazès,
Rendez las perdris se voulès,
Autre que vous non leis at presos.
Eisso sont bayes Piemontesos.

RIPAILLE.

Pas ne les ay, ou mort ie soy.

BRAVACHE.

Si auês.

RIPAILLE.

Non ay par ma foy.

BRAVACHE.

Vous en mentez.

RIPAILLE.

Malheur extreme!
Ains plustost vous mentez vous mesme.

BRAVACHE.

Per donc vuejar aques debat
Renego maniaras lou plat.*
Voules faire lou charlataire,
Mestre Ripaille, ripaillaire?
Vous voules donque, cor d'estiou,*
Maniar lei perdris senso you?*

Prenant le plat en courrous, il le saisit au colet et le luy veut faire manger. Ripaille s'eschappe et s'enfuit, Bravache luy court après.

IEROSME, GEORGETTE, IAQUELINE.

IEROSME.

Puis qu'ainsi i'ay perdu ma coupe,
Il faut que des perdris ie soupe;
Du larronneau qui me l'a pris
Ie m'en vay manger les perdris.
C'est tout le recours de la perte
Que par ma femme i'ay soufferte.
Pleust à Dieu que tel larronneau
Fust entre les mains du Bourreau.
Qu'au Diable puissent-ils tous estre.
Hola, Georgette?

GEORGETTE.

Cousplas, mestre.

IEROSME.

Passe icy, vien.

GEORGETTE.

Que voules vous?

IEROSME.

Viste.

GEORGETTE.

Que voules tant couchous?

IEROSME.

Dy, les perdris sont elles cuites?

IAQUELINE.

Que cuechos!

IEROSME.

Qu'est-ce que vous dites?

IAQUELINE.

Seas vous fouorò de vostre sen,
Donque non vous enembras ren,
Que las avês mandados querre.

IEROSME.

Querre! comment? ceste masque erre
Et perd le sens à tous les coups.

IAQUELINE.

Non vous enembre, dizes vous.
Vostre esperit es donc à Berre.
Aqueou que las zet vengut querre
M'a dich : A fè vostre mari
Soupo aquo de Counilleri
Embe sous amis qu'eou visite,
Et m'at dich que li mandes vite
Las douas perdris cuechos, ou non.

IEROSME.

Maugré soit la vieille guenon,
Elle me fera mourir d'ire.
Viença, folle, que veux tu dire?
Quelle sotte temerité!
Comment as-tu si folle esté
De les donner sans autre enseigne?
Chair bieu, il faut que ie te peigne,
Il la bat. Et drone tant iambes et bras *
Qu'à iamais tu t'en souviendras.

IAQUELINE.

Hei! poureto! you siou perdudo.
Hai Georgetto, Georgetto aiudo.

GEORGETTE.

Mon Diou! qu'es tout eisso? Hola
Hai! mon bon mestre, laissas la,
Mon bon mestre, laissas la pauro
Faudrat ben enfin qu'ello mauro.

IEROSME.

Non, non, cor. Ie la veux crever,
Ie la veux du tout achever.

IAQUELINE.

Hai! Iesus! Que farai, pauretto?
Hai! mon Diou, siou mouorto, Georgetto,
Non pouody plus, ès fach de you.

GEORGETTE.

Hé! mon bon mestre, ou nom de Diou.

IEROSME.

Retire toy, va, faulse garce,
Si ne veux estre de la Farce.

GEORGETTE.

Hé! aies pietat se vous plas,
Es plus transido qu'un pedas.

IEROSME.

Il faut que morte ie l'estende,
Retire toy.

GEORGETTE.

Plus leou mi pende
La man de quauque viei demoni,
Que iamai d'vn pas l'abandony.

IEROSME.

Retire toy si tu ne veux
Que ie t'arrache les cheveux.

GEORGETTE.

Pauro! laissariou ma mestresso
Detengudo en talo destresso!
Plus leou vous mi tuarias enan.

IEROSME.

Vous sentirez donc en mal an
Mon grand courroux et l'une et l'autre *. Il les bat toutes deux

GEORGETTE.

Hai! bon Diou! que v'aven fach n'autre?

IAQUELINE.

Hai! malheiroux imbriagas,
Nous vos accabar toutos douas.

GEORGETTE.

Hai! de mei rens! hai! de ma testo,
Qu'a iamai vis talo tempesto
Ha! mal escando! que farès?
Diable, crezi qu'enrabiarès.

IAQUELINE.

Acabo, mi pendut ibrougno.

GEORGETTE.

Hai de ma testo, hai! de ma rougno.

BERTRAND, IEROSME, GEORGETTE.

BERTRAND.

Hola, tout beau, qu'est tout cecy?
Quel fracas oy-ie pres d'icy?
Qu'enten ie? voy! quelle finfarre!
Que veut dire ce tintamarre?
Qu'est il advenu ceste nuict
Qu'on face tant ouyr de bruit
Dedans la maison de mon maistre?
Ores il n'y fait pas bon estre.
Le grand diable y est deschainé,
O libera nos domine! (Il fait le signe de la croix.)
Si veux ie entendre cest esclandre,
Quand tout le diable y devroit fendre.
Maistre, voulez vous tout tuer, (Il entre.)
De tant d'estramassons ruer?
Vous tuez et vous, et les vostres,
Ayez au moins pitié des vostres
Si vous n'en avez point de vous,

Sinon nous nous banderons tous
Contre vostre grande furie.

IEROSME.

Laisse moy faire, ie te prie,
Laisse moy souler mon courroux.

BERTRAND.

Non. C'est assez, reposez vous.

GEORGETTE.

D'aquestos pauros persounetos,
Ha! que deven faire pauretos.

BERTRAND.

C'est trop continuer ce ieu,
Allon nous promener un peu ;
Ainsi faut que vostre collere
Petit à petit se modere,
Et non pas ainsi forcener.

IEROSME.

Allon nous en donc promener ;
Ainsi faut que mon feu se passe,
Desia de battre ie me lasse.

IAQUELINE, GEORGETTE.

IAQUELINE.

Fau ben dire qu'you siege ben
Malhierouo quand tout mi ven
Per mi far mourir de tristesso.

GEORGETTE.

Que vous sert, digas mi mestresso,
De tant vous ostinar en plours?
Cinquanto mille ans de doulours
Non pagon pas un liard de deoutes.

IAQUELINE.

Ti faches, pauro, quand m'escoutes,
Quand mi vezès estrancinar.
Hai, bon Diou! qui s'en pourrié gardar?
Non siou you pas ben miserable
D'aver a faire embe un tau diable
Qu'a tant mon paure cors battu,
Aquo m'es plus defér qu'à tu.
De patir sa façon bourrello.

GEORGETTE.

Digas, volés que la fen bello.

IAQUELINE.

M'amour, iamai non mi veirai
Senso tourment. Perquè? non sçai
Que faire en aquesto miseri.

GEORGETTE.

Per vous levar d'aquès temperi
Et vous venjar d'aqueou fachous,
Fau que vous fes vn amourous.
Aurès vn pichon d'alegresso
Mesclado embe tant de tristesso
Vons iardinarès, bragarès,
Mai quand diantre donc lou fares,
Quand devendres viello et arnado?

IAQUELINE.

You n'en siou ben occasionado
Si pouode faire. Diga mi
Qu'you pouodi troubar vn ami.

GEORGETTE.

Si farat pron, laissas mi faire,
Laissas mi pur aquest affaire,
Vous en troubarai vn, crezes,
Que vous farat mille plazês,
Sabi coumo aquo si manege.

IAQUELINE.

Mon Diou! n'auriou ben grand envege,
Per mi levar tant de doulours,
Que mi fan touto fondre en pl ours,
Per ben pagar mestre Iirome,
Qu'es vn diable, non pas vn home.

GEORGETTE.

Laissas pur faire aquo à you.

IAQUELINE.

Se si sabié hai! que fariou?
Mon marit mi tuarié, pauretto.

GEORGETTE.

Non vous tourmentas, bono armetto,

Laissas mi faire lou tricot,
Lou farai navegar ou trot
A cournouaillo senso barquo.

IAQUELINE.

Fai donc que sie home de marquo.

GEORGETTE.

Crezês qu'entendrat ben lou iuoc
De gniffe, gnaffe, chique, choc.

IAQUELINE.

Que non siege pas quauque paure.

GEORGETTE.

Voli que siege Monsur Laure :
Lou couneissês non fasés vous.

IAQUELINE.

Oc. Iesus! es tant gracioux,
Aqueou m'agrado ben Georgetto ;
Pertant ti pregui, ma Doucetto,
Fai lou venir eissi leou, leou.

Per mi levar aques marteou.
Me semble qu'es (s'you ne m'engano)
De nation Italiano,
Mi serat segret et fideou.
De graci, vai li parlar leou,
Fai lou venir que non si veze,
Ton retardar ia trop mi peze.

GEORGETTE.

Ben, esperas mi donc vn pau,
Mestresso, tout aro you li vau.

GEORGETTE, LAURE.

GEORGETTE.

Bonno fortuno Diou vous mande,
Ma maistresso si recommande,
Mousur, à vostro bouno gracy.

LAURE.

E vero, dimmi, et come sta si?

GEORGETTE.

Si pouorte fort ben, per ma fes,
Et si desplas quand non vous ves.

LAURE.

O piacesse al Domenedio,
Ch'ella fosse come son io
Presa d'amore!

GEORGETTE.

Mai escoutas,
Vous ame mai que non pensas.
Vou siege rege d'aquesto houro.

LAURE.

In fede, Georgete, io ti giuro
Che se poi tanto prouedere
Che la mi faci hoggi vedere,
Io ty darò vn scudo d'oro.
Fa gia molto tempo ch'i moro
Ch'io non posso basciar sue mani.

GEORGETTE.

Mai sabes vous de que mi plagny.

LAURE.

Piangi da me? che t'ho fatto io?
Sai che non ho altro desio
Che di contentar ambe doui.
In fatto se veder lo voui,
Lo vederai adesso, adesso.

GEORGETTE.

Mai auzes que dis ma mestresso,
Que vautres homes non seas pas
Ren segrès eis amourous cas.

LAURE.

Secretto me! tu m'hai fracido.
Ne piu segretto, ne piu fido,
Ne meno goffo o vagabondo
Non si ritrova altro nel mondo;
Piu tosto vn porco scoprirebbe
L'amore che mai non farebbe
La mia bocca segretta in tutto,

Et per d'amor goder del frutto
Vorrebbo mi rompar il naso
Non che tener segretto il caso.
Perche ti prego ben hor hora
Fai mi basciar la tua Signora,
E io saro tanto segretto
Ch'inanzi mi taglierò netto
La lingua de la bocca mia
Che d'usar mai de perfidia.

GEORGETTE.

Digas mi donc, voles aver
Embe ma maistresso plazer.

LAURE.

S'io lo voglio! Si, mia speranza
Se si puo far per tua possanza.

GEORGETTE.

Baillas mi donc aquel escut
Per vostro promesso degut,
Et n'autre y anaren tout aro,
Senon, non vous couchas incaro.

LAURE.

Georgetto, ben ti giuro il cielo
Et tutto ciò che di suo velo
Copre di quì fin al Cataio,
Ch'i non ho borsa ne denaio.

GEORGETTE.

Per aco tourcas vous lou nas,
Qu'you non vous y menarai pas.

LAURE.

Di gratia si, Georgetta, ascotta,
Ti pagarò vn altra volta.

GEORGETTE.

Et ben, anen my pagares
Vn autre viagy quand n'aures.

LAURE, IAQUELINE.

LAURE.

Ecco la à l'uscio, mipar, ora,
O buona sera, mia Signora,
I vi dico d'un cor intero.

IAQUELINE.

Et à vous, Monsur, mai què chero.

LAURE.

Servitore, Signora mia,
Sempre della vostra Signoria.

IAQUELINE.

De servicy non parlen pas,
Mai intren, Monsur, se vous plas,
Veires quauque ren que s'appresto
Et parlaren d'un autre festo.

ACTE IV.

BERTRAND, GEORGETTE, IEROSME, ADRIAN, LAURE.

BERTRAND.

I'Ay tant couru ceste iournée
Que i'ay une soif enragée,
Le Soleil au ventre me luit.

Ie m'en vay voir si rien de cuit
Ie trouveray dedans l'armoire,
Sans manger ie ne pourrois boire.
De male mort puisse mourir
Qui ce iour m'a tant fait courir.
I'ay pour recouvrer ceste tasse
Perdu mon maistre par la place :
Bien c'est tout un, en l'attendant
Ie m'en iray boire d'autant *.

Il entre en la maison. Elle sort et dit ce qui s'ensuit :

GEORGETTE.

Cependant qu'aro ma mestresso,
Pleno de gau et d'alegresso,
Refregarat caloribus
Per non destourbar casibus,
M'en vau crompar de Donno Berto.
De froumagy per la desserto.

IEROSME, BERTRAND.

IEROSME.

Ie ne fay que me tourmenter,
Il faut en tout patienter,
Iesus Christ vueille par sa grace
Me garder de plus grand disgrace.
Si i'ay perdu ma tasse ainsi,
I'ay encor de quoy, Dieu mercy,
Pour en avoir vne autre telle.

BERTRAND.

Si mon maistre ne l'escervelle *
S'il entend son deportement,
Il est bien digne entierement
D'estre cornu comme vne vache.
Il faut que de coups il l'escache.

Il parle loing de Ierosme, en sortant de la maison, luy tournant le dos.

IEROSME.

N'entens ie pas icy Bertrand?
Que Diable est ce qu'il va grondant?
Y a il quelque autre nouvelle?

BERTRAND.

Que maudit soit la haridelle,
D'ainsi se laisser chevaucher.

IEROSME.

Que grommelle ce gros vacher?
Il y a quelque diablerie.

BERTRAND.

I sera de la confrairie
De S. Ian des bons Ians, mon maistre.

IEROSME.

Que diable peut tout cecy estre?
Il semble qu'il parle de moy.

BERTRAND.

Ie les ay tous deux, par ma foy,
Trouvé couchez l'un dessus l'autre.
Il ne se trouva iamais autre
Qui fust mieux sur le faict surpris.

IEROSME.

Plus patienter ie ne puis
D'ouir jargonner ceste beste.

BERTRAND.

Pas ne leur ay troublé la feste.
Avant le clystere donné
La siringue ilz n'ont desgainé.

IEROSME.

Quelque malade y pourroit estre.
Hau, Bertrand.

BERTRAND.

Oh! voyla mon maistre.

IEROSME.

Hola, Bertrand, n'entends tu point?

BERTRAND.

Oh, mon maistre, que Dieu vous doint
Supporter vostre malencontre.

IEROSME.

Voy! quel triste visage il monstre.
Dy moy que c'est que maintenant
Tu allois tout seul barbotant?

BERTRAND.

He, pauvre maistre!

IEROSME.

Quoy? dy, qu'est ce?

BERTRAND.

Tout va mal.

IEROSME.

Comment?

BERTRAND.

Ma maistresse...

IEROSME.

Ta maistresse! Quoy? Qu'y a il?

BERTRAND.

Ma maistresse preste l'outil.

IEROSME.

Quel outil? dy, parle sans rire.

BERTRAND.

Ie ne le vous ose pas dire.

IEROSME.

Hé! parle tost, tu me fais mourir.

BERTRAND.

Ie ne l'ose pas descouvrir.

IEROSME.

He! parle tost, que ie n'enrage,
Sans me chercher si longue ambage.

BERTRAND.

C'est ma maistresse (puis qu'il faut
Que ie le vous conte tout haut,
Ainsy que i'ay veu à ceste heure

Par le pertuis de la serrure)
Qui decrote son Pelisson
Avec vn ieune compagnon,
Si qu'au mouvoir de la couchette
Le chaslit en bruit et craquette.

IEROSME.

Va, s'il n'est vray, ie te tu'ray.

BERTRAND.

Sauf vostre grace qu'il est vray,
Capricornus est vostre signe.

IEROSME.

C'est un forfaict par trop indigne,
S'il est vray.

BERTRAND.

Ouy, en bonne foy.
Si ne voulez croire à moy,
Allez vous en donc sans demeure,
Vous la trouverez à ceste heure
Encores dessous son paillard.

IEROSME.

Le diable doncques y ait part,
Qu'au grand diable soit la bagasse
Ie la vay tuer sur la place.

BERTRAND.

Il verra doncques le coucu
Lequel luy plante par le cu
De belles cornes sur la teste.
Il y aura quelque tempeste.

GEORGETTE.

Hai! paurèts, que faron? mon Diou!
Lous trobarat d'intre lou niou.
Hai! mal escando qualo fugado,
Vesi a ma mestresso pastado?
Eissi ès lou diable d'infert,
Tout lou pastis es descubert,
A fè faron près à la lequo.
Fau que d'eissi escouty un pau

Davan que d'intrar à l'oustau,
Que mon mestre embe sa cridesto
Non m'estrampolisse la testo *.

Elle se retire en un coin, et toute tremblante, regarde Ierosme qui sort en courroux, avec l'espée nue à la main.

IEROSME.

Ie iure la terre et les cieux
Que ie les eusse peu tous deux
(Les ayant trouvé bouche à bouche
Ordement couchez sur ma couche)
Ensemble d'un coup transpercer;
Mais ie me suis pris à penser *
Que si pour chastier leur vice
Sans autre forme de Iustice
L'un sur l'autre ie massacrois,
Possible m'en repentirois.
Trop tard apres telle œuvre faite :
Car combien que la loy permette
De tuer l'adultere infait,
Qui est surpris en son forfait.
Toutesfois ie crains la malice
Du chicagnois de la Iustice,

Il se garde à la porte avec l'espée desgainée.

Qui peut estre encor trouveroit
Que ie n'aurois raison ny droit.
Pourtant bien à point ie m'advise,
Pour asseurer mon entreprise,
De faire en ce fait pour le moins
Appeller deux ou trois tesmoins,
Qui porteront leur tesmoignage
De ceste diablerie, et rage
Qui me rend tout desesperé.
Bertrand, le fait est asseuré,
Ie ne sentis onc douleur telle.
Pourtant, vaten viste et m'appelle
Ian Adrian nostre voisin,
Et me le fais venir à fin
Qu'il tesmoigne ce cas infame :
Car pour me venger du diffame
Que lon fait contre mon honneur,
Ie leur veux transpercer le cœur
Et les mander en l'autre monde,
Où Dieu les abisme et confonde.
Va vistement, n'arreste pas *.

Il se garde à la porte avec l'espée desgainée.

GEORGETTE, BERTRAND.

Elle parle loin de Ierosme toute seule.

GEORGETTE.*

Eissi aurat du tarrabas,
S'you non coniury aquest affaire.
Hola, Bertrand, vonte vas faire?
Diguo.

BERTRAND.

Où ie vay? non pas fort loin.

GEORGETTE.

Mai vonte?

BERTRAND.

Apeller un tesmoin
Ou deux de nostre voisinage,
Afin de porter tesmoignage
Du meurtre qu'en courroux ardent
Encontre un paillard impudent
Et contre sa femme, mon maistre
A deliberé de commettre.

GEORGETTE.

Sa fremo?

BERTRAND.

Ouy, ma maistresse.

GEORGETTE.

Hai,
Lasso pauro! qu'at fach? iamai
Non aurat que mau.

BERTRAND.

Il l'a trouvée
Avecque son paillard couchée.

GEORGETTE.

Li faut aiudar ou beson,
Bertrand, you non trobi pas bon
Que testimonys vages querre.

BERTRAND.

Le maistre la dit, mal de terre.

GEORGETTE.

Sias un durbec, un cogolin,
Diguo, saries tu tant topin,
Si fat, si fou et si mau sagy
De voler faire vn tau messagy?
Vai t'en, vai, torno t'en, matras.

BERTRAND.

Par le corbieu, non feray pas.

GEORGETTE.

Bertran, mon amic, sies vn aze.
Ti crezes tu qu'as homes plaze
De veire massacrar lei gens?
Non lou faras (tu perdes temps)
Ren venir par vn tal obragy.
Fen miou, per faire aqueou messagy
Fau que sauven eissi l'hounour,
Per non far creisse la doulour,
Fauque mi laisses, mon fradachy,
Menar tout aquèst trachimachy.

Elle luy donne des soufflets en le flattant et caressant.

BERTRAND.

Pour iouer doncques au plus seur,
Que faut-il faire en ce malheur?

GEORGETTE.

Per ben condurre aquest affaire
Fau que mi segues vn pau faire,

BERTRAND.

Bien, ie te suyvray moyennant
Que nous alions tout maintenant
Chercher quelqu'un en tesmognage,
Ia possible le maistre enrage
De tant attendre mon retour.

GEORGETTE.

Anen zi donque sen seiour,
Mai ti pregui que de tei labys
(Mentre qu'you foigaray lous blabys)
Non si desbregue pas un mout,
You de segur gastaras tout.

BERTRAND.

Ie te promets de ne rien dire.

GEORGETTE.

Tam ben si fau gardar de rire.

Universitas BIBLIOTHECA Travensis

BERTRAND.

De rire, de peter.

GEORGETTE.

Tou beou.

BERTRAND.

Mi garderay.

GEORGETTE.

Anen don leou.

GEORGETTE, ADRIAN.

GEORGETTE.

Eissite es l'home qu'you demande.
Elle fait la reverence.
Sire, nostre Seigne vous mande*
Tout aquo que vous desiras,
Bon liech, bon fuoc et bon repas,
Bono nuech et buono vesprado.
Lasso! you siou ben desconsolado,
Mi voudrias consolar un pau

ADRIAN.

Quel mal y a-il de nouveau?

GEORGETTE.

Hai! ma mestresso s'en va mouorto
Se niat remedy en quauque sorto.

ADRIAN.

Comment! ne vous moquez vous point,
Veu qu'elle etait en si bon point
A ce matin, c'est une baye.

GEORGETTE.

Non es, à fè.

ADRIAN.

Ie m'en esmaye.
Quel mal?

GEORGETTE.

Non l'oʒi descubrit.
Tout aquo ven per son marit.

ADRIAN.

Dites, Georgette, ie vous prie,
Qu'elle est ceste grand maladie?
Et si i'y puis remedier,
Ie ne me feray pas prier.
Sçavez vous qu'elle dispose
De tout mon bien en toute chose?

GEORGETTE.

Ben, se voulias, li pourrias ben
Faire en aquo ben prou de ben.

ADRIAN.

Dy moy donc qu'elle veut de moy,
Et ie t'asseure sur ma foy,
Que ie n'ay rien en ma boutique
Qu'à son vouloir ie ne l'applique.
Si elle a besoin de soulas,
Qu'elle ne me respargne pas :
Car ie suis maistre en ce remede.
Qu'elle n'espargne donc mon aide,
Or dy moy si elle veut rien.

GEORGETTE.

Mai subre tout vous pregui ben
Que per ren aquo non si sache.

ADRIAN.

Ie suis plus secret qu'une vache.
Dy moy donc seulement que c'est.

GEORGETTE.

Es estat preso ou guincheped.

ADRIAN.

Comment?

GEORGETTE.

Son marit la troubado
Aro dintre son liech coucado
Embe un frescaire ioine et gai
Que li fouiè son garragai :
Lou mestre at dich, iurant de rabby
Ventre, cor, sang, faut qu'you l'acaby
Qu'ou Diable siege l'amouretto!
Vai sonar de tesmoins, Georgetto.

Que lous vezon eissi tois dous.
Aro, Sire, ben podes vous
Se volès, li sauvar la vido :
Vn plazer iamai non s'oblido.

ADRIAN.

Bien, bien, n'ayes point de soucy,
Dy moy qu'il faut faire en cecy.
Ma vie mettray de bon cœur
Pour la tirer de ce malheur,
S'après avoir sauvé sa vie
Elle m'use de courtoisie.

GEORGETTE.

Vous prestarat lou Quoniam
Tant que vous voudrès, Sire Adrian,
Se pur à la pauro perdudo
Volês un pau faire d'aiudo.

ADRIAN.

Sus, dites moy donc seulement
Qu'il faut faire en cest accident.
Faut-il, dites, que ie me rue
Sur son mary et ie le tue?

GEORGETTE.

Aquo sariê malo bugado,
Non fau cercar talo embastado.
Basta qu'you agy solamen
La raubo embe l'acoutramen
De vostre varlet de boutiquo
Per menar aquesto pratiquo.

ADRIAN.

I'en suis content. Peiron, vien ça,
Vien vistement, passe deça,
(Ventre vieux, Georgette m'amie,
Vous serez en tout obeye)
Apporte moi ta robe icy
Et tes vielles chausses aussi,
Ensemble ta vielle iaquette
Et les m'apporte pour Georgette.

ADRIAN, GEORGETTE.

ADRIAN.

Dites quel homme est cestuy là
Qu'en tel malheur surpris il a.

GEORGETTE.

Es un Italien bon couillary
Qu'es ia miech mouort de mal eiglary.

ADRIAN.

Pas ne faut qu'il ait point de peur,
Nous l'osterons de ce malheur
Ou ie mourray à la poursuite*.

Peiron apporte les acoustrements

GEORGETTE.

Eisso vat ben.

ADRIAN.

Or là donc viste
Prenez or cest accoustrement
Et vous habillez vistement.

Tenez prenez ceste iaquette
Et les chausses à la braguette,
Avec la robe que voilà.

GEORGETTE.

Fazes vous donc vn pauc en là
*Que non mi veses ma naturo.**
A quest viel bas se descourduro,
Las caussos non han gis d'endrech.
Aquest gippon es trop estrech,
Non ai iamai pourtat brayeto
Bessai mi farat delegueto
De l'arlery de mons' Andriou
Inca pequis me senteriou,
D'anar iougar à la courbeto
Eissite nia gis d'acoulleto
Es eissi tout anarat ben
*Si fau vestir couchousamen**
Que mon mestre non si languisse
Et ma mestresso n'en patisse.

Adrian s'eslogne delle puis elle parle seule.

Elle s'habille des habits du varlet.

ADRIAN, GEORGETTE.

ADRIAN.

Ho, Georgetto, n'avez-vous pas
Encore affeublé vostre cas ?

GEORGETTE.

Sire, Adrian, you siou vestido,
Fen quant voudres la despartido.

ADRIAN.

Ha, maistre Iorget, Dieu vous gard.
La morbieu ! vous estes gaillard.
Il semble à voir vostre grimace,
Et la trogne de vostre face,
Qu'avez travaillé tout c'est an.

GEORGETTE.

Isty pron ben Sire Adrian.

ADRIAN.

Corbieu, Madame la valesse,

A voir vostre mine et addresse,
Vous ressemblez Iean Nicolin.

GEORGETTE.

Anen qu'es pron fach l'Arlequin.
Tout aques plezent badinagy
Non sert de ren à nostro obragy.
Mon mestre languisse à badar
Ia trop, anen lou leou troubar.

ADRIAN.

Or allon donc, page de Romme,
Et contrefaites bien vostre homme.

IEROSME, BERTRAND, ADRIAN.

IEROSME.

Ha! vray Dieu, que i'ay de douleur
De ce que mon lourd serviteur
Sans retour si long temps demeure.

Ha! que ne le tien ie à ceste heure,
Ie luy dorrais cent coups de poings.
Ho, le voicy. Et les tesmoings
Où sont-ils, dy, prince des bestes?

BERTRAND.

Monsieur, voicy, ces deux honnestes
Et sages hommes le seront.

IEROSME.

Fort grand plaisir ils me feront.
Or, venez voir un cas infâme,
D'un gros paillard et de ma femme.
Entrez là dedans hardiment
Et les regardez vistement :
Ie veux monstrer que i'ay le garbe
De leur faire à tous deux la barbe.
Ie les veux sans plus retarder
Tous deux en paradis mander.

ADRIAN.

Vous commettez par asseurance
Contre Dieu une grande offence.

IEROSME.

Marchez, entrez, sans plus prescher,
Nul ne m'en sçaurait empescher.*

Adrian entre avec Georgette, laquelle estant entrée change d'accoustremens avec l'amoureux. Ierosme entre un pas et sort incontinent que Bertrand a parlé.

BERTRAND.

Ho! quel grand esbayssement
Leur adviendra presentement,
Comme quand cornes on voit naistre
Comme elles font, mais a mon maistre
Auquel plantees elles sont
En son absence sur son front
Ha! bon maistre! quelle vergogne?
On esbauche bien ta besongne
Mais, quoy? que m'en doit-il chaloir?
Pour plus ne voir ceste algarie,
Ie m'en vay à l'hostelerie,
Boire comme un bon triacleur,
Trois ou quatre pots du meilleur.

IEROSME.

Il parle tout seul à la porte en attendant les tesmoins, et tenant tousiours l'espée en la main.

L'homme est malheureux en ce monde,
Qui en mariage se fonde,
Folie est de se marier
Pour à la femme se fier.
Pour la nourrir ie cours, ie raude,
Ce pendant la fausse ribaude
Me ioue un tour tant impudent
Par lequel il est evident
Qu'elle a coniuré ma ruine,
Maudit soit la vielle Bouquine,
Ie veux changer en capussin
Ce vil estat de medecin.
Après que ie l'auray occise :
Car, puisque ie l'ay surprise,
Ie ne pourrais jamais avoir
Plus d'esperance de pouvoir
En recouvrer une fidelle.
Ie veux aussi sa maquerelle
De mesme monnoye payer,
Ie pensois de la marier,

A quelque bon gars de village,
Mais i'ay bien changé de courage,
Puis qu'elle est cause de ce ieu;
Car autre qu'elle n'aurait peu
Pratiquer ceste diablerie,
Or, faut il que ie la marie
Avec le paillard infaict,
Qui a perpetré le forfait,
Qui mon honneur trop souille et tache,
Mais toutesfois à telle pache
Qu'elle ira coucher ce iourd'huy
En l'autre monde avecque luy,
De tout faut que ie me despeche,
Et si en ce faisant ie peche
Ie m'en iray dans quelque bois,
Faire penitence neuf mois
Faisant promesse sur mon ame,
Que plus ie ne cognoistray femme.

Adrian sort avec l'amoureux habillé en varlet des accoustremens de Georgette.

IEROSME, ADRIAN.

IEROSME.

Mes deux tesmoins seront bien seurs
Mais les voicy. Or ça, Messieurs,
Vous avez veu leur puterie.

ADRIAN.

Cecy n'est qu'une tricherie,
Dont ie m'esmerveille de vous
De vous moquer ainsi de nous.
Tel faict à honneur ne redonde,
C'est mal fait de tromper le monde,
Ainsi trompé ie ne fus onc.

IEROSME.

Mais comment! n'avez vous pas donc
Trouvé un adultere infame,
Dedans mon lict avec ma femme?

ADRIAN.

Monsieur vous vous moquez de nous

Ou saisi de trop de courroux
Vostre passion s'est decüe,
Representant à vostre veue
L'idée d'un lascif forfait
Qui ne fut onc pensé, ny fait.

IEROSME.

Vous n'avez pas donc, par vostre ame,
Trouvé le paillard de ma femme
Avec elle dedans mon lict.

ADRIAN.

Il n'y a point vous ay ie dit,
Et par l'ame qu'au cœur me touche,
Ie vous iure qu'en vostre couche,
Que deux femmes nous n'avons veu,
Dont ie croy que faictes un ieu,
Et de nous et de vostre femme
En luy donnant faussement blasme
Et vous mouquant ainsi de nous.

IEROSME.

Il n'est pas vray ! ce dites-vous,
Ie l'ay veu de ma propre veue.

ADRIAN.

Vostre veue s'est donc deceue,
Dont pour plus ne vous decevoir,
Vous faut vous mesmes l'aller voir.

IEROSME.

Voicy bien une estrange histoire,
Sans le voir ie ne le puis croire.

ADRIAN.

Allez doncques voir a plaisir,
Sans plus nous faire icy languir.

LAURE, ADRIAN.

LAURE.

Huomo dabene, Iddio vi dia
Quello che vostro cuor desia,
Guardate or ora o signor mio.
Riguardate in nome di Dio,

S'alcun servicio far vi posso,
Lo vi faro perche da dosso,
M'avete levata la sorte,
Che mi conducea alla morte.

ADRIAN.

Rien ne veux pour vostre regard,
Fors qu'un charitable regard,
De vostre gentille maistresse.

LAURE.

Le gratié ch'avete concesse,
A me a alla mia signora,
Meritan molto più ancora,
Tutto vi concedo Messere,
Fatte ne pure vostro piacere,
Et della donna et di me anco,
Io ve lo dico d'un cuor franco.

ADRIAN.

Pour conserver nostre amitié,
Baste que l'ayons à moitié,
Vne femme suffit à douze,
Puis s'il faut fournir quelque chouse

Vous avez ie pense dequoy
Vous luy fournirez mieux que moy.

LAURE.

Ell' è ricca, pero non chiede
Ne danari n'altra mercede.

ADRIAN.

Tant mieux va l'affaire pour nous :
Mais cependant souvenez-vous,
De voir de recouvrer la tasse,
Pour vous maintenir en sa grace,
Puis qu'à vous sur tout point elle a
Tant recommandé ce fait là.

LAURE.

Questo farollo senza fallo
Mene vo montar a cavallo
Per ritrovar quello malvaggio
Il qual a fatto tal oltraggio
A Iaquelina mia Signora
Ch'il mio cuor serve, ama, e adora.
Credete che se le man posso
Vna volta metter li a dosso

Non se ne fara più parola,
Taglierolli netto la gola.

ADRIAN.

Si le voulez donc attraper,
Il ne vous faut plus occuper
A deviser en ceste place,
Il vous le faut suivre à la trace.

LAURE

Me ne vo dunque prestamente.
State, Signor, allegramente.

ACTE V.

IAQUELINE, GEORGETTE, IEROSME.

Elles sortent ensemble en criant et batant Ierosme

IAQUELINE.

LOURDAUT, *ubriagas, sac de vin,*
Qu'ou diable sié lou farlanguin.
Piquo fort dou baston, Georgetto,

Là, là, piquo sus sa gibetto.
Mestre gibous, vous en aurès,
Vou marci vous nous cridarès.

GEORGETTE.

Vous en aurès, gros Carlamuire.
A qui pensas aver à faire?
Hauto, boutas vous à ginous,
Se non, crezès qu'es fach de vous.
Enca que non siou que chambriero,
You vous apprendrai la maniero
De plus non far en grand doulour
A vostro mouiller des-hounour.

IAQUELINE.

Lou pagarès, grosso ganipo,
Subre lous bras, subre la tripo.

IEROSME.

Pourquoy me traitez vous ainsi
Sans aucun respect ne mercy?

IAQUELINE.

Touiour mi cercarès piquiero
Coumo s'you ery uno chambriero.

IEROSME.

Ma femme, ayez pitié de moy,
Ie vous pardonne sur ma foy.

IAQUELINE.

Cresi qu'ou couor as quauque diable.
Non siès tu pas ben miserable?
Es tu pendut, Bregan leiron,
Que devès demandar perdon.

IEROSME.

Pardonnez moy donc, ie vous prie,
Et ie vous iure sur ma vie
Que ie ne vous tanceray onc.

GEORGETTE.

Ben, mestresso, leissen lou donc.

IAQUELINE.

Vai ten passegear ta malicy
Ou diable, per garir ton vicy.* S'en va.

GEORGETTE.

Las fremos qu'an meissent marit

Lou poudrian leou avèr garit,
S'ancin emb'un baston de roure
Li sabian ben macar lou mourre.

IAQUELINE.

S'en vaguo ou diable lou mesquin,
Li aven segnat son bulletin.

BERTRAND, GEORGETTE, IAQUELINE.

BERTRAND.

Quelquefois il faut qu'on s'esbate.
I'ay humé de bonne opiate,
I'ai beu et mangé tout mon sou;
Que pendu soy ie par le cou
Si ie n'en ay la teste lourde.
Il me faut songer quelque bourde,
Si mon maistre me veut tancer,
Pour ainsi luy faire passer
Son courroux. Or ie me vay rendre

A la maison pour là l'attendre,
Contrefaisant le bon varlet.

GEORGETTE.

Hola, veissi lou mariolet.
Ho, couragi, veissi nostr' hôme,
Mestresso, qu'à mestre Iirome
At tant fach troublar l'esperit,
Que lamais non fouguet marit
Qu'age tant menat de brudesto :
Volès que li rompen la testo ?

IAQUELINE.

Oc per ma fè, qu'es un leiron.
Georgetto, esconde lou baston,
Ten bouno mino senso rire.
Dontes venes, dias, mestre sire?
Non fes ren aurre que parlar,
Seas tout anat debagolar.

BERTRAND.

Quoy! maistresse, voulez vous rire?

IAQUELINE.

Mestre gafet, seas anat dire

A vostre mestre qu'iou aviou
Un amouroux ouprès de you.

BERTRAND.

Si ie l'ay dit, qu'en peut il estre?
I'aime et honore tant mon maistre
Que ie procure en tout son bien.

IAQUELINE.

Siès un fourfan que non vau ren.

GEORGETTE.

Volès que per sa recompenso
Nautre li toquen uno danso?

BERTRAND.

Quoy, danse? ie ne vous crain pas.

IAQUELINE.

Non cregnes pas? ten donc, matras,*
Auras troubat la malo pasquo.

Elles le battent.

GEORGETTE.

Ti daren tant dessus la rasquo.

IAQUELINE.

Ti macaren tant, tant et tant.

BERTRAND.

Maistresse, hola, en riotant
Vous me rompez et bras et teste.
Cor de diable, quelle tempeste!

GEORGETTE.

Piquas, mestresso, comme you.
Recasso aquest.

IAQUELINE.

Recasso aqueou.

BERTRAND.

Que feray ie, las! miserable,
Ie suis mort, de par le grand Diable.

IAQUELINE.

Encaro non escapes pas.
Georgetto, ten li ben lou bras,

BERTRAND.

Las! ô bon Dieu, las! quels miracles!

Ces femmes sont demoniacles.
Las! quelle malediction!

IAQUELINE.

T'espoussaren tant lou gipon
Que n'en faren levar la raby
Subre lou nas, subre la laby.
Fen tant affanar lou baston
Que li fen demandar perdon.

BERTRAND.

Comment, pardon? gloire à saint George!
Ie le demande à pleine gorge,
A iointes mains, à deux genoux,
Plustost que tant souffrir de coups.

IAQUELINE.

Digas don sus, mestre coulhandy,
Apres you, perdon vous demandy,
Mestresso, la! perdonas mi.

BERTRAND.

Mestre salat pur dounas mi.

IAQUELINE.

N'aves ren ou cor que malicy.
Digas donc sus leou, De mon vicy

BERTRAND.

Demon vixi.

IAQUELINE.

Hai! que ne siou
Commen dou.

BERTRAND.

Atque nec scio
Quomodo.

IAQUELINE.

Chut, laisso mi dire,
Que ton gran naz you non ti tire.
Commen dou à mourir vite.

BERTRAND.

Quomodo amori vitæ.

IAQUELINE.

Iamai non dirai ren de vous.

BERTRAND.

Iamais ne diray bien de vous,
Si puis* eschapper ce deluge.

Il s'eschappe et s'en fuit.

GEORGETTE.

Vezes, mestresso, que s'en fuge.
Es escapat lou cagatros,
Lou diantre li crebe lou cos.

IAQUELINE.

Laisso l'anar, lou cou si rompe,
Ou diable que plus non mi trompe.
N'autre l'aven tant bastonnat
Qu'aven ben lou beoure affanat.

GEORGETTE.

Per confort donc, se voules creire
Aven nous consolur ou veire.

BRAVACHE, RIPAILLE,
LAURE.

BRAVACHE.

Hola, compaire Ripaillet,
Faut que fen leou monsen Rasclet.

RIPAILLE.

Pourquoy?

BRAVACHE.

Nous cercon par tout, fraire,
Faut s'amagar en cauque caire.

RIPAILLE.

Gaignon donc au pied, si me crois,
Sauvon nous dedans quelque bois,
Doublon le pas, marchons en haste,
On nous suit.

LAURE.

Fermate, fermate,

Fermate qui tristi ladroni,
Se non vi do duoi stramazzoni
Per tagliar vi et braccia e teste.

RIPAILLE.

Et quoy, monsieur, qui vous moleste?
Qu'est ce que nous vous avons fait,
Vous avons nous en rien meffait?

LAURE.

Rendite su, cattiva razza,
Rendite presto quella tazza
Che voi avete rubata hor hora
In casa della mia Signora.

BRAVACHE.

Que dias, monsur, que tarrabaston
Vostra Signora, ou que la baton?

LAURE.

Vai che tu sei tristo Vilano,
Non intendes l'Italiano?
Su rende quì quel che pigliasti.

BRAVACHE.

Que dizês qu'you rendi aquel hasti?
Non ai pres n'hasty, ne carfuoc,
Non ai vis d'huei ne fun, ne fuoc.

LAURE.

Non intende questo furfante.
Dammi la tazza ch'al sembiante
Par à me che tu l'hai pigliata
Ti darò, ladro una grommata
I t'ammasso, morto tu sei.

RIPAILLE.

Ie veux mourir si ie la sçay.

LAURE.

Tu sei un tristo zuffaliero,
I le voglio saper da vero.
Mostraci ch'i voglio cercarte
Di su, di giù, per ogni parte.

RIPAILLE.

Cherchez mes chausses, mon pourpoint,
Vous verrez que ie ne l'ay point.

LAURE.

Tu non l'hai tu, ciò è manifesto.
Bisogna anco cercar cotesto.

BRAVACHE.

Il recule quatre ou cinq pas.

Que dis que mi vou far à you?
Plus leou lou li rascle dou cuou
Lou mau fin fuoc de sant Antony.

Il se torne devers la compagnie.

Vous' m'en seas testo de demony.

LAURE.

Il le prend par le colet. Il baille secretement par derriere la tasse à son compagnon.

Ladro, vien' quì, voglio cercarte
Ancora.

BRAVACHE.

De cartes cercas?
You nou agueri iamai das
Ne cartos ne taros d'Espagno.

LAURE.

Che cosa dai al tuo compagno?
Ciò è la tazza, monstra la mi

BRAVACHE.

Que? la tassa! perdonas mi.

Il redonne la tasse à Ripaille.

Nai gis de tasso : de tassetto,
Eissi' m'at touto uno ranguetto,

LAURE.

Tu l'hai tu la tazza, cagnazzo.
Damme la su, senon t'ammasso.
O corpo, quale dispiacenza!
Più non posso aver patienza.
T'uccido d'un colpo nefando
Se non mi dai quel ch'i domando,
O corpo, sangue, ventre, morte!

RIPAILLE.

Monsieur, n'entrez de telle sorte
En ire et furieux courroux.
Helas! monsieur, pardonnez nous.
Voicy la tasse, ie vous prie
Ayez mercy de nostre vie.

LAURE.

L'havete trovata al fin vuoi.
Vi farò impicar ambe duoi.
Or venite al signor Ieronimo

Su caminate ch'i son d'animo,
Che vi facia andar alle forche,
Per vostre ribalderie sporche.

LAURE, IEROSME, IAQUELINE, BRAVACHE, RIPAILLE, GEORGETTE.

LAURE.

Eccolo quì, fermate signore,
Eccovi il tristo rubbatore
Di vostra tassa. Non è questa?

IEROSME.

Ouy, monsieur.

LAURE.

E ben cotesta?

IEROSME.

C'est ceste icy, monsieur, sans autre.

Ie vous iure que c'est la nostre,
Monsieur. Qui nous l'avoit ravi?

LAURE.

Vn tristo ladro. Eccolo vi

IEROSME.

Ha, larron, ie te feray pendre.
As-tu osé tant entreprendre
Que de me faire un tel affront?
Ha, pendard, tu baisses le front.

RIPAILLE.

Helas! monsieur, misericorde.

IEROSME.

Mais ce sera avec la corde
Qui t'estranglera par le cou.

GEORGETTE.

Monsur, vezès tamben aqueou
Qu'eitant ben trompét ma mestresso
Couro embe sa tristo finesso
Nous derobet las douas perdris.

IEROSME.

C'est donc vous qui les avez pris?

GEORGETTE.

Non pody plus tenir de raby
Que lous hueilles non ti deraby.

BRAVACHE.

You non vous aviou iamai vis.

IAQUELINE.

You vous coneissi eis habits.
Seas de mon mau touto la causo :
Mai you non aurai iamai pauso
Que non sieges toi dous pendus.

RIPAILLE.

Las! bon Dieu! nous sommes perdus.
Pour Dieu, monsieur, las! ie vous prie
Au nom de la Vierge Marie,
Vueillez avoir pitié de nous.

IEROSME.

Moy que i'aye pitié de vous!

IAQUELINE.

Que pietat! d'un tau bregandagy?
Haurat pietat lou mau passagy.

LAURE.

Fatte li in tutta crudeltà
Impicar senza pietà.

IEROSME.

Il faut soigner en cest affaire.
Or sus i'enten ce qu'il faut faire.
Bertrand, pour les bien chastier,
Va t'en appeller le Viguier,
Qu'en la prison il les enferre,
Et avant qu'il les en desserre
Que leur proces soit mis à fin.
Va vistement, marche, coquin.

LAURE.

Voi pigliate il vero camino.

IAQUELINE.

Camino leou, Bertran, camino.

IEROSME, RIPAILLE, LAURE.

IEROSME.

Ie veux, attendant le Viguier,
Leur demander de leur quartier,
De leur estat et de leur vie.
D'où es-tu ? dy.

RIPAILLE.

De Picardie.

IEROSME.

De quelle ville?

RIPAILLE.

D'Amiens.

IEROSME.

D'Amiens! voy! de quelles gens?

RIPAILLE.

De la famille de Coucage.

IEROSME.

Est il vray?

RIPAILLE.

Certain.

IEROSME.

Voicy rage,
Le cœur me tressaute d'esmoy,
Ie suis desia presque hors de moy.
Ton nom?

RIPAILLE.

On m'appelle Ripaille
Par un faux nom que l'on me baille.

IEROSME.

Or me dy donc quel est ton nom.

RIPAILLE.

Ian de Coucage, me dit on,

IEROSME.

Et quel est le nom de ton pere?

RIPAILLE.

Paul de Coucage.

IEROSME.

Et de ta mère?

RIPAILLE.

Elle avait nom Iane Connis.
Ie croy qu'encor tous deux sont vifs,
En pauvreté et en misere.

IEROSME.

N'as tu point de sœur ny de frere?

RIPAILLE.

Ie n'en ay qu'un qui est medecin.

IEROSME.

Ne me ments point.

RIPAILLE.

Il est ainsin.
I'ay sceu par une pelerine
Qu'il exerce la medecine

En ce pays, l'ayant ouy.
M'en suis venu tout resiouy
Icy, pour voir si par fortune
I'en trouverois nouvelle aucune.

IEROSME.

A ce rencontre merveilleux,
Plus de grand ioye dans mes yeux
Ie ne puis les larmes restreindre,
Et tant ne me puis plus contraindre
Qu'en ce ioyeux evenement,
Ie ne confesse librement
(Pour mettre fin à tes recherches),
. . . . . .
. . . . . [1].
Encor que tu sois mal en point.

RIPAILLE.

O Dieu! mon Dieu! quelle adventure
Me fut-il peu venir meilleure?

1. Dans l'édition originale, une erreur typographique a fait disparaître les deux vers remplacés ici par des points, et dont l'absence laisse la pensée inachevée et les rimes *recherches* et *point* sans correspondantes.

Quand ie pensois estre perdu,
Le ciel bien-heureux m'a rendu,
Loüé soit Dieu de ce mystere.

IEROSME.

Entron dedans, entron, mon frere,
Là où, vous ayant embrassé,
Bien accolé et caressé,
Faut que d'habits ie vous restaure.
Entrez aussi vous, monsieur Laure,
Ie vous prie : car i'ay desir
Que vous ayez part au plaisir.

LAURE.

Tutto si compi in buono fine.

IEROSME.

Sus, faites aussi, Iaqueline,
Entrer ceans son compagnon.

IAQUELINE.

You n'en siou ben d'opinion.

GEORGETTE, IAQUELINE, BRAVACHE.

GEORGETTE.

Pardix, l'amic, davant qu'intresses,
You voudriou ben que mi diguesses
Dont siès.

IAQUELINE.

Donte siès, compagnon?

BRAVACHE.

You siou d'aopres de Tarascon.

IAQUELINE.

De qualo part donc?

BRAVACHE.

De Beoucaire.

IAQUELINE.

De Beoucaire! bouno maire!

GEORGETTE.

Bessai sarès inca parens.

IAQUELINE.

Mai lou dizes vous de bon sens?

BRAVACHE.

Vou dizi que siou de Beoucaire.

IAQUELINE.

Et you tamben. Mai dias, compaire,
De qual houstau?

BRAVACHE.

De Turluron.

IAQUELINE.

Et you tamben. Coume avês non?

BRAVACHE.

Ian Turluron.

IAQUELINE.

Et vostre paire?

BRAVACHE.

Ansin coum' you.

IAQUELINE.

Et vostro maire?

BRAVACHE.

Ianiquetto Coucarevês.

IAQUELINE.

Et de fraires, quantos n'avês?
Parlas hardit, vous fés la mino.

BRAVACHE.

N'ai que ma sorre Iaquelino.

IAQUELINE.

Quant at de tens (dizes un pau)
Que non l'aves vist à l'houstau?
Dizy à l'houstau de vostre paire.

BRAVACHE.

A fé non sçay, m'ès aveiaire
Qu'a dês ans.

IAQUELINE.

La coneisserias
Se per fortuno la vezias?

BRAVACHE.

Non sçai, bessai que non pas aro.

IAQUELINE.

Regachas mi un pau la caro.

BRAVACHE.

Vous vezi pron.

IAQUELINE.

Regachas ben,
Que dias?

BRAVACHE.

Non vous coneissy ren.

IAQUELINE.

Non m'aves iamai vist?

BRAVACHE.

N'en douty
Vn pau pau pau quant vous escouty.

IAQUELINE.

Regachas ben.

BRAVACHE.

Vous vesi pron.
Non vous conneissy ren.

IAQUELINE.

Non!

BRAVACHE.

Non.

IAQUELINE.

Non pouody plus tenir ma mino :
Siou vostro sorre Iaquelino.

BRAVACHE.

Bon dioume! vous truʿas vous?
S'aquo ès vrai, you siou herous.

IAQUELINE.

Aquo ès vrai, you v'asseguri.

BRAVACHE.

Es ti poussible?

IAQUELINE.

Oc yrou vous iury
Per aques ben

BRAVACHE.

Diou siè lauzat.
Non aguessi iamai pensat
D'aver troubat talo allegresso.

IAQUELINE.

Mai siou ben pleno de tristesso
Vezent coume seas habillat.

BRAVACHE.

A la guerro m'han despueillat,
M'han coum' à timbos et timbalos
Fach tin tou tou sus las espalos,
Et m'han levat tout quant qu'avior
Siou escapat.

IAQUELINE.

Lauzat siè Diou.

BRAVACHE.

Mai veissi ma plus grand degracy.

Quant suc agut davant la facy
De mon paire, embe un baston
M'at, descassat cridan : Leiron,
Coquinas, bregan de passagi,
Pouodes aver tant de couragi
Que de ti troubar devant you ?
Reneguy ben non pas de Diou,
Que ti mandarai ou grand Diable.
Siès anat courre, miserable,
Coquin, en despiech de mei dens,
Per arrouinar las paures gens,
Et mon ben et mon sang despendre.
Cor, non di Diou, ti farai pendre.
Que dis, bougre, leiron, daunat,
Retournes donc tout espeillat,
Faire ta mau un autre viagy.
Per tournar faire un second viagy ?
Lou mau zen couos ti tue enan.
Vai t'en ou bouosc mourir de fan
Et plus non mi tournes eissite
Adonc couchous ai rasclat vite,
Davant aqueou crudel baston,
Per esquivar tau bruch et tron.
Aro despuès talo escaudado,

Non ai plus gis de retirado,
Se non avés pietat de you.

IAQUELINE.

Non vous tristès, ou nom de Diou.
Ajês solamen boun couragy,
Vous remettren en equipagy,
Vous pausarès eissi un pau
Davant que tournes à l'houstau,
Et l'appointamen faren faire,
Se Diou plas, embe vostre paire,
Embe l'aiudo dei vezins.

BRAVACHE.

Aquo vat ben.

IAQUELINE.

Entren dedins.

BERTRAND, GEORGETTE, IAQUELINE.

BERTRAND.

Toute ma peine est inutile.
En tournoyant toute la ville,
N'ay laissé rue ne quartier
Pour pouvoir trouver ce Viguier;
Mais, ou le diantre m'escervelle,
Ie n'en ay peu avoir nouvelle.
Il n'est pas en ville ie tien.

GEORGETTE.

Chut, chut, oẓi Bertran que ven,
Vai tout soulet menant lei bouquos:
Aurat tastat dou fruch dei souquos.
Que liat, Bertran?

BERTRAND.

Cor ie ne sçay.

GEORGETTE.

Qu'as troubat? Siès ibre bessai.

BERTRAND.

Ie suis un rat.

GEORGETTE.

Qu'as, miserable?
Siès vengut fouol?

BERTRAND.

Ie suis le diable.
Ie me fache de ce Viguier,
Quand ie ne fay que tournoyer
Sans le trouver.

GEORGETTE.

Siès un triaclaire,
Vn topinas. Dis, qu'as affaire
Dou Viguier?

BERTRAND.

Quoy? vertu de non,
C'est pour faire mettre en prison
Ceux qui d'une subtile chasse
A mon maistre ont robé la tasse.

GEORGETTE.

Tu ti trompes de la mitat,
Lou robatori ès appointat.

BERTRAND.

Comment?

GEORGETTE.

Aquelous charlataires
Aro si son troubas tous fraires.

BERTRAND.

Comment freres? que dites vous?

GEORGETTE.

Si son troubas fraires toi dous
Embe mon mestre et ma mestresso,
Dont mi requinqui d'alegresso
Pereou mon mestre embeguinat
De grand gauch, arot at iurat
De nous maridar (ce me semble
D'essi à tres iourts) toi dous ensemble.

BERTRAND.

O que ne voy ie ia ce temps!

En toute ioye et passetemps
Nous ferions iouer à la lutte
Maistre Tribard de Culebute.
Nous aurions du contentement.

GEORGETTE.

Mi cresi pron facilament
Que fariès ben conquomalhetto
Sabes.

IAQUELINE.

Georgetto, Georgetto.

GEORGETTE.

Cousplas, mestresso, que voules?

IAQUELINE.

Ven leou.

GEORGETTE.

Li vau.

BERTRAND.

Or les varlets
Chez mon maistre feront gogaille

C'est donc bien raison que i'y aille,
Car il ne faut pas, verrugoy,
Que l'on m'y marie sans moy.
Qu'aucun n'attende, ie vous prie,
Qu'à mes nopces ie le convie
De ce soir : car, en bonne foy,
Ie n'y veux que Georgette et moy.
Chacun voise or' chercher à l'aise
Quelque fortune qui luy plaise.
Pour moy, i'ay ma felicité,
Adieu vous dis, et *plaudite*.

SALADE

DESPIS DE GRAME

POVR EXITER

L'APPETIT DE RIRE.

Extraicte du Iardin de la Muse du Comte d'Aulbe.

SOVHAIT.

ZOILE, avant que cest ouvrage
Me fust osé sortir des doigts,
Me semble que ja tu criois :
Ce n'est que salade et potage.

Pour donques ne te faire outrage,
Faisant mensongere ta voix,
Ie l'ay nommé, comme tu vois,
Selon ton envieux courage.
  Pour purger ton cœur maladif,
Il sort en vertu laxatif
Des mains d'un maistre fripelipes:
Que pleust à Dieu qu'en le goustant,
Il te purgeast si bien et tant,
Qu'il te fist rendre bren et tripes.

CAUTELLE.

Celuy qui dit que sottement
Mon ignorance ie publie,
Quand ie fay voir ma poesie,
Cache la sienne finement.

IMPRECATION.

Vienne au sot qu'impudent,
Me plantera la dent,
La fievre et caqu'esangue,
Ou, me mordre cuidant,
Qu'il se rompe vne dent
Ou se morde la langue.

RECIPE.

Pinot despendit tout pour estre tousiours yvre.
Pourtant, n'ayant dequoy nourrir son petit train,
S'en courut au marché et acheta soudain
Vn fifre et un tambour pour s'en ayder à vivre.

Ses trois petits enfans commencent à le suivre
(Le voyants de retour), en demandant du pain :
Adonc, pour appaiser la rage de la faim,
Il leur sonne soudain du tambour et du fifre.

Ce son harmonieux faict esteindre subit
Quelque espace de temps l'ardeur de l'appetit,
Tandis que des enfans la ieune oreille escoute.
Monsieur, essayez voir si le son que divers
Pour vous donner plaisir i'entremesle en mes vers,
Pourroit point mitiguer la douleur de la goutte.

OFFRANDE.

Vn monsieur des-iunoit en lisant tout debout,
Et maschant à part soy d'une épigramme l'ame.
Il dit enfin : Voicy une bonne épigramme
Qui est fort savoreux en substance et en gout.
Chez soy courut Galois (qui est un petit glout).
Apprestez moy, hola, (dist-il viste à sa femme),
Vne bonne épigramme. Adonc la bonne Dame,
Ne sçachant que c'estoit, s'esmerveilla du tout.
Alors le cuisinier, plus subtil que la Dame,
Appreste vne salade au lieu d'un épigramme,
Qui à sa bouche fut savoureuse du tout.
D'épigrammes i'entens, comme bon lifrelofre,
L'usage saladier. Icy ie vous en offre
Vne où, ie croy, Monsieur, ne défaut que le gout.

NOMEN.

Quem genus, in triplex Vomy, secuisse Poëtas
Scis, summum infimum tum mediocre facit.
Is generis primi æternos, at secta secundi

Solum idem quædam vivere posse putat.
Vivere et infimi nomen, vivente Poëta,
Ille refert, et in hoc me putat esse grege :
Sum, fateor : vivet sed non illius in ævum,
Vivum qui nullo tempore nomen habebit
Non habuit nec habet vivum nec nomen habebit
Vatum ergo generis dic mihi cuius erit?

EXECRATIO.

Invidia et semper qui multo inflatur Iacco,
Invidia tandem vel crepet ille mero
Illius infandum nomen non Musa recenset
Quæ putat hic versus tot cecinisse nefas.

TEMERITÉ.

Il fut par la Cour arresté
Qu'un Gascon rempli de tout vice
N'auroit, pour punir sa malice,
Que seulement le chef osté.
Son proces fut ainsi traité
Avecque grace de Iustice,
Veu qu'il avoit fait maint service
Autresfois à sa Majesté.
L'executeur se trouva prest,
Et en leut devant luy l'arrest.
Adonc dit (oyant telle phrase)
Le triste et coleré Gascon :

Cap de iou ven bous dony don,
La resto per un vel biedaze.

INFORTUNE.

Aubert s'alloit de moy moquant,
Lors que mes tristes destinées
Ie plaignois, et me dit que quand
Nos ames sont au monde nées,
Que nous fortunes sont données.
Pour certain, dis ie, ie le croy,
Si tu dis des bien fortunées,
Veu qu'il n'en reste point pour moy.

DEFIANCE.

Perrot dit à Martin, voulant Ianon louer
(Damoiselle qui est ieune, blondette et blanche) :
Qui pourroit en amour avec elle iouer,
O qu'elle ioueroit bravement de la hanche!
Adonc, luy dit Martin (le tirant par la manche)
A l'oreille tout bas : Ie ne sçay, mais ie sçay
Que croire il le me faut d'vne volonté franche,
Veu que ie n'en pourrai iamais faire l'essay.

IRONY.

You anarai en Paradis,
Diguet Stevenon plein de glory.

Nou farès pas, à mon advis,
Faguet Iuan, mai en precatory.
Non vous peines, diguet Denis,
De precatori ou paradis.
Vous bescontas ben, coum' you vezе.
Vostre perpau ren ne vous sert :
Aurès ben trop d'hounour, mi crezе,
Se troubas plasso dins infert.

ΑΝΤΙΜΩΚΙΑ.

Divaricatis hinc, et illinc cruribus
Vt insidentem equo vidit Bertham Philo,
Partiris, heus, amica mundum, sic, ait,
Equo insidens. Procul dubio verissimum
Hoc esset, inquit illa, linguam si tuam
In medio, amice, figeres pro termino.

LE MESME.

Philon, voyant Berthe la blonde,
Iambe deça, jambe dela,
Chevauchante, luy dit : Hola,
M'amour, vous partissez le monde.
Elle, qui n'est sotte ni morne,
Respond : L'amy, sans iurer Dieu,
Ce serait vrai si au milieu
Vostre langue servoit de borne.

CONTRE-PIQUE.

Genin Parisien n'aguieres par derriere
Apperceut un lundi la chambriere Catin
Qui, troussée et courbée au bord de la riviere,
Seule en chantant lavoit ses drapeaux ou matin.
Le bon homme luy dit, voulant d'elle iaser :
Que veut dire, Catin, ta chemise est breneure?
C'est, lui dit elle alors, que mon cul à cest heure
S'est la bouche tourché, Genin, pour vous baiser.

DISSENTION.

Vn advocat Parisien
A son valet Savoysien,
Vn iour, plein de courroux et d'ire,
Dit : Hola, viença, maistre sire.
Couplé, monsiou, que voli vous?
Respondit-il. Dy, maistre fou,
Beste chaussée, parle sans rire.
Dy moy, par ta foy, que veut dire,
Quand ie parle tu n'entens rien,
Quand tu parle ie t'entens bien.
Lors, crachant et baissant la teste,
Luy respondit la bonne beste :
O n'et pas meroeilly, monsiou,
Qu'ei vin per mon arma ʒe gaʒo,
Per ceu que ʒ'é pri biau lengaʒo.
Que parle miou on l'entend miou.

C'est à dire :

Monsieur, ce n'est fait merveilleux,
Qui vient par mon ame ie gage,
Pour ce que i'ay plus beau langage.
Qui parle mieux on l'entend mieux

ESCLAIR.

Vn iour Iaquinot vit Marion se lavant
Les pieds dans vn ruisseau, dont il luy dit à l'heure :
Ie te donne vn teston, Marion, ie t'asseure,
Si tu me veux monstrer la pièce de devant.
Elle prend le teston et tout soudain levant,
Chemise et cotillon, luy montre sa nature.
A merveille ioyeux d'une telle adventure,
Iaquinot se rioit toussissant et bavant.
Adonc elle luy dict d'une ioyeuse chere :
Es un pau trop pagat pèr veire lou devant.
Regachas lou detras, luy dit-elle en levant
Sa robbe et sa chemise et monstrant son derrière,
Veas incaro aqui non pagarès plus ren,
Mi gravarié trop fouort se non erias conten.

MARQUE.

Colin dit, en plaignant, à sa femme Brancasse:
D'ou vient que mon fils a un signe sur la face,
Qui le fait au regard difforme et mal plaisant?
C'est, dit-elle, qu'encor dedans mon ventre estant,

Il me print appetit de manger de becasse,
Dont n'en pouvant avoir, de despit en la face
Ie me frottay si fort que, despuis, mon enfant
En a porté la marque. O i'en suis desplaisant,
Luy respondit Colin, pourtant, m'amie chere,
Vne autre fois plustot frottez vous le derrière.

MEINAGY.

Andriouno vat vezer son houort
Tous lei matins, et tant leou qu'entre :
A fé mon marit at grand tort
(Dis si piquant lou bout dou ventre),
Lou mau menagy que veissy,
Non mi fouai pas un cop eissy.

SALUTATION.

Ou pour le manche, ou pour la manche,
Iane ainsi salua Dimanche
Vn frater qui avoit presché :
Adieu, monsieur bien emmanché.

MEDICINA.

Languidus in lecto Medicum dum consulit æger
Quis sævus morbus me male torquet? ait.
Morbus hic est, ait ille; siatica dictus.

Heus Medice, inquit, tum morbidus, ergo vale :
Nam levis est morbus nobis sitiatica, multo
Cui vino est, Medica non opus arte tua est.

ESPAUMY.

Vn sartre niat gaire iogave
Embe Margoton, que contave
Lei zouros subre lou fen frès
En disent uno, douas, très,
Et quant fouguet ou boun dou k
Faguet qua, qua, qua, qua, qua, qua,
Mai tau fouguet lou iouoc dou satre,
Que non poudet accabar quatre.

REMUNERATIO.

Qui pro carminibus componit crimina nobis
Crimine pro tali pendeat illa suo.

CORRECTIO.

Zoilus emendat versus, quos? omnium et omnes
Nil sibi corrigitur : nam facit ipse nihil.

LE MESME.

Zoile veut tous vers corriger à chacun.
Nul les corrige à luy, car il n'en fait aucun.

SEMONCE.

A Paris on semond quand on est à la porte,
Et si vous refusez on vous presse deslors
De plus beau : mais à Aix on fait d'une autre sorte,
On ne semond que peu, ny dedans, ny dehors.

MASSACRE.

Quelque soldat dernièrement
Se plaignoit de ce que la guerre
Ne regnoit plus en ceste terre
A son grand mecontentement.
Un paysant luy dit doucement :
Vous avez tort, Monsieur, ou i'erre.
La fievre quarte qui t'atterre,
Respondit l'autre promptement.
Quand en temps de guerre nous sommes,
On voit florir les braves hommes.
Monsieur, dit le paysant apres*,
Ie sçay qu'en guerre tant ils ruent
Que l'ennemy de loin ils tuent,
En paix ils le tuent de pres*. »

A cous de langue seulement, car ils se tiennent de loin.

A cous d'ongle, car ils tuent des poux qui les attaquent de pres.

ANTISTROPHE.

Ianin voyant à frere Anthoine
Coudre son habit, il luy dit :

Ce n'est l'habit qui fait le moyne,
Mais le moyne qui fait l'habit.

MIRACLE.

Il estoit iour, Iaquet encor avoit
La teste au lict. Sa femme Catin vesse,
La teste il leve et le iour apperçoit,
Dont tout despit il s'habille et se dresse,
S'en va trouver ses voisins endormis,
Il les reveille, et, iurant par son âme :
I'ay veu, dit-il, miracle, mes amis.
I'ay veu le iour par le cul de ma femme.

REQUESTE.

Mon proces sera long, monsieur, car à present
En ce monde on ne fait plus rien que par present,
Par cousin, par argent, par amy, par compere.
Ie n'ay maille n'argent, ne present, ne demy.
Ie vous supplie donc de vouloir estre amy,
Ou compere ou cousin au droit de mon affaire.

IAMBIQUES.

Ie dis dernierement à quelque Ian grefier :
Que vent dire cecy, maistre Ian mon bon amy?
De faire tant de coppies vous vous tuez,
Car pour le moins vous coppiez iournellement

De contrats un grand nombre dont ie mesbais.
Non mirum (*me dit à l'oreille soudain lors le clerc,*
Lequel sçavoit aucunement parler latin),
Nam copiosam adauget illam copiam,
Vxor, sui facit quæ multam copiam.

FAYTARDISE.

Iaquet et Guillot font tout tard.
Ils disnent tard, ils soupent tard,
Ils mangent tard, ils boivent tard,
Ils vendent tard, achetent tard,
Ils prestent tard, empruntent tard,
Ils donnent tard, ils prennent tard,
Ils parlent tard, ils oyent tard,
Ils chantent tard, ils dansent tard,
Se couchent tard, se levent tard,
S'abillent tard, se chaufent tard,
Au pain vont tard, à la chair tard,
Au poisson tard, au sermon tard,
Aux messes tard, aux vespres tard,
Et croy, tant ils ayment le tard,
Qu'en paradis ils iront tard,
Si tard, possible, qu'estonnez
Ils y auront la porte au nez.

METAMORPHOSE.

Tandis que la guerre duroit

Le soldat piquoreur faisoit
Bonne chere gaye et allegre :
Mais or' que la fin on peut voir,
Le soldat plus ne peut avoir
Que lard au poids et soupe maigre

ITEM.

Les soldats beuvoyent à plein verre
Et brifailloyent durant la guerre
La poule et l'œuf *cum commento.*
Mais or' que la guerre est finée,
On voit ia leur chance tournée
En pauvreté *tenus mento.*

D'AVANTAGE.

Nobles nouveaux despuis dix ans
Qui piquoriez les paysans
Et de leur bien faisiez gogaille,
Ce tems de paix la tourde et caille,
La perdris, chapon et canard,
Sont transformez en pois au lard.

GOUFFRE.

Vn Picard en Provence ayant sa femme pris,

Contrefait le chastré, de trois nuicts ne la touche.
Elle un soir en pleurant, depiteuse et farouche,
Luy dit : *Non sabes ren eis obros dei marits?*
Ma mignonne, nenny, luy dit-il, par mon Dieu.
Ma mere m'oublia un iour emmy la rue
Dans le bers, vn pourceau d'une gorge golue
Devorant mon engin, ne m'en laissa que peu.
Assagen aquo pau, dit-elle promptement,
Se n'autre farian ren. Adonc il luy en plante
Presque un pan dans le ventre. Ainsi demy contente,
Elle luy dit alors en pleurant tendrement :
Aro you coneisse pron ben manifestament
Que n'ès pas ren, marit, senso rezon qu'you ploury
Que mau zen couos ou pouore que senso eou cor destioury;
Serias inca fourni ben pron polidament.

SALES.

In vini quid agam quæris, Guirande, taberna
Cum turpis Musam non decet ille locus
Condimenta, quibus vates epigrammata condit
Inter nugantum pocula quæro sales.

VENTOSUS.

Sæpe dedi quondam multis, sum plura daturus,
Sed modo præsenti tempore Dono caret.

LE MESME.

I'ay donné, ie dorray beaucoup et bien souvent :
Mais le verbe DONNER n'a plus de tems present.

IL MEDESIMO.

I ho donato e darò molto e sovente,
Ma il verbo DARE *hoggi non ha presente.*

R.

Verba tonas mihi sesquipedalia prorsus, amice,
Attamen es factis alter Aristogiton.

TAILLADE.

Ie vis une rare adventure
Lors que ie vis faire gageure,
A maistre Ianequin Crepet,
De donner la moitié d'un pet
A Martinet, qui au contraire
Gagea qu'il ne se pouvoit faire.
Le gaige mis Crepet soudain
Prend un petit cousteau en main,
Se desbraye et d'une secousse
Du fondement un pet il pousse,
Et (comme qui coupe de l'eau),

Passant au milieu le cousteau,

Dit : L'amy, i'ay gaigné le gage
Puis que te voila mon ouvrage
En deux moitiez : or prendre peux
La part que tu aymeras mieux.

DON.

I'entens ja quelqu'un qui ne faict
Que mesdire, crier et braire,
Disant qu'il vaut mieux ne rien faire
Que de faire un œuvre mal faict.
  Voulez vous sçavoir en effect
Pourquoi le sot ne se peut taire :
Pource que faire œuvre ou affaire
Ne bon ne loüable il ne sçait.

Si fait, ie me trompe, il sçait lire,
Ronger, corriger et mesdire
D'autruy les faits et les propos.
Ie luy donne icy de quoy lire,
Ronger, corriger et mesdire
Pour ne le laisser en repos.

FIN.

LES

DROIS NOUVEAULX

ÉTABLIS

SUR LES FEMMES

IMPRIMÉ A ROUEN

POUR JEHAN BURGES LE JEUNE

LES

DROIS NOUVEAULX

ÉTABLIS

SUR LES FEMMES[1]

Esveillez-vous, esperlucatz,
Portans brodequins et pentouffles;

1. In 8 de 8 ff. gothiques de 26 lignes à la page. C'est l'édition qui a été réimprimée dans les Joyeusetez. M. Cigongne en possède une édition gothique de 4 ff in 8, qui offre cette bizarrerie d'être imprimée à deux colonnes

Procureurs, jeunes advocatz,
Esveillez ainsi comme escouffles[1];
Venez ceans, trestous par couples,
Et escoutez les nouveaulx droictz,
Car, ains que d'icy me descouples,
Vous diray les nouvelles loix.

Tout premierement nous fault commenter
A ung droict qui est tout par luy,
Qui fait les femmes caqueter;
C'est *de jure naturaly*.
Or n'est homme, tant soit hardy,
Qui n'en soit enfin confondu;
Or ça doncques, parlons de luy,
Et si venons au residu.

Une femme, venant de ville,
Qui a demouré longue espace,

de 33 lignes. On lit à la fin : « Imprimé à Rouen pour Jehan Burges le jeune. » C'est évidemment un poëme parisien, puisqu'il y est question des églises des Billettes et de Sainte-Croix et du Champ-Gaillart. — Quant à la donnée, au titre surtout, il est emprunté à la pièce des *Droits nouveaux* de Coquillart.

1. Sorte d'épervier.

Si trouvera bien le stille;
Si d'aventure on la menasse,
Et que son mary la grimasse
Luy fasse de cueur courroucé,
Vous la verrés, comme une agace[1],
Braire et crier : C'est bien tencé.

Nonobstant que vienne de veoir
Les Mendiens et faire aumosnes
Aux Billettes[2] et Saincte-Croix[3],
Et à maintes bonnes personnes,
Le bon homme en toutes sommes
Sera par elle rué jus.
Helas! qu'elle en a fait de bonnes!
Je m'en tais, et n'en parle plus.

Mais, par le droict dessus escript
Que femmes a telle franchise
Que, soit bien faict ou soit mal dit,
De riens ne fera qu'à sa guise;
Il n'y a texte ne glose mise,

1. Pie. Encore très-usité dans les campagnes.
2. Le couvent des Carmes dans la rue des Billettes.
3. Sainte-Croix de la Bretonnerie ou Sainte Croix de la Cité.

Ne Digeste ne Clementines,
Vent de gallerne ne de bise,
Qui les gard d'aller à matines.

Voire mais vont aux Jacobins[1],
Qui sont très devotes personnes;
Ils y menguent des bons lopins,
Et pensez qu'ilz en font de bonnes.
Ha dea! je ne parle pas des bonnes,
Ne le vouldroye, par sainct Eloy!
Mais, maulgré leurs marys et hommes,
Sçavent ilz toutes ceste loy.

Elles en ont la possession
Et ont jouy par longue espace,
Tousjours prestes à question.
Le pauvre homme, bon prou luy face,
S'il advient qu'il dit ou qu'il face
Chose qui leur soit au contraire,
Le dyable sault tantost en place,
Que bien tost vous le fera taire.

1. Rue Saint-Jacques.

Le pauvre homme, sans dire mot,
S'enfuyra en ung autre lé[1],
A l'aventure, ung grant coup
D'un baston sur son dos chargé;
Sa femme l'aura estrangé,
Et si demourra la maistresse.
Je dis, pour ce plus abreger,
Que c'est une droicte dyablesse.

C'est une chose qui est terrible
Aux povres hommes mariez;
Elle n'est pas trouvée en Bible,
Es decretz ne ès droictz cotez;
Sont loix que femmes ont boutez
Sur leurs barons et leurs marys;
Regardez se les trouverez
En Institute ou *Digestis*.

Ceste loy vient de nature,
Voire par force, soit mal ou bien,
Pour leur courage, qui procure
Tenir les hommes en leur lyen,

1. Coté, de *latus*.

En disant que trestout le bien
Qu'ilz possèdent en leur maison
Leur vient de bon droict ancien
A cause de leur grant tayon[1].

Les povres qui sont en ce point
Ont bon mestier de patience;
Ilz ont ung ayguillon qui point
Pire que n'est ung coup de lance;
Une femme qui tousjours tence
En paradis sera saulvée,
Aussi vray que l'on fait l'alliance
De fèves et porée broyée.

Ceste loy est toute à par elle
En femme qui est rioteuse,
Despite, felonne et rebelle,
Tousjours courroussée, et non joyeuse,
Femme haultaine, orgueilleuse,
Qui tout veult faire à son plaisir.
Le povre homme a tel creuse,
Car il n'a garde de mourir.

1. Grand-oncle.

Il s'en va et n'ose mot dire,
Et vuide la place et le lieu;
Il a peur de descouvrir son ire
Et prie de cueur et si fait veu
A Nostre-Dame et à sainct Mathieu
Que plus n'yra en celle part.
Sa femme dit: Loué soit Dieu!
Je suis delivré du vieillart.

Or est maintenant à son aise
La vieille, qui est tout par elle,
Qui art et brusle comme brèse,
Tant est mauvaise et rebesle.
Il n'est engin, art ne cautelle,
Qui en femme ne soit trouvée,
Et n'y a fille ne pucelle
Qui à ce ne soit destinée.

Changeons propos, il en est temps,
Et si parlons d'autre matière:
Tant en parler ennuye aux gens,
Et d'escouter les fait retraire;
Mais à tous je vous fais prières
Que le cas d'un povre gallant

Vous retenez en vos memoires,
Ainsi qu'orrez cy en suyvant.

Ce gallois, qui fut esveillé,
A quoy tardoit qu'il n'eust molier[1],
S'en alla tost prendre au fillé,
Comme les autres à brouiller;
On luy fit une fille espouser,
Qui estoit faicte au mestier,
Et, quant vint à despuceller,
Ha! fist-elle, vous m'affoller!

Nostre appliquant se sentit pris
Comme les oyseaux à l'englus.
Et où me suis-je, dist-il, mis?
Par la char bieu! je n'en vueil plus.
Et dist en luy et fut conclus
Que d'autres y avoient fait trace,
Et descendit et se mist jus,
Et luy dist: Dame, prou vous face!

Le matin vient, Jenin s'en va;

1. Femme, de *mulier*.

Dès que l'aube vient veult lever.
  Luy dist la fille : Et, venez çà ;
Il n'est pas temps de vous lever ;
Mon amy, venez m'accoler.
Vous me semblez tout courroucé.
— Laissez-moy, de par Dieu ! lever,
D'autres que moy y ont foncé.

— Et qu'esse-cy ? dist la fumelle
Qui se gisoit dedans son lict ;
Vous estes estrange et rebelle,
Sire, pour la première nuyt ;
Vous a-l'on meffait ne mesdit ?
Je n'entens point tous vos propos.
— Ha, dist le gueux, il me souffit,
« Nous sommes deux chiens à ung os. »

— Dea, mon mary, je n'entens pas,
A brief dire, vostre propos :
Vous me parlez de plusieurs cas,
De chiens, et d'os, et de taster ;
Je n'y congnois, à brief parler,
Texte ne glose nullement ;
En vostre dit, pour abreger,

Il n'y a poinct de fondement.

— Vous l'avez bien fait asseurer
Et visiter soir et matin,
Et monter sur le murier,
Pour veoir plus loing le droit chemin
S'il venoit prestre ou jacobin
Pour la façon entretenir;
Mais, je vous jure sainct Martin,
Bien m'en voulsisse repentir.

— Est-ce de nostre mariage
Que vous parlez, món amy doulx?
Declairez-moy vostre courage;
Estes-vous jà de moy jaloux?
— Nenny, dist-il, mais j'en suis coux,
Qui vault pis, que bon gré en ait Dieu.
Couchez-vous et prenez repos,
Je vous laisse en ce lieu.

Queritur, de droit ou de loy,
Se le gallant la doit laisser
Et en prendre ung autre à l'aissay,
Pour melancolie passer.

Je dis qu'il se doit apaiser,
Et avaller ce morcelet;
Le mal s'est voulu pourchasser;
Boire le fault, doulx comme laict.

Mais si d'avanture à l'escart
Trouvoit dame ou damoiselle,
Il la peut bien tirer à part,
Et parler ung peu près à elle;
C'est doulce chose que fumelle,
Quant on la sçait tirer à luy;
Vela que nous dit sans cautelle
Le droit *jure naturaly*.

Les femmes ont bien d'autres drois
Que je vous diray plus à plain;
Ce sont toutes nouvelles loix,
Qu'on fait du soir au lendemain;
Femmes n'ont jamais le cueur vain
De caqueter et flajoller.
On les a quant on dit : Tien,
Alio modo reculer.

Si une femme n'a bon bec,

Son fait ne vault pas ung festu :
El' fait tant, par *hic* et par *hec*,
Braire et crier comme un testu :
D'ont viens-tu, meschant ? d'ont viens-tu ?
Doit-elle dire à son mary.
Par Dieu, tu en seras batu
Avant que tu partes d'icy.

Ceste loy-cy est ordonnée
De nouveau sur povres coquz,
Et aux femmes abandonnée
Qui font souvent fourbir leurs culz ;
Ilz sont de povres trepeluz
Qui souvent sont mis en ce point ;
Tout cela vient *ab omnibus*,
Qui l'estat des femmes soustient.

Une question je vous vueil faire
D'ung gallant qui se maria,
Et, pour à son privé se traire,
A une femme se lya,
Qui bien et beau se gouverna
Jusques à ung année et demye,
Que le mary aux champs alla

Pour gaigner à sa marchandise.

Ces deux jeunes gens mariez
Si n'estoient pas des plus fourniz
De mesnage, pour abreger,
Comme de coffres et de litz;
La femme, pour avoir ses delitz,
Après le gallant departy,
Joua tant du *de profundis*
Qu'elle fist coqu son mary.

Or venons à nostre propos
De ce gallant, qui s'en alla,
Qui en toute façon et manière;
A sa femme sy commanda
Et expressément dit luy a
Qu'elle se garde du jeu d'amour;
Il a pris congé, il s'en va;
Mais elle a fait tout le rebours.

Se voyant la femme seullette,
Et pensant du cueur et du courage,
Disant en soy: J'ay grant souffrette
De vaisselle et d'autre mesnage;

Mais je jouray mon personnage,
Si je puis, tant, que j'en auray,
Et, maulgré les dens et le visage
De mon mary, le presteray.

C'est bien ronflé et entendu
Que j'en jeuné si longuement;
J'aymeroys mieulx qu'il fust pendu
Que j'endurasse le tourment
Que n'eusse quelque esbatement
D'un gallant qui est fort habille,
Lequel j'ayme parfaictement
Plus que homme qui soit en ville.

Le lendemain, vecy madame
Qui s'en va tout droit au monstier;
Helas! quelle vaillant preude femme
Pour fournir ung couvent entier!
Oncques vous ne veistes courcier
Aller de travers par la rue
Qu'elle faisoit pour soy monstrer
Et que de son amy feust veue.

Vecy le gallant qui la suyt,

Qui art en amours comme flamme;
Estant d'elle très fort en ruyt,
Luy va dire : Dieu gard, madame;
Vous soyez bien venue, par m'ame,
Car je vous vueil ne sçay quoy dire.
— En vous motz me ferez infame;
En ma maison venez le dire.

La dame, estant à l'ostel,
Si vit venir de loing le gueux.
Vecy, dist-elle, mon jouvencel,
Qui monstre fort estre joyeulx;
Je luy veulx donner de noz jeux,
Avant que luy baille bandon,
Et, soit hardy ou soit honteulx,
J'en auray robbe et chapperon.

Le marchant si entre dedans,
Et vient embrasser ma bourgeoise :
Dieu vous gard, dame de ceans;
Je vous prie qu'il ne vous desplaise,
Car je suis si très à mon aise,
Et d'amours je suis tout transi.
Séons-nous cy en ceste chaise,

Car de vous je suis tout ravy.

La dame si luy respondit,
Pour mieulx jouer son personnage :
Puisque vous avez si bien dit
Tout votre penser et courage,
J'ay bon mestier en mon mesnage
De robbes, chapperons, ustensilles ;
Prestez m'en, vous aurez bon gage ;
Et puis nous deux jouons aux quilles.

Le gallant tire à la bource,
Qui estoit fourny de pecune ;
Du premier traict il vous desbource,
Et luy dist : Tenez ceste prune ;
Il ne sera femme nesune,
Es faulx bourgs ne en ceste ville,
Mieulx ferme, pour femme commune,
Mais que nous jouons à la quille.

— Comment? Dea, je n'entens pas,
Se plaisir que vous vouloys faire,
Que je le face en aucun cas
A Gaultier, Martin ou à Pierre.

Je vous vueil d'amours tenir serre,
Non pas m'abandonner à tous :
Car vostre amour m'a mis en erre,
Et de faire mon mary coux.

Leurs chalumeaulx ils affutèrent
Et firent tant par tous leurs stilles
Que l'un sur l'autre ilz tombèrent,
En jouant au beau jeu des quilles.
Oncques varletz ne jeunes filles
Ne dancèrent en ces paroisses,
Si Dieu fust en champs ou en villes,
Comme ces deux faisoient des fesses.

Queritur, se le mary revient
Et trouve la maison bien garnie,
Doit-il demander d'ont ce vient,
Potz, ou platz ou orfavrerie?
Nennil; mais doit dire : M'amye,
Vous soyez la très bien venue;
Long-temps j'ay esté, dont m'ennuye;
Accollez-moy, mon assotée.

Le gallant si n'en doit mot dire,

Ne faire semblant d'en rien veoir,
Et vivre sans couroux ne ire
Avec sa femme en son avoir;
Il n'est mestier de dire voir,
De ce qu'en fait à haulte voix,
Et, si le gallant la vient veoir,
Aller aux champs cueillir des noix.

Ceste loy est forte à tenir
A gens qui ont noble courage,
Mais gens qui sont en pain querir
Et qui n'ont le cueur à l'ouvrage,
Ne leur chault, mais que leur mesnage
Soit fourny et eulx bien repus :
Vela l'estat et le courage
Des povres bannis et coqus.

Deux gallantz furent amoureux
De la maistresse et chamberière,
Et leur sembloit que fort eureux
Seroient, et ne tarderoient guère.
L'un va devant, l'autre derrière,
Faisans leurs mines et requestes,
Et leur sembloient que pour prière

A fin viendroient de leurs questes.

Ilz promettoient dons et joyaulx
Pour parvenir à leurs attentes,
Sainctures, chapperons et anneaulx,
Litz, custodes[1], ciel et tentes[2];
Mais la dame par sa servante
Leur fist respondre simplement :
Enne, madame est bien dolente
Que vous luy menez tel tourment.

Ung des gallans alla dehors,
Celuy qui prioit la maistresse,
Et dit : Mon très cher amy consors
Ma dame par amour delaisse;
Je te requier que tu ne cesses
De parler pour nous deux tousjours;
Faitz leur telle prière et tel presse
Que jouyssions de nos amours.

L'un de l'autre se departirent,
Et demoura l'un à la queste

1. Alcôve, rideaux de lit.
2. Rideaux, tentures.

De leurs dames, qui bien les virent
Par le treillis d'une fenêtre;
Et mon marchant point si n'arreste
Et va devant, et puis derrière,
Pour parler et faire requeste
A la dame la chambrière.

Et fist tant par son beau parler,
Par dons, requestes et promesses,
Qu'ensemble vouldrent assembler
Jambes, andolles, culz et fesses;
La povrette en telle presse
Fut mise que le cueur luy faillit:
Vela de nos loyx les adresses,
Et ce que le chapitre en dit.

Le gallant si fut retourné,
Que pourchassoit et jour et nuyt,
Et vient, housé et esperonné,
A son compaignon, et luy dit:
Mon amy, dy-moy, se tu veulx:
As-tu point besongné pour moy?
— J'ay dit et mandé pas escript;
Mais rien n'ay fait, en bonne foy.

— Et de l'autre as-tu jouy,
Ou se tu as eu du reffus ?
Il respond : Par ma foy, ouy ;
J'en jouys, sans vous abuser.
Mais bien sachez qu'au pourchasser
De la vostre j'ay despendu
De l'argent, qui me fist mestier ;
Je vous prie qu'il me soit rendu.

D'aucunes loix y a qui sont bonnes,
Voire par loix toutes nouvelles,
Comme pour gens, simple personne,
Qui ont tousjours femmes rebelles ;
On les doit laisser à par elles
Finer, passer leur ver coquin ;
S'elles vont en monstier ou chapelle,
Ilz reviendront bien le matin.

Femme portant robbe fendue,
Fermant par devant à crochetz,
Elle est bonne à tenir en mue,
Car elle ayme bien les hochetz ;
Femme qui porte les pentoufles
Joue volentiers du bout des rains ;

Elle les a fort doulx et soupples
Pour porter ces jeunes poulains.

Femmes qui vont de porche en porche
Pour trouver Gaultier ou Richart,
On les fait après d'une torche
Trotter devant au Champ-Gaillard;
Femme qui fait de la rusée
Et escondit gens tout à plat,
Elle est des premières tombée
L'un sur l'autre *patic patac*[1].

Femmes qui vont dessus le tart
Chez leur père ou leur cousin
Ne demandent qu'un peu appart
On leur baille leur picotin;
Femmes ne veulent que trotter,
Aller aux parlons es escotz,
Et puis après, au retourner,
Faire la beste à deux dos.

1. Dans l'éd. goth. à 2 colonnes, les quatre derniers vers de cette strophe et les quatre premiers de la suivante sont omis.

Nous mettons fin aux droictz nouveaulz
Establis sur femmes et hommes,
Jeunes gallans et jouvenceaulx,
Bigotz et devotes personnes,
Encore plus que je ne dy;
Portans que ne perdons nos sommes,
Le demourant aurez jeudy.

FINIS.

LES PRESOMPTIONS

DES FEMMES

MONDAINES

A ROUEN

CHEZ ABRAHAM COUSTURIER

PRÈS LE PALAIS

Au Sacrifice d'Abraham

LES PRESOMPTIONS

DES

FEMMES MONDAINES[1]

Des presomptions, des façons
De presumer, doncq' sans abus

1. Pièce in-8 de 8 ff. sous les signatures A-B, en lettres rondes. Titre encadré, avec un bois d'un homme petit et à grosse tête, qui pourrait bien être un nain. Réimprimé en copie figurée par M. Veinant, en 1830, chez Pinard, et tiré à 42 exemplaires. Le tour et l'enchaînement des strophes, tout à fait évident, bien qu'il ne soit nullement indiqué dans l'impression de Cousturier, le style,

Mets les continuations.
Par estats, par ostentions,
Presomptions notent maints cas :
Pource ay mis *Des Presomptions*
Après le tiltre *Des Estats*.

Or, notez, enfans, sur ce pas,
Une chose très singuliere :
Au dit des saiges advocats,
On presume en double maniere :
Aucune est Presomption fiere
Que gens ont d'eux-mesmes en sommes,
Et l'autre est Presomption claire
Qu'on a d'autruy. Puisqu'icy sommes,

Parlons un peu de ces grands hommes
Qui d'eux-mesmes presument trop,

les détails des mœurs, montrent, au premier abord que la pièce, dont on ne connaît pas, dont il n'y a peut-être pas eu sous cette forme d'édition antérieure, est bien plus ancienne, qu'elle est du premier tiers du XVIe siècle ou même de la fin du XVe. Avec cette pensée. l'imitation de Coquillart étoit déjà évidente; mais bien plus, en recourant à ses œuvres, on reconnaît très-facilement que ce n'est pas autre chose qu'un morceau coupé dans ses *Droits nouveaux*, qu'on peut voir de la page 97 à la page 108 du premier volume de l'édition de M. Tarbé.

Et si n'ont pas d'argent grands sommes,
Mais sont aussi pauvres que Job.
Dans Paris en y a beaucoup
Qui n'ont argent, verger, ne terre,
Que vous jugeriez chacun coup
Alliez aux grands chefs de guerre.

Issus se dient d'Angleterre,
Du costé d'un baron d'Anjou,
Parens aux seneschaux d'Auxerre
Ou aux chastelains de Poitou,
Combien qu'il soit sailly d'un trou
De la cliquette d'un musnier,
Voire, ou de la ligne d'un chou,
Enfant à quelque jardinier.

Ainsi hausser sans s'espargner,
Cuider sans avoir ne sagesse,
J'appelle cela presumer
Selon ceste premiere espèce.
Une simple huissiere ou clergesse
Aujourd'huy se presumera
Autant ou plus qu'une duchesse :
Heureux est qui en finera !

Une simple bourgeoise aura
Rubis, diamants et joyaux,
Et Dieu sçait s'elle parlera
Gravement les termes nouveaux.
Affin d'estonner pauvres veaux,
Elles ne couchent d'autres dez
Que d'evesques ou cardinaux,
Archidiacres ou abbez.

Semble, à ouïr langages tels,
Qu'elles ayent, festes et dimenches,
Tousjours un evesque aux costez
Ou archidiacre en leur manche.
S'elle se vante qu'aucun tranche
Pour l'amour d'elle le boquet
Qui n'est pas pour tel arbre branche,
Jamais n'attouchera roquet.

Au fort c'est un plaisant caquet;
C'est trop haut planté sa baniere;
Aux beaux bailleurs ferme naquet
Qui sçache rechasser derriere.
Veu que c'est justice fonciere
Où le cas deust estre avancé;

C'est trop encherir la bassière
Du tonneau qui est defoncé.

Il faut un peu qu'il soit pensé
Sur la presomption seconde
D'un homme mince et bas percé
Que l'on presume chose ronde;
On le presume mort au monde,
On le tient tout desnaturé;
En celle-là chacun se fonde :
Elle est jurée et *de jure*.

Un visage frais, figuré,
Riant, plain de gayeté de cœur,
Un cul qui n'est point empiré,
Un tetin de bonne rondeur,
Un corps d'assez bonne grandeur,
Un pas de gracieuse alleure,
Un sein d'assez bonne hauteur,
Un œil de fière regardure,

Un sourcil de vive painture,
Une gorge blanche et frazée,
Un ris jetté à l'adventure,

Un maintien de femme rusée,
Un collet de femme evasée
Et joues rondes et vermeilles,
Un gorgias à pointe usée
Pour faire tetins à aureilles,

Une langue à dire merveilles,
Une source comble à desirs,
Un reliquaire à hautes veilles,
Un miroer à mondains plaisirs,
Un fournissement à soupirs,
Un prothocole à bons copistes,
Un terme à fuir desplaisirs,
Un registre à evangelistes.

De femmes qui sont ainsi mistes
Et pleines de devotion,
Messieurs les nouveaux legistes,
Dites-moy la presomption.
Je dy, moy, sous correction,
Qu'on doit presumer et sçavoir,
Pour entrer en religion,
Qu'elles sont bien à recevoir,

Mais que le cloistre et refectoir
Fussent de salles tapissées;
Que le chapitre et le dortoir
Fussent belles chambres natées ;
Leur brevière chansons notées,
Leur cloches bedons et menestriers,
Leurs frocs robes très bien parées,
Leur haire chesnes et colliers,
Leur ceremonies baisers,
Leurs beaux-pères jeunes enfans,
Leurs confesseurs beaux escuyers
Trestous en l'aage de vingt ans.

Telles femmes, comme j'entens,
Doyvent, par presomption claire,
User leur jeunesse et leur temps
En un tel cloistre et monastère,
Et mener une vie austère,
Tenir la reigle qu'on leur lit,
Et avoir tousjours leur beau père [1]
Près d'elles, tous deux en un lict.

Par commun proverbe l'on dit

1. C'est-à-dire un prêtre ou un moine.

Qu'on cognoist femme à sa cornette ;
S'elle aime d'amour le deduit,
Tant ait la conscience nette,
Un ris au train à la sornette.
On juge par presomptions.
Ceste raison pour ce admonneste
Example en plusieurs façons.

De nos gentilshommes d'honneur
Qui n'ont en tout temps qu'une robbe,
Ils en aiment fort la couleur,
Et ont peur qu'on ne leur desrobbe.

D'homme d'armes qui par vaillance
Tient en son hostel garnison,
Je le tiens une douce lance
Pour prendre d'assaut sa maison.

D'un qui, de peur d'estre lavé,
Se tient loin à part sur les rangs,
On presume que le pavé
Luy semble plus doulx que les champs.

De femmes qui monstrent leurs sains,

Leurs tetins, leurs poictrines froides,
On doit presumer que tels saints
Demandent chandelles bien roides.

D'une qui se fourre en ces troux
Sur le soir, quant la lune luit,
Elle chasse les loups-garoux
Et chasse marées de nuict.

Femme qui aime le lopin,
Le vin et les friands morceaux,
C'est un droit abbreuvoir Popin[1] :
Chacun y fourre ses chevaux.

Grand' femme seiche, noire et maigre,
Qui veut d'amour suyvre le trac,
On dit que c'est un fort vin aigre
Pour gaster ung bon estomach.

Femme qui souvent se regarde
Et pollit aussi son collet,

1. L'abreuvoir Popin était au bout de la rue dite de l'Abreuvoir-Popin, qui commençait dans la rue Saint-Germain-l'Auxerrois, et aboutissait à la rivière en passant sous le quai de la Mégisserie.

C'est presomption qui luy tarde
Qu'ell' ne face le saut Michelet.

Femme au chaperon avalé
Qui va les crucifix rongeans,
C'est signe qu'elle a establé
Et autresfois hanté marchans.

Femme qui en ses jeunes saux,
A aimé le jeu un petit,
Le mortier sent tousjours les aux :
Encor y prent-elle appetit.

Femme qui va de nuit sans torche
Et dit à chacun : « Tu l'auras »,
Elle est digne à peupler un porche
Et mener quelques vieux haras.

Femme qui met, quant elle s'habille,
Trois heures à estre coiffée,
C'est signe qu'il luy fault l'estrille
Pour estre mieux enharnachée.

Si femme qui est du mestier

Appelle une autre sa compaigne,
Elle a sa part au benoistier[1]
Par la coustume de Champagne.

Femme qui le corps se renverse,
Que doit-on d'elle presumer?
Telle charette souvent verse
Par faute de bon limonnier.

Femme qui a robbe devant
Fendue et se ferme à crochet,
Elle peut bien porter enfant,
Car elle aime bien le hochet.

Par telles demonstrations
On devient sage et fort sçavant :
Ce sont grandes presumptions
Desquelles on juge souvent.

Enfans, retenez-en autant;
Notez, car elles sont utiles;
Je ne les veux tenir pourtant
Vrayes comme sont Evangiles.

1. Dans l'imprimé ces deux vers sont transposés.

Or doncq', en ensuyvant nos styles,
Sur ce tiltre je veulx noter
Quatre choses très difficiles,
Et puis ho! Voicy le premier :

Femme qui se laisse baiser
Et taster la fesse en jouant,
Est-il pourtant à presumer
Qu'elle souffre le demourant?
Doit-on proceder en avant
Contre elle par presomption?
Sur le cas y chet seurement
Une bonne distinction.

Quant au baiser, je dis que non :
Nostre droit n'en presume rien,
Car bouches à baiser, ce dit-on,
Sont communes à gens de bien;
Le taster d'un autre lieu vient.
Encores faut-il distinguer
Si la femme souffre et maintient,
Sans faire semblant de tencer.

Et, s'ainsi est, on peut penser,

Si le mignon veut, qu'il y monte.
Ou s'elle faint de se courcer
Et dire : « N'avez-vous point honte?
« Laissez cela », le droit racompte
Que seulement par ceste fainte,
Posé qu'elle n'en tienne compte,
La presomption est etainte.

Et pensez qu'il y en a mainte,
S'on luy taste un peu le derrière,
Qui jamais n'en feroit grant plainte.
Mais quoy? il faut tenir manière.
Voicy un cas d'autre matière :
Si quelque bon gallant rencontre
Femme riant, saffre, de chère
Baude, alaigre, de belle monstre,

Qui à son habit se demonstre
Femme de frequentation,
Et si on ne dit rien encontre,
Doit-il, sans information
Plus grande ou inquisition,
Luy demander la courtoisie
Sans plus, pour la presomption
De la voir si saffre et jolie?

Le droit nouveau un peu varie
Sus ce pas, sur cette escriture;
Mais il decide, quoy qu'on die,
Qu'on peut partout chercher pasture
Et prier toute creature,
Toute femme, de quelque estat
Qu'elle soit : ce n'est pas injure
S'on ne le fait que pour esbat.

Les unes refusent tout plat :
Et bien, c'est en vain debatu ;
Les autres respondent : *Fiat :*
Et bien, c'est un chesne abbatu.
Prier haut, c'est bien entendu :
On vient assez tost au rabas,
Car maint beau gibier est perdu
Par faute de faire pourchas.

Je vous demande un autre cas :
Mignonne de haute entreprinse
Qui porte divers taffetas,
Lettres, couleurs de maintes guises,
Peut-estre qu'elle a nom Denise,

Et son mary Jean ou Thibaut,
Et neantmoins, pour sa devise,
Porte un M, qui fait Michaut,

De bague ou ruben ne luy chaut,
Sinon de livrée porter.
Son mari, qui n'est qu'un lourdaut,
A-il cause de se douter?
Doit-il presumer, n'enquester
Qui est Michaut ne Michelet,
Veiller, oreiller, escouter
S'il cognoistra mouches en laict?

Par ma foy, le droict nouveau met
Que de porter par inventoire
Lettre en bague ou en affiquet,
C'est presomption bien notoire;
C'est competent preparatoire
Pour sçavoir d'où viennent pratiques.
Dieu! qu'on fait d'un saint grand memoire
Quant on en porte les reliques!

En effet, ce sont voyes obliques,
Et peuvent plaindre les marys :

Telles façons, telles trafficques,
Corrompent les droits à Paris.
Je forme après sur ces escrits
Une question bien aguë,
Subtile et digne de haut prix,
Mais qu'elle soit bien entendue.

Un bon mari de nostre rue
Qui a très belle jeune femme,
Il est grand feste quand elle sue.
Il n'y a plus la belle dragme.
Au matin, que le jour s'entame,
Il se lève, il s'abille, il pisse,
Il s'en va, et laisse madame
Couchée en son lict bien propice.

Il est à l'esglise au service,
Et n'attend pas que tout soit dit.
Peut-estre tombe, il chet, il glisse,
Et s'en retourne par depit.
Il rentre en sa chambre. Il vous vid,
Entre huit et neuf au matin,
Couché gentement sur son lict,
Un très beau pourpoint de satin,

Fin, delié comme beau lin,
Court, fait selon le train nouveau,
Esguillées ferrées d'or fin,
Tenant aux manches bien et beau,
Un collet bas en fringuereau [1],
En Suisse, en Perruquien.
Le pauvre homme use son cerveau
Et ne sçayt dont luy vient ce bien.

Il songe, il pense : « Est-il point mien ?
« —Ouy.—Nenny.—Je ne m'y congnois. »
Puis il regarde emprès le sien
Qu'il estoit plus espais deux fois :
C'estoit un pourpoint de chamois
Farcy de bourre sus et sous,
Un grand villain jacques [2] d'Anglois
Qui luy pendoit jusqu'aux genoux.

On eust estendu aux deux bouts,

1. *Fringuer*, faire le *brave;* nous disons encore un cheval *fringant*. *Perruquien*, c'est la même chose que *Perrucat*.
2. *Jaquette* est le même mot.

S'il eust esté sur une plaine,
Une droite hostée de choux
Et deux ou trois septiers d'avoine.
Quant il luy couvroit la bedaine,
Quelque philosophe ou artiste
L'eust plainement prins pour la guaine
Ou le fourreau d'un organiste.

L'autre estoit leger, mince et miste :
On en eust bien fait une pelote.
Dieu sçait si le mary est triste !
Il songe, il marmouse, il radote.
Or je demande icy et note
Si c'est assez presomption
Pour en faire un merveilleux doute,
Et fouiller avant sa maison.

Aucunement semble que non,
Car on ne doit si promptement,
Sans très grande inquisition,
Proceder à l'estonnement
De sa femme, veu mesmement
Que la doute se peut oster.

Pourtant dit le droit seulement
Que pour ce ne doit riotter,

Fouller, tancer, ne tempester,
Ne battre, n'user de menasses,
Mais bien peut à son lict taster
S'il trouvera deux chaudes places;
S'ainsi est, jette ces grimaces,
Fouille, tempeste et se demaine :
Car playe sur playe, traces sur traces,
Fait une probation pleine.

Quand on voit cheval qu'on promeine,
S'il est chaud, il a tracassé;
Chien soufflant à la grosse alaine,
On presume qu'il a chassé;
Si un Genin ou un Macé
Treuve sa femme trop esmeue,
Ou elle a dancé ou tensé,
Ou il y a beste abbatue.

Si est la question solue
Et le cas sur le tiltre mis,
Et consequemment sera leue

Autre rubrique *De pactis,*
Et d'autres tiltres cinq ou six ;
Mais, pource qu'il est tard, je dy,
Veu que tous estes endormis,
Qu'il vaut mieux attendre à jeudy.

FIN.

LA VRAYE MEDECINE

DE

MAISTRE GRIMACHE

Qui guarit de tous maulx,
et plusieurs autres

AVEC

PLUSIEURS RECEPTES ET REMÈDES
CONTRE PLUSIEURS ET DIVERSES MALADIES,
TOUTES VRAYES ET APPROUVÉES.

A ROUEN
CHEZ LOYS COSTÉ, LIBRAIRE
RUE ESCUYERE, AUX ††† COURONNÉES.
1602

30

LA VRAYE MEDECINE

Qui guarit de tous maulx, et plusieurs autres,

ENSEMBLE DE N'AVOIR JAMAIS FAUTE D'ARGENT, UTILE ET PROFFITABLE A UN CHASCUN, AVEC PLUSIEURS AUTRES RECEPTES GENTILLES POUR RESJOUYR TOUS ESPRITS MELANCHOLIQUES, COMME POURREZ VEOIR A LA PAGE SUYVANTE[1].

SOMMAIRE DE TOUT CE PRESENT LIVRE.

ET PREMIEREMENT.

Pour le mal de teste.
Pour le mal des ouyes.
Pour guarir des dens.
Pour le mal des rains.
Pour le mal de jalousie.

1. Spirituelle facétie souvent réimprimée. M. Brunet en cite une édition dans le *Plaisant Jardin des receptes* (Paris, P. Sergent, vers 1540). Nous en connaissons deux éditions postérieures, l'une, « à Paris, pour Jean de l'Astré, demeurant près le collége de Reims, 1575 », in-8; l'autre à « Rouen, chez Loys Costé, libraire, rue Escuyere, aux trois ✝✝✝ couronnées, 1602 », in-8 de 12 ff. avec la signature B au 5e.

Pour la maladie d'amours.
Pour le mal des mains.
Pour guarir des fievres.
Pour la jaunisse.
Pour ceux qui ne peuvent dormir.
Pour asseurer ceux qui ont paour.
Pour guarir les fols.
Pour toutes maladies en général.

SOMMAIRE DE LA MEDECINE DE MAISTRE GRIMACHE.

PREMIEREMENT.

Pour n'avoir jamais paovreté.
Pour n'avoir point faute d'argent.
Pour n'avoir jamais faim.
Pour n'avoir jamais soif.
Pour n'avoir jamais chaud.
Pour n'avoir jamais froid.
Pour n'estre point mouillé quand on va dehors.

Pour n'estre point tué en bataille.
Pour avoir bon marché de vin.
Pour garder les chiens de vous mordre.
Pour garder que les oyes ne vous becquent.
Pour garder les puces de vous mordre.
Pour soy chauffer tout houzé sans brusler ses bottes.
Pour guarir une femme de la pepie.
Pour faire taire une femme.
Pour guarir une femme de la trop file.
Pour garder vos filles de n'estre oysives.
Pour guarir une femme de jalousie.
Pour cognoistre un preud'homme.
Pour garder qu'un homme ne voise en garouage.
Pour guarir un homme de haultes mulles.
Pour se preserver de la grosse verole.
Pour guarir du chaud mal.
Pour sçavoir si une nourrice est vierge.
Pour faire venir le laict aux nourrices.
Pour guarir un cheval des avives.
Pour cheval retif ou pour mulle.
Pour garder un chat de manger moustarde.
Pour guarir un chat de la toux.

Pour gaigner la grosse verole.

Pour guarir des mulles.

Pour guarir de la coqueluche.

Pour avoir des poussins huppez.

Pour savoir si vous mangerez du rost.

Pour garder que les taulpes ne gastent vos prez.

Pour garder que les mouches ou guespes ne mangent les raisins aux vignes.

Pour garder qu'un chat ne vous morde ou esgratigne.

FIN DES SOMMAIRES.

LA VRAYE MEDECINE

Qui guarist de tous maulx
et de plusieurs autres.

L'Acteur.

Je suis mire, maistre passé
Docteur en l'art de medecine,
Qui ay ce livre compassé
Par ma science et discipline,
Et de gros latin de cuisine
L'ay exorné du premier bout,

Afin que mieux je determine
Ma medecine, et puis c'est tout.

Pour le mal de teste.

Malo testus, c'est mal de teste.
Pour la guarir, prendre vous faut
De bon vin, sans faire la beste,
Et l'avallez, soit froit ou chault;
Puis vous couchez le cul en haut
Et que la teste pende en bas :
Ainsi sera guary Michaut.
Qui ne le croit damné n'est pas.

Pour le mal des ouyes.

Malorillas, vous vueil apprendre
Pour guarir ceux qui y ont mal,
Comme sours, qui ne peuvent entendre
Ce qu'on leur dit, ou bien, ou mal;
Prennent des cornes d'un cheval,
La vigille de la Toussains,
Et puis frottent là où est le mal,
Et ils seront guaris tous sains.

Pour guarir des dens.

Maillotins, entendez-moy bien,
Voicy chose de grand merveille :
Pour les guarir qu'il n'y ait rien,
Prendre faut plaine une corbeille
De vent, et le mettre en l'oreille
Gauche, et de froit une livre,
Boire de l'eaue plaine une seille,
Puis s'en aller coucher tout yvre,

Pour le mal des rains.

Reni maulos est bien mauvais
Et bien terrible maladie
A cause de la mère ; mais
Il faut bien qu'on y remedie :
Car ces femmes de Normendie
En sont bien souvent tourmentées ;
En danger sont d'en perdre vie,
Si d'hommes ne sont confortées.

Pour le mal de jalousie.

Jalousie est maladie
Collerique et bien fascheuse,
Que nous appellons jalousie,
A toutes gens impetueuse;
Prenez de soucy plaine heuse
Et de pensées plain un minot,
Femme riante, hardie, joyeuse,
Et vous serez guary tantost.

Pour la maladie d'amours.

Amourois si sont amoureux;
C'est maladie fort commune,
Tant à Rouen comme à Evreux;
Mais je vous en donneray une :
Il faut veiller trois jours la lune,
Et ne dormir ne jours ne nuicts,
Et puis, s'on en ayme quelcune,
Baiser la cliquette de l'huis.

Pour le mal des mains.

Malo mainus, ce sont des mains
Maladie bien enracinée,
Que, tant à Paris comme à Reims,
Est diversement machinée;
Mais manger faut une hottée
De charbons rouges comme feu,
Et puis danser la tricotée
Et demander hauguignolu.

Pour guarir des fiebvres.

Fevrarius, recipe
Une très bonne medecine :
Boire devez du ripopé
Deux seillées avec pouldre fine
Meslée à saulce cameline [1],
Devant desjeuner, à cueur jeun,
Puis coucher avec la meschine.
Qui ne le croit, ce m'est tout un.

1. On en peut voir la recette dans *le Ménagier de Paris*, t. II, p. 230, parmi les *Sauces non boulies*.

Pour la jaunisse.

Junius signifie jaunisse
Puant et de couleur bien pasle;
Mais bien sçay qui y est propice :
Prendre fault de la noix de galle
Et noix gaugues avec l'escalle[1],
Qui soient vertes; mettez boullir,
Et puis du feu qu'on les devalle;
Frottez, et garde n'aurez de jaunir[2].

Pour ceux qui ne peuvent dormir.

Maudamus, hoc est maudormir,
Maladie qui tient en la teste,
Qui est bien mauvaise à guarir
Et fort la personne moleste;
Mais il vous fault prendre la teste
D'une couleuvre, et se coucher
A terre, plat comme une beste,
Et puis dormir sans resveiller.

1 Avec leur brou.
2. Par la bonne raison que vous serez tout noir.

Pour asseurer ceux qui ont paour.

Qui passus est, c'est-à-dire qui a paour,
Tu doibs prendre une brigandines,
Armures plus fortes qu'un mur,
Et contre ces Angloys dandines
Force canons et couleuvrines,
Ou il te faut gaigner au pié,
Te deschausser, ains que chemines,
Pour t'en aller dès *hodie.*

Pour guarir les fols.

Follemus guerissanteo,
Prenez pour un double de sens
Et une once dyamerdo,
Des groiselles deux ou trois cens,
Et puis, le jour des Innocens,
Jeusnerez, et, trois moys après,
Sentirez, c'est au nouveau temps,
La fleur des febves o le nez.

Pour toutes maladies en general.

Generallement, pour tous ceux
Qui sont malades et mal sains,
La verité dire vous veux :
Prier vous faut Dieu et ses saints,
Et vous mettez à joinctes mains
En demandant grace et mercy.
Par esbat ce n'est que du moins
Ay ce escript. *Parcite michi.*

Explicit.

FIN.

LA MEDECINE

DE

MAISTRE GRIMACHE

AVEC

PLUSIEURS RECEPTES ET REMÈDES
CONTRE PLUSIEURS ET DIVERSES MALADIES
TOUTES VRAYES ET APPROUVÉES.

Premièrement, pour n'avoir jamais povreté.

Pour n'avoir jamais povreté
(Sans enquerir d'autre conseil),
Il fault qu'amassez en esté
Plein grenier d'escuz au soleil;
Après, vous pourrez sans traveil
En hyver manger la grasse oye,
Et dormir quand aurez sommeil
En paix, et recevoir monnoye.

Pour n'avoir point faute d'argent.

En hyver, durant qu'il faict beau,
Par un temps sec et pluvieux,
Emplissez-moy un bon gros tonneau
De beaux testons et d'escuz vieux.
Cela fait, soyez curieux
De les despendre par mesure,
Et je vous promets qu'en tous lieux
Il ne vous faudra tant qu'il dure.

Pour n'avoir jamais faim.

Si vous avez peur d'avoir faim,
Sans attendre grands ni petis,
Mangez pour quinze sols de pain
Devant qu'ayez point d'appetis;
Puis, si quelqu'un vient qui rosti
Quelque chapon ou poulle grasse,
Mangez-les, si vous adverti,
Devant qu'ayez faim longue espace.

Pour n'avoir jamais soif.

Tant en hyver comme en esté,

Pour avoir le gosier plus frais,
Il faut, sans contrarieté,
Boire souvent et à longs traicts,
Et avoir tousjours le vin près,
Bon de saveur et de couleur;
Et retenez pour tout exprès
Qu'il vaut mieux boire du meilleur.

Pour n'avoir jamais chaud.

En esté, quelque chaud qu'il face,
Si vous redoutez la chaleur,
Cardez un plein tonneau de glace,
Dès l'hyver, de blanche couleur,
Et vous mettez, sans avoir peur,
Là dedans sans vous remuer;
Et je vous jure de bon cueur
Que garde n'aurez de suer.

Pour n'avoir jamais froid.

Si vous avez peur d'avoir froid,
Sans enquerir autre raison,
Faictes bastir, soubs quelque toict,
En un four chaud une maison,

Et vous tenez toute saison
Là dedans sans sortir dehors,
Et, sans brusler bois ny tison,
Vous n'aurez jamais froid au corps.

Pour n'estre point mouillé quand on va dehors.

Si vous voyez l'arc pers ou vert,
Ou le temps noir comme une meure,
Mettez-vous soudain à couvert
Devant qu'il pleuve une bonne heure,
Et faites là vostre demeure
Jusqu'à ce que le temps soit beau;
Et pour certain je vous asseure
Que vous n'aurez jà goutte d'eau.

Pour n'estre point tué en bataille.

En quelque part que debat aille,
Gardez-vous bien que, par exprès,
Vous n'approchez de la bataille
Qu'à trente lieues au plus près,
Ou que vous n'y alliez qu'après
Que tous les coups seront rués.

Et si vos gens n'ont fort longs traicts,
Jamais vous n'y serez tués.

Pour avoir bon marché de vin.

Ainsi que m'a dit un devin
Qui ne voudroit me fourvoyer :
Pour avoir bon marché de vin,
Il ne vous en faut rien payer;
Aussi, pour en bien essayer,
Beuvez-en quinze ou seize fois,
Tant qu'il vous face larmoyer.
Voilà tout ainsi que j'en fais.

Pour garder les chiens de vous mordre.

Premier qu'entrer en un village,
Sans enquerir autres moyens,
Envoyez homme qui soit sage
Pour bien amuseler les chiens.
Cela faict, ne doutez riens,
Car, si bien sont amuselez,
Tenez-vous seur que je soustiens
Que jà n'en serez affollez.

Pour garder que les oyes ne vous becquent.

Si vous redoutez les batailles
Des oyes, faictes-leur bouter
Les testes en belles bouteilles,
Que ne les puissent pas oster;
En après, s'ils veullent jouster,
Laissez-les jouster là dedans :
Car de faict vous pouvez noter
Que garde n'aurez de leurs dents.

Pour garder les puces de vous mordre.

Si des puces craignez le mors [1],
Vous qui avez blanche tetine,
Prenez-les-moy toutes au corps
Et mettez en une botine;
Puis leur mettez de turbentine [2]
Aussi gros qu'un pois en la bouche,
Et je payeray pinte et chopine
Si de trois jours puce vous touche.

1. La morsure.
2. Térébenthine.

Pour garder les poux de vous mordre.

Si de mordre voulez garder
Les poux, ainsi comme je cuides,
Faites-les-moy trestous brider,
Comme chevaux, de bonnes brides.
Cela faict, ayez bonnes guides
Pour les abbrever d'une tire,
Et, s'ils n'ont les ventres fort vuides,
Vous les ferez crever de rire.

Pour soy chauffer tout houzé sans brusler ses bottes.

Pour garder de brusler vos bottes
Quand vous venez auprès du feu,
Sans les faire oster par les hostes,
A Paris, Rouen ou à Eu,
Il ne vous chault, sans autre adveu,
Sinon vous chauffer à genoux ;
Et je vous dy que tant soit peu
N'en bruslerez jà les dessous.

Pour guarir une femme de la pepie.

Si vostre femme a la pepie
Et qu'ell' ne sçache plus parler,
Mouchez-la, s'elle a la roupie,
Et la luy faictes avaller.
Soudain la verrez sang mesler[1],
Et decliquer à haute voix :
« Au diable puissiez-vous aller! »
Ou je vous donne un cent de noix.

Pour faire taire une femme.

Si vostre femme brait et crie
Quand vous venez à la maison,
Pour appaiser sa diablerie
Sans prendre baston ny tison,
Envoyez-luy querir foison
De bon vin, quoy que couster doyve,
Et je vous dy que par raison
Ne criera point tant qu'elle boyve.

1. Vous verrez soudain le sang se troubler et lui monter à la figure.

Pour guarir une femme de la trop-file.

Si vostre femme est espaulée
Ou eshanchée par trop filer
D'une fusée qu'elle a fillée,
Tant qu'ell' ne sçache plus parler,
Afin de tost la consoler,
Prenez suin de jambes de grue,
Et l'en frottez sans flageoler,
Et tantost sera saine et drue.

Pour garder vos filles de n'estre oisives.

Si vos filles mal adverties
N'ont aucune occupation,
Frottez-leur bien le cul d'orties :
Elles auront au cul passion ;
Et croyez que, sans fiction,
Temps passeront à le gratter,
Et trouveront l'invention
De souvent leurs fesses frotter.

Pour guarir une femme jalouse.

Si vostre femme est trop jalouse.

Et qu'elle crie incessamment,
Je vous conseille qu'on la touse,
S'elle joue son enragement;
Puis luy frottez le fondement
D'orties griesches par temps chaud;
Et tout soudain l'entendement
Luy reviendra audit Michault.

Pour cognoistre un preudhomme.

Si vous voyez souvent moucher
Du bout du coude un homme à table,
Vous pouvez bien de lui toucher
Qu'il est preudhomme et fort notable;
S'il ne le fait, ce n'est pas fable,
Car le cas est tout publié
Par evident et vray notable,
Que c'est un ribaut marié.

Pour garder qu'un homme ne voise en garouage

Si un homme s'esgare souvent,
Dont sa femme soit mal contente,

Plume-luy le ventre devant,
Entre le nombril et la tente.
Cela fait, quoy qu'il se tourmente,
Il deviendra plus froid qu'un jars
L'experience est evidente,
Car je l'ay veu faire aux canards.

Pour guarir un homme des hautes mulles.

Si un homme a les hautes mulles,
Et qu'il soit jaloux de sa femme,
Pour ce qu'il a meschantes bulles
Dont elle se plaind et le blasme,
Prenez chopine de vray basme
Et luy en frottez les genoux
Entre les deux, et, sus mon ame,
Il ne sera jamais jaloux.

Pour se preserver de la grosse verole.

Mais que ne tombez point aux pattes,
Quelque chose qu'on en flageole,
Je soustiens par evidens actes,
Que vous n'aurez point la verole :
Car les maistres de nostre escole

Demonstrent, comme vrays regens,
Qu'elle prend quand, par chaude colle,
On se laisse cheoir sur les gens.

Pour guarir du chaud mal.

Pour guarir du chaud mal qui prend
Sous le nombril au haut des lunes,
En sorte que le membre en tend
Souvent à aucuns ou aucunes,
Il faut qu'ils n'usent que de prunes
Verdes durant un six sepmaines,
Et je vous donne toutes mes jeunes
S'il leur tend rien entre deux aines.

Pour sçavoir si une nourrice est vierge.

Pour sçavoir si nourrice est vierge,
Ainsi comme on peut presumer,
Envoyez querir un grand cierge,
Et puis le faites allumer;
Et, s'elle pisse sans fumer
Ou mouiller les bords par dessus,
Vierge la pouvez estimer,
Au moins si vous n'estes deceus.

Pour faire venir le laict aux nourrices.

Si nourrices n'ont point de laict
Es mammelles, croyez d'un cas
Qu'il leur faut quelque gros varlet
Pour leur battre souvent leur bas;
Et je vous donne cent ducas
Si, dedans la fin de six mois,
N'en voyez sortir les esclats;
Je l'ay esprouvé autresfois.

Pour guarir un cheval des avives.

Ainsi que je trouve en mes livres,
Et croy que c'est chose approuvée,
Que si cheval a les avives
Et qu'il dorme la queuë levée,
D'une nouvelle relevée,
Prenez soudain le pucellage,
Et luy versez à la volée
En la gueule, et vous verrez rage.

Pour cheval retif ou pour mulle.

Si vous voulez bien vous venger

De cheval retif ou de mule,
Vers le lieu où pensez loger
Tournez-luy le cul s'il recule;
Et je vous dy, sans faute nulle,
Que si tant va à reculons
Que autrement, mais que bien calcule,
Vous serez tantost à Chalons.

Pour garder un chat de manger moustarde.

Pour ce qu'un chat est fort friand
De moustarde communement,
Et qu'il esgratigne en riant
Les petits enfans lourdement,
Boutez-luy dans le fondement
Un fer tout chaud quand il se farde,
Et je vous dy certainement
Que jamais n'aymera moustarde.

Pour guarir un chat de la toux.

Pour guarir un chat de la toux,
Quand vous orrez qu'il esternue,
Dittes-luy tout haut devant tous :
« Dieu vous sauve, mitte pelue ! »

Puis luy mettez graisse menue
Toute bouillante par la gorge,
Et, si soudain n'en perd la veuë,
Je vous donne un septier d'orge.

Pour garder qu'un prelat n'oublie sa promesse.

S'il y a quelque gros evesque
Qui vous promette, et ne le tienne,
Benefice, ou quelque archevesque
Qui sa promesse n'entretienne,
Quelque chose qu'il en advienne,
Pendez-luy, sans bourde ou sornette
(Afin que de vous luy souvienne),
Aux aureilles une sonnette.

Pour gaigner la grosse verolle.

Pour avoir la grosse verolle,
Il n'y a rien, comme j'entens,
Qui soit meilleur qu'en chaude colle
Cheoir aux pattes dessus les gens.
Le chancre en vient, le mal des dens,
La goutte aux pieds et aux genoux,

Et, pour en parler en bon sens,
Le danger est loger aux troux.

Pour guarir des mulles.

Pour guarir, sans pardons ny bulles,
Morfondus et telle merdaille,
Des tallons esquels sont les mulles
Doivent heurter à la muraille,
Près l'huys d'un sourd, de telle taille
Qu'il les oye, en disant : Holà!
Et puis, jusques à tant qu'il saille,
Il faut qu'ils heurtent tousjours là.

Pour guarir de la quoqueluche.

Si vous avez la quoqueluche,
Faites en faire un chaperon,
Ou vous affublez d'une aumusse
Ou d'un vieil sac à coquillon,
Et puis sçachez d'un biberon
Qui porte un gros nez à pompettes
S'il est extrait d'un vigneron
Ou d'un gros souffleur de trompettes.

Pour avoir des poussins huppez.

Quand vous mettez couver les œufs
Mettez un sac à coquillon
Sus vostre teste, comme ceux
Qui vont au marché à Villon[1].
S'il n'est vray, je veux qu'un couillon
Ou tous les deux vous soient couppez,
Et je devienne papillon
Si n'avez tost poussins huppez.

Pour sçavoir si vous mangerez du rost.

Si un homme pond en se levant
Ou un petit après bientost,
S il se lève le cul devant,
Il mangera au jour du rost;
Soit chez baillif, juge ou prevost,
Si la cuisine n'est meschante,

1. Il y a un Villon dans l'Yonne, arrondissement d'Auxerre; mais cela ne se rapporte guère aux noms des lieux cités dans la pièce; il est assez probable que le marché de Villon n'est autre que la *foire d'Empoigne*, marché bien connu de ses compagnons des *Repues franches*.

Du rost aura, sans nul depost,
Veu qu'au matin le cul luy chante.

Pour garder que les taulpes ne gastent vos prez ou jardins.

Si vous avez peur que les taulpes
Ne gastent vos prez ou jardins,
Par le conseil des vieilles gaulpes,
Vendez-les tous à vos voisins.
Lors ne craignez que les lutins
Ni les taulpes, soit long ou près,
Fouissent ny soirs ny matins
En vos jardins ni en vos prés.

Pour garder que les mouches ou guespes ne mangent les raisins aux vignes.

Pour bien preserver que les mouches
Ne vous gastent raisins ou grappe,
Mettez-leur soudain en leurs bouches
A chacun une chausse-trappe,
Et, de peur que ne leur eschappe,
Bridez-les par sus les aureilles;
Et, pour aussi vray que suis pape,
Ne gasteront vignes ne treilles.

Pour garder qu'un chat ne vous morde ou esgratigne.

Si vous vous deffiez qu'un chat
Ne vous morde ou vous esgratigne,
Faites-luy chausser tout à plat
A chacun pied une botine,
Et l'emplissez de poix raisine
Toute chaude, quoy qu'il s'en deule;
Après, mettez-luy, s'il s'obstine,
Un lopin de liége en la gueule.

Pour garder les cerfs de vous heurter.

Pour garder de heurter les cerfs
Ce pendant qu'allés à la chasse
Par les bois ou par les forests,
Guettés au trou par où il passe,
Puis les prenez, s'avez espace,
Par la queuë, soit mont, soit val,
Et le tenez tant qu'il trespasse,
Et jà des cornes n'aurez mal.

FIN DES VERS DE MAISTRE GRIMACHE.

DISCOURS JOYEUX

DES

FRIPONNIERS ET FRIPONNIÈRES

ENSEMBLE

LA CONFRAIRIE DESDITS FRIPONNIERS

ET

Les Pardons de ladicte Confrairie.

A ROUEN

CHEZ RICHARD AUBERT, LIBRAIRE

RUE DE L'ORLOGE, DEVANT LE LYON D'OR.

DISCOURS JOYEUX

DES

FRIPONNIERS ET FRIPONNIÈRES[1]

In nomine Patris, silence,
Seigneurs et dames, je vous prie,
Car je n'ai pas haute loquence;
In nomine Patris, silence;

1 On ne connaît jusqu'à présent qu'une édition de cette pièce, in-8 de 4 ff. de 26 lignes à la page, imprimée « à Rouen, chez Richard Aubert, libraire, rue de l'Orloge, devant le Lyon d'Or ». Le titre est entouré d'un cadre d'ornements typographiques, et porte au bas, dans un coin, le chiffre 13, ce qui prouve que Richard Aubert, comme Lescuyer, comme Cousturier, comme Louis Costé, a publié une série de pièces de ce genre. M. Veinant, qui a fait de cette pièce, en 1831, une réimpression fac-simile tirée à 42 exemplaires, nous apprend, dans la note dont il l'a accompagnée, que ce petit ouvrage, après avoir subi des retranchements et des altérations sensibles dans le texte, a été imprimé dans le Recueil de poésie récréative ajouté aux œuvres de Coquillart, volume acheté 82 fr., en 1819, à la vente Laire; 400 francs, en 1827, à la vente de M. de Chateaugiron, et qui se trouve maintenant entre les mains de M. Dutuit, qui l'a payé 409 fr. 50 c. à la vente Soleinne.

Je vous feray cy en presence
Un sermon de Friponnerie;
In nomine Patris, silence,
Seigneurs et dames, je vous prie.
Je ne feray qu'une partie
En colation presente,
Qui sera jointe à mon attente,
En bon françois, de point en point,
Car de latin je n'en sçay point.
Or est-il question d'entendre
La manière, afin de comprendre
Que de prescher icy j'espère.
Vous pourriez demander : « Beau père,
Dites-nous donc, se il vous plaist,
Sans y avoir à nul arrest,
Comm' on appelle vostre convent
Dont vous nous parlez si souvent. »
Je vous respond tout des premiers
Que c'est l'ordre des Friponniers,
Là où plus de frères abonde
Qu'en toutes les ordres du monde :
Car il n'est ville ni villages
Là où il n'y a point de friponnages,
Dont la plus part tiennent convent

Chascun jour où la nuict les prend,
Et sommes en un si grand tas,
En tous lieux et en tous estats,
Tant prestres comme seculiers,
Somme, que tous les friponniers,
Sans en laisser un à desordre,
Ils sont tous sujets à nostre ordre,
Et sommes en un si grant nombre
Que l'un à l'autre en fait encombre.
Et si le roy avoit devotion
Faire faire procession
Aux Friponniers et Friponnières,
Jamais ne fut tant de bannières,
Ni de croix, comme il me semble,
Qu'on verroit s'ils estoient ensemble.
Les Friponniers, que Dieu benie,
Vont en si grande compagnie,
Ainsi que la reigle contient,
Que la plus part du monde en tient :
Car, s'il falloit faire une guerre,
Il est des Friponniers sur terre
Autant, en un mot abreger,
Qu'un puissant roy pourroit aiser;
Car Paris, Rouen et Lyon,

En fourniroient d'un million,
Sans conter Orleans ne Tours.
Plusieurs ont tant friponné
Que leur estat est ruiné,
Et ont mangé de gros deniers
Pour estre frères Friponniers,
Tant que par la Friponnerie
Ont esté jusques en Surie,
Tellement qu'ils ont comparu
Au chapitre, et apparu
Des Friponniers par tel usage,
Qu'ils ont perdu nez et visage;
En sorte que par leurs despenses
Sont contrains d'aller aux potences
Comme les abbés impotens;
Et les moines, qui tout leur temps
Ont friponné par tels excès
Qu'ils sont demeurez contrefaits,
D'autant que la pitié est grande,
Aux Friponniers les recommande.
Chanoines et protenotaires,
Qui, pour hanter des Friponnières,
Sont de verolle tous farcis,
Jesus-Christ leur face mercys.

Procureurs et puis advocats
Qui defriponnèrent leurs cas,
Tant goutte, chancre que verolle,
Un chacun Friponnier recolle
De prier Dieu par sa clemence,
Au moins qu'il leur doint patience,
Et consequemment tous captifs
Qui sont au nombre des martyrs,
Lesquels vont sur mer et sur terre
Pour conquester aucun catherre.
En toutes façons et manières,
Vous trouverez en vos prières,
S'il vous plaist, pour recommandez,
Si deux graces vous pretendez.
Or escoutez, notable assistance.
Quand un predicateur commence,
Volontiers, c'est nostre coustume
Nous recommander sans faute aucune,
Et pour tant je me recommande.
Vous sçavez bien que je demande.
Nous sommes grand nombre de frères :
Vous partirez [1] en nos prières

1. C'est-à-dire : vous aurez part.

Que fesons ordinairement
Jour et nuict en nostre convent,
Car nous chantons dessus le livre,
Pour ceux qui nous aident à vivre :
Gaudeamus, tout en musique,
En menant vie angelique,
Et ne chantons en notre vie
Rien que sur parchemin en vie;
Et, plus fort est, Dieu a voulu
Que chantons sur l'hotel velu.
Nostre abbaye ainsi fondée,
Vous l'aurez pour recommandée;
Car, s'il nous vient quelque secours
A friponner, soyons tous seurs
Qu'en disant : Dame, à *vobis,*
Nous leur lançons Choüard en bis,
En bis, mais en telle sorte
Que, quant Choüart heurte à la porte,
Il faut lors charitablement
Que les seurs ouvrent le convent
Par devotion autentique,
Recevant les dignes reliques,
Tellement qu'elles sont toutes estonnées
De s'y voir si bien friponnées;

Et, s'ils ont servante ou meschine,
Nous leur baillons la discipline
Tout aussi bien dessus les fesses,
Comme nous fait à leurs maistresses.
S'il y a quelque mariée,
Ou de son mary hariée,
Ou que d'elle il soit jaloux,
Qu'elle vienne par devers nous;
Incontinent par un bon frère
Sera visité son affaire,
Voire d'une si bonne entente,
Que la dame sera contente.
On congnoistra bien en effet
Les biens qu'aux autres avons fait,
Car, en tous les cas pitoyables,
Nous sommes très fort charitables :
Affin de mieux sauver nos ames,
Prenons grand plaisir sur les dames;
Autant de jour comme de nuict
Est presque tout notre deduict,
Et, pour sçavoir nos beaux miracles,
Nous montons sur les tabernacles,
Qui est une peine laborieuse.
Une femme est assez heureuse

Quand Dieu lui a fait ceste grace
De se trouver en ceste place.
Vous viendrez, par devotion,
Vous toutes, en procession.
Il y a pardons generaux,
Dont nous portons bulles et seaux,
Donnez de souverains prelats,
Autant abbez comme conards,
Et ne faut au contraire aller.
Le pape n'en ouyt jamais parler.
Somme toute, gros et menu,
Vous en verrez le contenu.

Le contenu de la Bulle.

Jeunes filles aux tetins ronds,
Que l'on marie à vieux grisons
Qui n'ont ne force ne puissance,
Si la dame, par sa plaisance,
A choisi quelque verd galland
Pour lui friponner son devant,
Cela ne faut estre estonné :
Tout ceìa luy est pardonné.

Jeunes filles qui, en bas aage,
Ont esbranlé leur pucelage,
Faisant service à leurs amis,
Tous ces cas-cy leur sont remis
Et pardonnez, sans faute nulle,
Ainsi que recite la bulle;
Si une femme, par sa prouesse,
Est de son mary la maistresse,
Ou qu'el' le batte à chacune heure :
— Ouy, pourveu que le vilain meure.

FIN.

S'ensuyt

LE

SERMON DE L'ANDOUILLE[1]

Mon thesme, c'est : *Refecti sunt.*
Sotise nous a huy refaicts
Pour fonder à Sainct-Jehan le Rond[2]
La confrerie de Saint-Jehan Lipais.
On ne sçauroit faire trois pets
D'une vesse sans alainer,
Et qui vouldroit baiser la paix[1]
Auroit de quoy boire et humer.

1. Cette vieille plaisanterie sur l'andouille est dans le même sens que le chapitre de Rabelais sur la bataille des cuisiniers contre les andouilles. Ici elle n'est plus indiquée en incidence, mais elle est traitée expressément avec toute la complaisance d'un fabliau. Comme il convient, la scène se passe aux étuves, et, bien que les interlocutrices soient deux bourgeoises, l'on croirait encore entendre les chambrières de la pièce du Banquet (tome II de ce recueil).

2. Ce que les Italiens appellent encore une paix, et que l'on faisait baiser à l'offrande, est ce que l'on appelle aujourd'hui la patène.

Pendant que je suis de loisir,
Je vous veulx racompter et dire
Une histoire où prendrés plaisir,
Et qui vous fera, je croy, rire.
C'est de deux mignonnes bourgeoises,
Bonnes commères et galoises,
Qui se sont ensemble baignées
Depuis dix ou douze journées,
Ainsy qu'ont accoustumé fayre
Femmes, pour dadvantage playre.
Elles estans soubs les courtines,
Survint une de leurs voisines,
Aiant, au lieu d'une quenouille,
Soubs son bras une grosse andouille
Qu'elle mit dedans une escuelle.
Se dit l'une : L'andouille est belle.
Beni soit de Dieu le pourceau
Dont est sorti boiau si beau!
Que je la manie un petit;
Manenda, j'y prens appetit.
Se dit l'autre, bon fretillon[1] :

1. On pourroit ponctuer :

Se dit l'autre : « *Bon fretillon, etc.* » ;

mais nous croyons qu'il vaut mieux le prendre pour un

C'est justement l'eschantillon
Et mesure de mon mary.
Quand il m'en souvient, il m'en ry,
Et suis joieuse quand la voy.
Que je la manie. — Mais moy,
Se dit l'autre, il fault que la touche
Aussi; l'eau m'en vient à la bouche,
Tant j'y prens de goust et saveur;
Elle me faict grand bien au cueur.
Dit l'aultre : Je la veulx avoir.
Et tellement firent debvoir
De tirer l'endouille à plain poing
Qu'elle tomba dedans le baing.
Adonc y eut beau patrouillis,
Et fut tirée en ce brouillis
L'andouille de telle façon
Que chacun en eut un tronçon
Queritur : si le membre humain
Se fust trouvé là d'adventure,

substantif, qui sort tout naturellement de *frétiller*, comme l'a répété Béranger dans son refrain :

Ma Frétillon, ma Frétillon,
Cette fille
Qui frétille,
Est si bien sans cotillon!

S'elles l'eussent pris à plain poing
Pour faire l'euvre de nature.
Cela refait la creature
Et resjouit ceulx qui le font.
Pource ay-je pris pour ma lecture
Et mon sermon : *Refecti sunt*.

Un homme aiant pris une veufve,
Pensant avoir trouvé la febve,
Voulant donner au mirely [1] :
Ha! lui dit-elle, mon amy,
Je vous prie, laissés cela :
Car longtemps a qu'on n'y toucha.
— Pour dieu, qu'il me soit pardonné,
M'amye, Dieu la crdonné,
Et est le principal ouvrage
Et le premier de mariage;
Par tant n'en doibs estre esconduit.
— Puisqu'ainsy est que Dieu l'a dit,
C'est bien la raison qu'il se face,
Luy dit-elle. Adonc il l'embrace
Et la sangle au moins mal qu'il peult.

1. Ce mot forgé aurait-il pour origine : *mire ly, regarde-le?*

Elle, aiant pris goust à la farce,
Dit : Amy, puisque Dieu le veult,
Continuez, je ne suis lasse.

Un jeune gars de franc courage
Print une garce de village,
Et luy fit le joly deduict
Huit fois pour la première nuict.
La mère, qui l'avoit couchiée,
L'alla trouver la matinée;
Mais elle se print à plorer
Soudain que vid sa mère entrer,
Comme aiant desplaisance grande.
Alors sa mère lui demande :
Quoy ! ton mary n'est-il pas homme?
Dy-moy ce que tu as en somme,
Affin que pourvoie à ton cas.
— Hem, se dit la fille tout bas,
Sans à mal penser aultrement,
Il ne me l'a faict seulement
Que huit fois. — Voila bel ouvrage!
Se dit la mère. Or, prens courage :
S'il est ainsy comme tu dis,
Peult-estre qu'il en fera dix

Ceste nuyct. Et, à son lever,
Le lendemain, la fut trouver.
Elle, aussitost que vid sa mère,
Plora comme à la fois première.
D'où vous vient ceste pleurerie?
Dit la mère. Vierge Marie,
Je croy que tu ne cesseras
De plorer. Dy ce que tu as.
— Il ne me l'a fait que dix fois
Depuis hyer soir jusqu'au matin.
— Dix fois! C'est un beau picotin,
Se dit la mère. Mon enfant,
Il fault qu'il soit roide et puissant;
Mais j'ay crainte, s'il continue
Ses coups, qu'à la fin ne te tue.
Tays-toy, reméde y donneray
Dans peu de jours, et luy diray
Que plus ne face tel excès,
Ou qu'en sera mis en procès.
— Pour Dieu, ne luy en dites rien,
Mère, car il m'a faict grand bien.
— Et pourquoy doncques pleures-tu?
— Parce qu'est mon espoir perdu
Et qu'il ne m'en pourra souler.

S'il en falloit aultant bailler
A celles qui n'en ont leur soul,
Ce seroit assés pour aller
De Paris jusques en Poitou.
Le feu puisse bruler le trou
Où il y a tant à refaire !

Mais compter vous veulx autre affaire :
C'est d'un monsieur de nostre rue,
Duquel la femme est fort connue,
Qui, aymant sa servante franche,
Bien qu'il ayt ja la teste blanche,
Luy leva drapeaux et atours
Pour lui faire le jeu d'amours ;
Mais quand se vint a l'embrocher,
Son oustil ne se pust dresser,
Et luy fut dit par la mignotte :
Monsieur, il convient qu'on le frote
Pour le dresser et mettre à poinct.
La femme arrive sur ce point,
Qui les trouve bien empeschés
Et l'un dessus l'aultre couchés.
Celle, voiant ceste advanture,
Prit son mary par la ceinture

Et le fit tomber rudement;
Puis, sans dire quoy ni comment,
Dessus eulx elle charge et frappe.
Le pauvre malotru s'eschappe,
Et, pour éviter ce danger,
Au grenier s'en alla ranger,
Où fut caché jusqu'à la nuict,
Qu'il se coucha sans faire bruict.
Sa femme et sa mère alors viennent
Le trouver, qui bien se souviennent
Qu'il fault que son oustil on frote :
Si l'ont froté de telle sorte
Avec des verges par tel sy
Qu'il requit pardon et mercy.
La servante pareillement
Fut estrillée proprement.
Mais, afin que ne vous ennuye,
Adieu toute la compagnye.

FIN.

LE PASQUIL

DU

RENCONTRE DES COCUS

A FONTAINEBLEAU.

En m'acheminant l'autre jour
A Fontainebleau, beau séjour,
Pensant mon voyage parfaire
Et consulter un mien affaire,
Je rencontray en mon chemin
Un subject de rire tout plein :

Ce fut grand nombre de cocus
De diverses plumes vestus,
Les uns grands, les autres bien gros,
Autres à voler bien dispos;
Les uns, vestus à la legère,
Tenoient la place de derrière:
Comme les grues, sans desordre
Ils y voloient tous en bel ordre,
Faisant, ainsy que fait la foudre,
De tous cotez voler la poudre.
D'airondelles si grand ensemble,
Aucun n'a point veu, ce me semble,
Soit qu'en voulant la mer passer
Et nostre climat delaisser,
Elles aillent en autre contrée
Eviter les coups de Borée,
Ou soit qu'arrière retournans
En nostre saison au printemps,
Au dedans de nos cheminées,
Qui du feu ne sont enfumées,
Ou bien en quelque autre endroict
Elles se logent plus à droict.
Egarez furent mes esprits,
Me voyant tout à coup surpris

Et partout d'eux environné;
Cela me rendit estonné.
Lors tout pensif je m'arrestay
Et, les conptemplant, m'apprestay
Pour entendre ce qu'ils vouloyent
Et pour quelle fin ils m'avoyent
Ainsy de tout point entouré.
L'un, plus que les autres avancé,
D'un rouge plumage vestu,
Commença à chanter : Cocu !
Je suis vray cocu cocué,
Car la huppe[1] quy ma couvé
S'est posé en mon nid le jour,
Y faisant son plaisant séjour.
Las! j'ay fait tout ce que j'ai peu

1. On croyait, d'après Aristote, que la huppe ne faisait pas de nid et allait pondre dans celui des autres oiseaux. Pline avait fait au coucou la même réputation, et de là était venu le mot de *cocu*, pris, bien entendu, dans l'acception active, et non dans le sens passif, qui lui est indûment resté. Du temps de Henri Estienne, le *cocuant*, aussi bien que le *cocufié*, était appelé *cocu*. Le dernier même ne prenait ce nom que par pure antiphrase. V. *Dial. du nouv. lang. franç. italianisé*, 1579, in 8, p. 93; les *Epithètes* de De La Porte, Paris, 1571, p. 69; et la brochure de M. de Pétigny, *Dissertation étymologique, historique et critique sur les diverses origines du mot* cocu..... Blois, 1835, in-18.

Pour chasser du nid ce Peu-Peu[1],
Et, n'en pouvant avoir raison,
Ce m'a esté occasion
Qu'à la justice me suis plainct;
Mais j'ay esté enfin contrainct
Me contenter de cent escus
Pour estre du rend des cocus,
Par la prière des amis
Qui pour ce en peine se sont mis,
Et ce quy m'a plus attristé,
C'est que par après j'ay esté
Contrainct de recognoistre un faict
Qu'en vérité je n'ay pas faict.
Mais, comme font les malheureux,
Je me conforte que plusieurs
Sont en ce monde recogneus
(Comme je suis) pour vrais cocus.
Les cocus, se sentant piquez
De ce chant, se sont ecriez
Après luy de confuse voix:
Pourquoy est-ce qu'avec abois
Tu nous chantes telle chanson?

1. *Puput* est le nom onomatopique de la huppe. V. *Dict.* de Trévoux.

Ce n'est maintenant la saison
Que les cocus doivent chanter.
Laisse le printemps retourner,
Car, bien que cocus en tout temps
Chantent ès maisons doucement,
Chacun sçait bien, non par abus,
Que nous sommes hommes cocus,
Et si l'on ne le diroit pas :
Car le cocus a tant d'appas
Que, comme dit le bon Pasquin,
Mieux vaut le cocu que coquin.
L'un, de la goutte se plaignant,
S'attristoit d'un aveuglement;
Mais que pas ne se soucioit
Si pour cocu l'on le tenoit.
Un autre, qui est vrai badin,
Pensant à ses chants mettre fin,
Chanta : Que pensez-vous, cocus?
Nul aujourd'hui n'a des escus
S'il ne donne consentement,
A sa femelle doucement,
Afin qu'ils soient tous recogneus
Estre comme moy vrais cocus,
Pour estre bientost en credit

Et en tirer un bon profit,
Pour acquerir un heritage
Quy entretiendra le mesnage.
Sus donc, point ne nous soucions,
Quoy que vrais cocus nous soyons,
Pourveu que nostre douce mille
Nous face foncer de la bille[1],
De rien il ne nous faut challoir[2];
Il fait toujours bon en avoir.
Il faut aussy que Landrumelle[3]
Soit comme la maistresse belle,
Et que du marpaut[4] le courrier
Entendent fort bien le mestier;
Mais il nous faut bien engarder
Dessus l'endosse les ripper[5]

1. *Argent*, en argot. Il ne se trouve pas dans le dictionnaire argot-français mis à la suite du poëme de Grandval, *le Vice puni*, 1725, in-8, p. 106. — *Foncer* pour *donner* s'y trouve.

2. *Il ne faut nous soucier de rien*. L'expression *il ne m'en chaut* est long-temps restée dans le peuple.

3. Nous ne savons quel est ce mot, qui désigne certainement ici une soubrette complaisante, une *dariolette*.

4. *Monsieur, maître*. Il se trouve dans le *Dictionnaire* de Grandval. Sorel s'en est servi une fois dans *Francion*, édit. de 1663, in-8, p. 490.

5. C'est-à-dire les *étriller*, les *gronder pour leur peine*. *Avoir l'endosse, jeter l'endosse sur quelqu'un*, pour dire

Pour n'offencer point le marpaut,
Afin qu'il ne face deffaut
De foncer à l'appointement
En jouissant de leur devant,
Et pour ne point avoir du riffle[1]
Sur le timbre ou sur le niffle[2],
Il nous faut bientost embier,
Et en la taude[3] le laisser,
En rivant fermement le bis
A la personne du taudis.
Si vous n'entendez le narquois[4]
Et le vray jargon du matois,

qu'on le fait responsable d'une chose, sont des locutions qui restèrent dans la langue populaire. Marivaux s'est servi de la dernière à la scène 15 de l'*Epreuve*.

1. Dans l'argot moderne, *riffle* signifie *feu* ; mais dans celui du XVIIe siècle, il avait un sens plus étendu, comme on le voit ici. Il s'entendait pour *rebuffade*, *coup*, etc.

2. *Nez*. — *Renifler* est un dérivé de ce mot, plus populaire encore qu'argotique. La *mornifle* était un revers de main sur le *nifle*.

3. Le *taudis*, la *maison*.

4. On appelait ainsi l'*argot* ou *jargon* des voleurs. « Un jour qu'on disait à feu Armentières que M. d'Angoulême savait je ne sais combien de langues : « Ma foi, dit-il, je croyois qu'il ne savoit que *le narquois*. » (Tallemant, *Historiettes*, édit. in-12, t. Ier, p. 220.)

5. *Matois* s'entendait alors pour mauvais garnement,

Il ne faut pas aller bien loing,
Mais seullement au port au foing :
En peu de temps vous l'apprendrez,
Et vray narquoy en retiendrez.

Je fus là longtemps arresté
Et par ces chansons retardé
De continuer mon chemin,
Jusques à ce qu'un mien voisin,
Quy avoit ouy tous ces desbats,
Me dit : Eh bien ! n'es-tu pas las
De tous ces cocus escouter
Et leur verité raconter ?
Un vray cocu en cocuage
Se dit maintenant le plus sage;
C'est le jouet de maintenant
Et de plusieurs le passe-avant[1].
Tu les vois souvent par les rues

filou, enfant perdu. « Mais, lit-on dans les *Contes d'Eutrapel* (Disputes entre Leupolde et Eutrapel), depuis que j'eus hanté les lieux d'honneur, la place Maubert, les Haies..., couru tous les basteleurs de la ville et assemblées des enfants perdus et *Matois*, je fus un maistre galant. » V. encore l'Estoille, *Journal de Henri IV*, 4 juin 1596.

1. Laisser-passer que les douaniers donnent aux marchands et voituriers.

Cheminer hault comme des grues,
Contrefaisant les gens de bien,
Car toutefois ce n'en est rien.
  Lors les cocus, sans plus rien dire,
Chacun en son nid se retire,
Se sentant par ces mots taxés,
Et de mon voisin offensés.
Pour moy, estant delivré d'eux,
Je continuray fort joyeux
Mon chemin à Fontainebleau,
Pour là apprendre de nouveau
D'autres cocus que je sçauray,
Et tous leurs noms je vous diray;
Mais durant ce voyage court,
Ce bon fripon, ce frippetourt,
Vous prie boire du matin
Soit blanc ou cleret de bon vin.
  Toutefois, devant que partir,
Nouvelles je veux departir,
Si vos oreilles debouchées
A les ouïr sont disposées.
Ce qu'en bref à vous je veux dire,
Ce sera pour vous faire rire:
C'est que j'ay veu force corneilles

Quy parloient et disoient merveilles,
Et, comme apprises elles estoient
De jeunesse à parler, disoient
Que, s'estant sur arbres posées
Et assez longtemps reposées,
Elles avoient veu par un matin,
Dessous la treille d'un jardin,
Donner un barbarin clystère
Par devant, et non par derrière,
A quelqu'une que le cujus[1]
Avoit pris cueillant du vert-jus;
Mais que, la porte ouverte estant,
Cela feut sceu tout promptement
Par une femme de peu de prix
Qui tiroit de l'eau à un puits,
Quy dist: Pour moy ne vous ostez,
Mais vostre besongne achevez.
Deux bons compagnons rubaniers
Qui travailloient à leurs mestiers,
Par la fenestre regardant,
Veirent bien tout ce mouvement,
Et d'une très bonne manière

1. Pour le *quidam*.

Branler les quartiers de derrière,
Et la femme du loup les branles
Danser, la queue entre les jambes,
Faisant à son homme porter
Les cornes pour son front orner.
Bien souvent à telle pratique
Les femmes ouvrent leur boutique
Pour acquerir à leurs cocus
Un tresor infini d'escus.
Bien peu de cocus ont souffrance;
Cocus ont toujours abondance,
Jamais ils ne manquent de rien,
Et si, par un subtil moyen,
Ils accumulent leurs richesses
Par le doux mouvement des fesses
De leurs femmes, quy, en branlant,
Vont toujours tresors amassant.
Ce n'est donc pas petite gloire,
A ces cocus de plume noire,
D'estre cocus sans s'irriter,
Puis que nous voyons Jupiter
En son front des cornes paroistre[1].

1. Le Jupiter *Ammon* était, en effet, représenté sous la

Ne faut-il pas suivre son maistre?
Ce dieu, qui regit les humains,
Fait tout par de puissans desseins,
Et rien de mortel ne respire
Qui ne cognoisse son empire.
Vulcain, par Mars rendu cocu,
S'en est-il pas bien aperceu,
Et, par sa plus forte vengeance,
Forgeant des chesnes en diligence,
Se pleust lui-mesme d'avoir pris
En ses lacs Mars avec Cypris.
Ce n'est donc pas sans un subject,
Si l'amour estendit son traict
Aux femmes quy font residence
En la celeste demeurance
Du fameux sejour de nos roys
(Où tout ploie sous leurs lois),
A Fontainebleau, le village
Où l'on ouyt souvent le ramage
Des cocus, cornards habitans,
De quy les femmes aux courtisans
Servent bien souvent de monture,

forme d'un homme *criocéphale*, ou à tête de bélier. V. Jacobi, *Dict. mythologique*.

Picquées d'esperons de nature.
Ne soyez donc pas trop marris,
Marchands et bourgeois de Paris,
Si la court fait sa quarantaine
En ces bois où la douce haleine
Des nymphes de Fontainebleau
Captive les esprits plus beaux.
Soyez donc cocus volontaires,
Fort doux à vos bonnes commères,
Et, lors que vous les trouverez
Avec leurs amis accouplez,
Feignez d'avoir, comme escarboucle[1],
De l'air mauvais la veue trouble.
C'est un honneur que d'endurer
Des cornes sur son front germer :
Rien n'est aussi beau que des cornes.
Souvent on voit le capricorne
Toujours quelque bien presager.
Un autre signe mensonger
Ne nous predit jamais merveille,
Et jamais teste sans cervelle

1. Entre autres faits racontés d'après Pline au sujet de l'*escarboucle*, on disait que cette pierre lumineuse se ternissait à l'air malsain.

N'eust la patience de Job.
C'est trop courre et aller au trot ;
Arrestons-nous vers la demeure
D'un beau chef-d'œuvre de nature
Quy veut donner à son païsant
Un très agreable present :
Cest ceste corne d'abondance
Qui fait que mon dessein s'avance
A vous deduire à petit bruict
Que les clairs astres de la nuict
Sont obscurcis par la chandelle
Qu'on offre au temple d'une belle
Et sur l'autel ores vanté
De la nouvelle deité.
Mais je veux finir mon voyage,
Vous apprenant, en homme sage,
Qu'en ce lieu de Fontainebleau
On entend partout l'air nouveau
Du plaisant oiseau le ramage,
Qui dit Coucou en son langage.
Je n'ay pas maintenant loisir
De davantage en discourir.

FIN.

LA TROMPERIE

FAICTE

A UN MARCHAND

PAR SON APPRENTY

Lequel coucha avec sa Femme, qui avoit peur de nuict

ET DE CE QUI EN ADVINT

A PARIS

PAR FRANÇOIS DU CHESNE, IMPRIMEUR

DEMEURANT RUE DES LAVANDIÈRES

près la place Maubert

ET ANTHOINE ROUSSET, LIBRAIRE

DEMEURANT EN LA RUE FREMENTEL

Avec permission

En ceste histoire vous sera depainct l'esprit d'un homme conduit d'une charnelle affection, lequel, cuidant tromper sa moitié, se trouva trompé du tout.

En la riche ville de Lyon demeuroit un marchand, lequel avoit l'entendement plus propre à conduire l'estat de sa marchandise qu'à sagement faire l'amour ; et, d'autant qu'il faisoit grand train par le moyen de son credit, l'un de ses compagnons lui bailla un sien filz pour apprenty, et de l'aage de dix-

huict à vingt ans, marché conclud que, pour le tenir deux ans en sa maison et luy apprendre le commencement de l'estat qu'il conduisoit, lui forniroit content la somme de quarante escus d'or. Ce marchand (à grand peine estoient six mois passez) avoit espousé une jeune dame lyonnoise de riche maison et d'assez passable beauté. Comme advient souvent qu'une jeune femme, n'entendant les ruses qui despendent d'un mesnage, prend volontiers servante de son aage, sans soy deffier du changement, qui plaist souvent aux mariz, le semblable fit cette jeune dame, le mary de laquelle, dispost et assez bien nourry, devint amoureux de ceste chambrière, jeune, affettée et grassette, laquelle il poursuivit si vivement, tant par belles paroles que promesses, que ceste garse, ou pour obeïr au commandement de son maistre, pensant faire service très agreable à sa maistresse, ou pour avoir quelquefois experimenté le mal qui fait les filles femmes, ne fut longtemps sans accorder liberalement la requeste du sire, qui se trouva fort content d'un si

favorable accord; restoit seulement le moyen du joindre, qui fut tel que, la nuit ensuivant, il iroit coucher avec elle, et luy donneroit, outre ses gages, un corset[1] du plus fin drap de sa boutique. La chambrière, tant pour le plaisir qu'elle attendoit que pour l'esperance du corset, fut contente. Aussi le marchand, voyant que son entreprise succedoit selon l'intention de son cœur, bruslant d'un côté d'une longue attente, d'autre estant envelopé d'une crainte d'estre decouvert de sa femme, ne peut trouver autre remède en sa lourde teste que de tirer en secret son apprenty, et, se fiant plus en sa sotte jeunesse qu'en son apparente folie, luy dit: Escoute, j'ay une entreprinse necessaire où il me faut aller cette nuict pour le fait de ma marchandise, en laquelle je pourrois avoir grande perte sans ma presence; mais parce que ta maistresse (craignant qu'il ne survinst quelque ennuyeuse fortune) ne me voudrait donner

1. Corps de jupe sans manches, que portaient surtout les paysannes. Les plus coquettes les voulaient, comme celle-ci, en drap fin, en satin ou en damas.

congé, au moyen de ce qu'elle est jeune, craintive de nuict et ne veut coucher seule, pour ce que je t'ay cogneu fidelle, quasi de son aage, et que tu as bon vouloir de me servir loyallement pour l'honneur de tes parens, me fiant en toy, sans luy rien dire, incontinent qu'elle sera couchée et endormie, je te commande, pour l'asseurer, de te coucher en ma place. Mais donnes-toy garde de parler ou remuer tant soit peu, de peur qu'elle ne te cognoisse : car tu serois à jamais perdu. Ce lourdaut d'apprenty (qui n'avoit accoustumé telle compagnie à son coucher) pleuroit quasi de l'execution d'une telle commission ; mais, pour ce qu'il avoit receu exprès commandement de son père d'obeyr en tout et partout à son maistre, n'osa contredire, de crainte de quelque plainte qu'eust peu faire le sire envers son père : de sorte qu'à l'heure qui luy avoit esté ordonnée, avec une frayeur, tout tremblant se coucha auprès de la dame. Le mari, d'autre costé (estimant avoir mis bon escorte pour son embusche), alla d'une gayeté de cœur chercher sa marchandise non

plus loin que le lict de sa chambrière, de laquelle pour bien juger s'il fut mieux receu qu'attendu, je m'en rapporte à ceux qui se sont trouvez au labeur et plaisir d'un tel changement. L'apprenty, qui, au commencement de son coucher, trembloit de froid et de peur, sentant la challeur du lict et de la femme, commença à s'asseurer quelque peu. La dame, qui, au milieu de son somme, eut affection de sentir son mary, s'approcha plus près, estimant estre celuy duquel, selon Dieu, elle pouvoit chercher contentement.

Ce jeune garçon, sentant ses approches, cuide reculer, suivant le commandement de son maistre; mais plus il fuyoit, plus la dame coulloit sa cuisse le long de la sienne, tellement qu'en ceste fuitte se trouva bord à bord du lict sans pouvoir reculer davantage s'il n'eust voulu tomber. En ses altères[1] demeura quelque temps si passionné et pressé, qu'une chaleur autre que la première luy causa si chaude fièvre, qu'oubliant le commandement

1. Ce mot signifie *inquiétudes*, et ne doit pas être pris ici dans le sens que lui donne Rabelais (liv. I, chap. 23).

du marchand, ne se peust garder de remuer si dextrement que de la maistresse fut receu pour son mary, et d'aprenty se fit tel maistre que, pour le bon traitement qu'ilz receurent l'un de l'autre, ne le print envye de parler un seul mot. Ainsi, tout estonné de s'estre trouvé en si nouveau travail, n'oublia de soy lever plus matin, de peur d'estre cogneu, et s'en retourna tout gay en la bouticque, sans se vanter de la faveur qu'il avoit receu de la dame, laquelle, sur les sept heures, prend le chemin du marché pour acheter des vivres, et, retournant en la maison, rencontra son mary, qui estoit en la bouticque, lequel, apercevant un gras chapon qu'elle tenoit, luy demanda s'il y avoit quelqu'un de ses parens à disner au logis. La dame, passant plus outre, lui respond que non. Le mary, qui n'avoit accoustumé de tenir si gras ordinaire, ne fut content de cette responce, et la poursuyvit l'interrogeant de son marché. Sa femme hochant la teste lui replicque : Voire vrayement, un chapon ! il me semble que ne devez point tant faire le courroucé, veu que l'avez

si bien gaigné. Je ne sçay quel gibier aviez mangé : ceste nuict vous étiez quasi enragé. A ce mot d'enragé, le mary fut fort estonné d'une telle responce, et cogneut par là son evidente sottise ; tellement qu'en ceste extrême cholère, sans plus parler du chapon, rencontrant ce jeune garson, lequel, voyant les estranges menaces, et craignant la violence et fureur de son maistre, sort du logis et se retire chez son père, qui commença soudain à le reprendre d'une rigoureuse façon, luy disant que c'estoit un enfant qui estoit perdu, qui ne valoit rien et qui ne demandoit qu'à fuyr la bouticque. Ce pauvre garson, ainsi chassé de tous costez sans sçavoir où soy retirer, n'osoit retourner à son maistre, et s'en alloit promenant par la ville pour chercher lieu seur à se cacher. Mais le père, allant à ses affaires, le rencontre, et, voyant que son filz avoit un visage si craintif et piteux, eust soudain opinion qu'il eust desrobé le sire, de quoy voulant sçavoir la verité, le rameine en sa maison, où tant d'amour que de rigueur le contraignit de con-

fesser assez piteusement la verité du premier essay de sa jeunesse, et que le maistre, par force, l'avoit fait coucher avecq' la dame, dont depuis il s'estoit si fort courroucé contre luy qu'il l'avoit voulu tuer. Le père, ayant entendu un si bon tour (advenu par la sottise du marchand), s'appaise, et le va au plus tost chercher jusques en sa maison, où, après l'avoir salué, luy demande si son filz l'avoit desrobé, veu qu'il l'avoit chassé comme un larron, ce qu'où il se pourroit trouver veritable, luy-mesme en feroit la punition si violante qu'elle seroit exemplaire à tous, et que, au surplus, satisferoit entierement au tort et au larrecin. A quoy luy fut repondu par le sire (ayant encore le cerveau tout troublé de si recente tromperie) que non, mais que c'estoit un mauvais et affeté garson duquel il ne se serviroit jamais. Donc (dist le père), rendez-moi le surplus de mes quarante escuz, et vous payez du temps que vous l'avez tenu et qu'il vous a tant bien servy. Le marchand, despité outre mesure qu'en ce service avoit fait une si facheuse rencontre, ne pensoit à

autre chose qu'à se plaindre et courroucer, tellement qu'ilz entrèrent en telles picques, que le père, ennuyé du refus, fit adjourner le marchand par devant le juge ordinaire de la ville pour luy payer le reste de l'argent; et fut tellement procedé que, la cause playdée, l'aprenty fut interrogé, le fait descouvert, et le pauvre sire, avec une courte honte, condamné.

Si tous ceux (mes dames) qui aiment le change estoient punis de semblable punition, je crois qu'outre que le nombre en seroit grand, les maris seroient aussi d'autant plus sages à conserver leurs femmes, des quelles ils peuvent user en pleine liberté, et non chercher les chambrières pour en recevoir une fin si sote et honteuse. Mais où ce malheureux vice prend une fois racine, il ne cesse de pousser jusques à ce qu'il ait engendré en nos cœurs une tige si puante et infecte que le fruict n'en vaut jamais rien.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 002145927b

PQ CE
1295
.R4 1872 V0003

RECUEIL DE PIECES RARES

1491873